



L'esprit de Montaigne

Michel de Montaigne

[LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

L'esprit de Montaigne

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec

ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression

"appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à

expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont

autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont

trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir

du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de:

à Collège

Harvan

FROM THE BEQUEST OF SUSAN GREENE DEXTER

IIllllglMIllHHMIMItltlËiHl

Tous le» ouvrages publiés par la Bibliothèque ciioisii sont la propriété des éditeurs ; chaque volume est empreint de son cachet : le contrefacteur sera poursuivi suivant la rigueur des lois»

»—*•>■—■-••■«r-rr "a-r-twrtrt.ju^ - i *.

A-ÏEC USE PttÉFÀCE ET DES HOTES

PAR M. UURENTIE.

Imprimerie de Bé thune,

A MM. LES SOUSCRIPTEURS

Des difficultés imprévues se sont élevées au moment où nous allions faire distribuer la cinquième livraison.

Nous sommes obligés de ne fournir qu'un volume ; le second sera livré lorsque les difficultés seront aplanies.

La sixième livraison sera prête a l'époque convenue.

l\ft*%»M*'VV»*WWV*M * **WW%*V I »WW>^*WWft%VW»**\^VW

NOTICE

Montaigite est un des écrivains le plus mal jugés. Les philosophes ont désiré en faire un sceptique; l'autorité du doute est grande pour ces esprits dont la raison aboutit à ne rien croire et à ne rien savoir. Après cela, des chrétiens irréflechis se sont crus obligés de s'en rapporter sur parole aux philosophes, et Montaigne a passé pour impie, ni plus ni moins que s'il avoit consumé sa vie à insulter le christianisme, comme Voltaire, ou à faire du cynisme, comme Jean-Jacques.

Le fait est que Montaigne étoit un de ces chrétiens, comme on en voit dans tous les tamps, qui ne réfléchissent guères sur la

NOTICE

religion qu'ils professent ; qui en remplissent quelques devoirs par hasard, par mégarde même , si vous voulez ; mais qui ne prennent pas la peine d'en faire leur pensée habituelle ; emportés par leurs goûts, séduits par leurs études, entraînés par leurs plaisirs, arrivant ainsi à des excès de raison ou de conduite sans se faire toutefois un système de leurs erreurs ; de telle sorte que, s'ils ont la volonté de rester chrétiens , ils n'ont pas la force de l'être : gens excusables, si l'on ne considère que leur distraction; mais inconséquents philosophes, hommes sans application et sans énergie; qui ne s'aperçoivent que Dieu existe que si une voix connue vient le leur redire ; qui allumeroient volontiers un flambeau en plein jour , si on n'avoit soin de leur rappeler que le soleil darde ses rayons.

En vérité , tel fut Montaigne.

Les philosophes devroient bien pourtant se souvenir que l'auteur des Essais eût été

SUR L'ESPRIT DE MONTAIGNE. 3

le plus malheureux des hommes, si son chapelain eût douté de sa foi. Il mourut à l'âge de cinquante-neuf ans et quelques mois , et sa mort seroit digne de couronner la vie d'un saint ou d'un cénobite. Dans les derniers moments de sa maladie , il avoit désiré qu'on célébrât la messe dans sa chambre. Au moment de l'élévation , il voulut, par un grand effort, se lever sur son lit pour adorer la sainte hostie, et cet effort le fit expirer. Une telle mort, racontée dans toutes les biographies , auroit bien dû préserver la mémoire de Montaigne des apothéoses de l'athéisme. Mais son livre étoit là avec des paroles légères, avec cette imagination vagabonde qui laisse échapper toutes les pensées, celles qui sont justes et celles qui sont erronées, avec cet esprit curieux qui recueille toutes les opinions , les siennes propres et celles d'autrui, et puis les abandonne par un caprice; saisissant un mot de philosophe , parce qu'il est mordant, et en faisant une sentence,

/j NOTICE

courant après mille choses contraires, trouvant sur sa route des erreurs et les mêlant à des vérités, encourageant ainsi cette triste renommée de pyrrhonien, la plus triste renommée qui puisse flétrir un homme qui a cultivé son intelligence.

Voilà donc à quoi se sont vite pris les philosophes de notre temps. Il leur importait que Montaigne fût sans croyance, et ils l'ont tant répété qu'on les a crus : d'un côté c'étoit désir d'avoir un auxUiaired'impiété; de l'autre, c'étoit frayeur de se trouver en contact avec un homme cynique. Ce n'est pas, à dire vrai, que Montaigne, spirituel et railleur , mais philosophe sans doctrine , dût apporter par ses écrits beaucoup d'autorité à des systèmes quelconque Là où il n'y a point de conviction préd minante, il n'y a pas de puissance d'entrs nement et de génie. Après tout, il impor peu à la vérité que les esprits, même 1 plus éminents, se prononcent pour elle c contre elle. La petite raison humaine .

laisse étourdir par ces noms , il est vrai ; mais cela ne fait rien à des doctrines qui sont immortelles , et je n'aime pas qu'on nous dise dans les livres modernes de controverse : les Bacon, les Newton, les Pascal , les Bossuet, les Euler et les Descartes forent chrétiens; c'est 'dire que la vérité eût beaucoup perdu s'ils ne l'avoient point été. Qui pourroit entendre un tel discours ?

Le génie humain est peu de chose auprès de la grandeur de Dieu. Le christianisme n'a pas besoin de compter les savants ou les orateurs, ou les poètes, qui ont suivi ses lois pour se montrer avec son autorité divine et pour avoir le droit de commander à la terre. Ces formes d'argumentation sont frivoles; elles sont une fausse application du principe de l'autorité universelle, qui ne consiste point à peser les intelligences, mais à soumettre la raison à l'enseignement primitif des vérités révélées.

Ainsi le présent recueil des pensées les plus saillantes de Montaigne n'a point pour

IO _ NOTICE

apologie aux attaques des écrivains de Port-Royal. En 1677, Charles de Sercy fit un choix également imparfait , puisqu'il se borna à réunir les faits historiques répandus dans les Essais; ce qui ne répondoit à aucune pensée morale. Après cela, est venu un éditeur plus soigneux , qui a recueilli les réflexions les plus piquantes, et les plus variées sur les divers sujets traités ou effleurés par le philosophe. Ce recueil, imprimé à Berlin en 1753 , et à Londres en 1783, a pour titre JSspot de Montaigne.

C'est celui que nous avons suivi , en mettant une sévérité nouvelle dans notre choix.

Quelques notes sont ajoutées au texte :

elles sont courtes et tiennent à un système d'idées que tous nos lecteurs comprendront facilement.

Nous pensons que le livre ainsi resserré peut être d'un grand intérêt et n'être pas sans utilité. Tout Montaigne y est renfermé : non point Montaigne , échappé des écoles d'Athènes; mais Montaigne, françois et

chrétien. Et pourtant rien n'est forcé, ni i Itéré. Le texte est resté pur; mais le cynisme le la pensée et la liberté de la parole n'y mtpas laissé de trace.

Laurentie.

MONTAIGNE JUGE DE SON LIVRE

Ce fagotage de tant de diverses pièces te fait en cette condition (de cette ma»

itère), que je n'y mets la main , que lorsqu'une trop lâche oisiveté me presse , et non ailleurs que chez moi. Ainsi il s'est Wti à diverses poses et intervalles , comme

les occasions me détiennent ailleurs par fois plusieurs mois. Au demeurant , je ne corrige point mes premières imaginations par les secondes, oui à l'aventure quelque mot : mais pour diversifier , non pour ôter. Je veux représenter le

progrès de mes humeurs , et qu'on voie chaque pièce en sa naissance. Je prendrois plaisir d'avoir commencé plutôt, et à reconnoître le train de mes mutations.

Si le monde se plaint de quoi je parle trop de moi, je me plains de quoi il ne pense seulement pas à soi.

La redite est partout ennuyeuse, fut-ce dans Homère : mais elle est ruineuse aux choses qui n'ont qu'une montre superficielle et passagère.

Je suis en vieilli de nombre d'ans , depuis mes premières publications, qui furent Tan 1580. Mais je fais doute quej< sois assagi (amande) d'un pouce.

Je n'enseigne point , je raconte.

Qui mettroit mes rêveries en compte ,

préjudice de la plus chétive loi de son village, ou opinion, ou coutume, il se feroit grand tort , et encore autant à moi. Car, en ce, que je dis, je ne pleuvis [garantis) autre certitude , sinon que c'est ce que lors j'en avois en la pensée : pensée turaultuaire et vacillante. C'est par manière de devis que je parle de tout, et de rien par manière d'avis.

La faveur publique m'a donné un peu plus de hardiesse que je n'espérois; mais ce que je crains le plus , c'est de saouler. J'ai- Dierois mieux poindre (picquer) que lasser , comme a fait un savant homme de mon teins.

Je me présente debout et couché, le devant et le derrière , à droite et à gauche, et en tous mes naturels plis. Les esprits , vobe pareils en force, ne sont pas toujours pareils en application et en goût.

Je ne me mêle ni d'ortographe, ni de la ponctuation; je suis peu expert en l'un et en l'autre. Où ils rompent du tout le sens,

i6 l'esprit

je m'en donne peu de peine ; car ils me déchargent; mais où ils c tuent un faux, comme ils font si et me détournent à leur conceptic ruinent. Toutefois quand la sente forte à ma mesure, un honnête l doit refuser pour mienne.

Qui ne voit que j'ai pris une i laquelle , sans cesse et sans trav autant qu'il y aura d'encre et < au monde? Je ne puis tenir re ma Vie par mes actions ; for-

tune trop bas; je le tiens par mes fanti

En ces rêvasseries ici crains-je son de ma mémoire que par inad' elle m'ait fait enregistrer une ch fois. Je hais à me reconnoître, < taste jamais qu'envi ce qui m'est échappé. Or , je n'apporte ici riei vel apprentissage; ce sont imaginati munes , les ayant à l'aventure con fois, j'ai peur de les avoir déjà ei

Les autres forment l'homme,

DE MOUffALONK* fj

cite , et ou représente un particulier bien mal formé 9 et lequel si j'avois à façonner de nouveau, je ferois vraiment bien autre «ju'il n'est : mes-hui c'est fait.

Je n'ai point l'autorité d'être cru, ni ne 1^ désire , me sentant trop mal instruit X*our instruire autrui.

Je propose les fantaisies humaines et ^riiennes , simplement comme humaines £^ntakies , et séparément considérées , non ^omme arrêtées et réglées par l'ordon- ^fcance céleste, incapable de doute et d'altercation; matière d'opinion, non matière Le foi; ce que je discours selon moi, non que je crois selon Dieu, d'une façon laïque non cléricale, mais toujours très* Religieuse , comme les enfans proposent leurs essais instraisables , non instruisais. Les auteurs se communiquent au peuple par quelque marque spéciale et étrangère ; moi le premier par mon être universel , comme Michel de Montaigne , non comme grammairien ou poète , ou jurisconsulte.

Quand j'oy quelqu'un qui s'arrête au langage des essais, que j'aimeroye mieux qu'il s'en tût. Ce n'est pas tant élever les mots, comme d'exprimer le sens, d'autant plus piquamment que plus obliquement.

Si suis-je trompé, si guères d'autres donnent plus à prendre en la matière; et comment que ce soit mal ou bien , si nul écrivain l'a semée, ni guères plus matérielle, ni au moins plus drue en son papier. Pour en ranger davantage je n'en entasse que les têtes.

Je dis librement mon avis de toutes choses, voire et de celles qui surpassent à l'aventure ma suffisance, et que je ne tiens aucunement être de ma juridiction. Ce que j'en opine, c'est aussi pour déclarer la mesure de ma vue, non la mesure des choses.

Il n'est rien si contraire à mon stile qu'une narration étendue. Je me recoupe si souvent à faute d'haleine ; je n'ai ni composition ni explication qui vaille. Ignorant

au-delà d'un enfant des frases et vocables qui servent aux choses plus communes.

Pourtant ai-je* pris à dire ce que je sais dire, accommodant la matière à ma force.

Si j'en prenois qui me guidât , ma mesure pourroit faillir à la sienne.

Plaisante fantaisie ! plusieurs choses que je ne voudrois dire au particulier, je les dis au public; et sur mes plus secrettes sciences ou pensées , renvoyé à une boutique de libraire mes amis plus féaux.

Me peignant pour autrui, je me suis peint en moi de couleurs plus nettes que n'étoient les miennes premières. Je n'ai pas plus fait mon livre , que mon livre m'a fait.

Il n'est sujet si vain , qui ne mérite un rang en cette rapsodie.

Reprendre en autrui mes propres fautes, ne me semble non plus incompatible que de reprendre, comme j'ai fait souvent, celles d'autrui en moi.

Quant aux facultés naturelles qui sont en

moi, de quoi, c'est ici l'essai , je les sens fléchir sous la charge : mes conceptions et mon jugement ne marchent qu'à tastons, chancelant, bronchant et chopant : et, quand je suis allé le plus avant que je puis, si ne me suis-je aucunement satisfait. Je vois encore du pays au-delà, mais d'une vue trouble et en nuage, que je ne puis démêler : et entreprenant de parler indifféremment de tout ce qui se présente à ma fantaisie , et n'y employant que mes propres et naturels moyens, s'il m'advient, comme il fait souvent, de rencontrer de fortune dans les bons auteurs ces mêmes lieux que j'ai entrepris de traiter, à me reconnoître, auprix de ces gens-là, si foible et si chétif , si poisant et si endormi, je me fay pitié , ou dédain à moi-même.

Si ces Essais étoient dignes qu'on en jugeât, il en pourroit avenir, à mon avis, qu'ils ne plairoient guères aux esprits communs et vulgaires, ni guères aux singuliers et excellons : ceux-là n'y entendraient pas assez ,

ceuxTci y entendroieit trop : ils pourroient vivoter en la moyenne région.

Qui connoîtra combien je suis peu laborieux, combien je suis fait à ma mode, croira facilement que je redicterois plus volontiers encore autant d'es-sais , que de m'assujettir à resuivre ceux-ci pour cette puérile correction.

J'écris mon livre à peu d'hommes et à peu d'années. Si c'eût été une matière de durée, il l'eût fallu commettre à un langage plus ferme. Selon la variation continuelle qui a suivi le nôtre jusqu'à cette heure, qui peut espérer que sa forme présente soit en usage d'ici à cinquante ans? Il écoule tous les jours de nos mains : et , depuis que je vis, s'est ^ altéré de moitié.

Nous disons qu'il est à cette heure parfait.

Autant en dit du sien chaque siècle. Je n'ai garde de l'en tenir là , tant qu'il fuira , et s'ira diffonnant comme il fait. C'est aux bons et utiles écrits de le clouer à eux ; et ira son crédit selon la fortune de notre état.

Qu'on ne s'attende pas auxf matières, mais à la façon que j'y donne.

C'est une humeur mélancolique , et une humeur par-conséquent très-enne-mie de ma complexion naturelle, produite par le chagrin de la solitude, en laquelle il y a quelques années 'que je m'étois jette, qui m'a mis premièrement en tête cette rêverie de me mêler d'écrire. Et puis, me trouvant entièrement dé-pourvu et vuide de toutes autres matières, je me suis présenté moi-même à moi pour argument et pour sujet.

C'est le seul livre au monde de son espèce, et d'un dessein farouche et extra-vagant. Il n'y a rien aussi en cette besogne digne d'être remarqué que cette bi-zarrerie : car, à un sujet si vain et si vil , le meilleur ouvrier du monde n'eût sçu donner façon qui mérite qu'on en fasse compte.

J'ai seulement fait ici un amas de fleurs étrangères , n'y ayant fourni du mien que le filet à les lier.

De cent membres et visages qu'a chaque

DE MONTAtGNE. tô

chose, j'en 'prends on, tantôt à lécher seulement, tantôt à effleurer, et par fois à pincer jusqu'à l'os. J'y donne une pointe, non pas le plus largement, mais le plus profondément que je sçai*

O Dieu! que ces gaillardes escapades, que cette variation a de beauté : et plus lors, que plus elle retire au nonchalant et fortuit I c'est Findiligent lecteur qui perd mon sujet, non pas moi. Il s'en trouvera toujours en un coin quelque mot , qui ne laisse pas d'être battant, quoiqu'il soit serré. Je vois au change , indiscrettement et tumultuairement; mon stile et mon esprit Vont vagabondant de même*

Les noms de mes chapitres n'en embrassent pas toujours la matière : souvent, lis la dénotent seulement par quelque marque. J'aime l'alleure poétique à sauts et à gambades. C'est un art, comme dit Platon y léger , volage , démoniacle.

Toute cette fricassée, que je barbouille ici, n'est qu'un registre des essais de ma

vie, qui est pour l'interne santé exemplaire assez , à prendre l'instruction a contrepoil

Outre ce profit que je tire d'écrire de moi, j'en ai espéré cet autre, que, s'il avenoit que mes humeurs pleussent et accordassent à quelque honnête homme* ayant mon trépas , ilrechercheroit de nous joindre. Je lui ai donné beaucoup de pays gagné : car tout ce qu'une longue connoif* sance et familiarité lui pourroit avoïï acquis en plusieurs années, il l'a tu en troii jours dans ce registre et plus sûrement d exactement.

Autant que la bienséance me le permet je rais sentir ici mes inclinations et affect ions : mais, plus librement et plus yolon tiers, le fais-je de bouche à quiconque dé sire en être informé. Tant y a , qu'en ce mémoires, si on y regarde, on trouver que j'ai tout dit , ou tout désigné ; ce qo je ne puis exprimer, je le montre a doigt.

Moi, qui suis roi de la matière que je traite et qui n'en dois compte à personne, ne m'en crois pourtant pas du tout. Je hasarde souvent des boutades de mon esprit, desquelles je me défie, et certaines finesses Terbales , de quoi je secoue les oreilles; mais je les laisse courir à l'aventure : je Tois qu'on s'honore de pareilles choses ; ce n'est pas à -moi seul d'en juger.

Je me suis envieilli de sept ou huit ans depuis que je commençai : ce n'a pas été sans quelque nouvel acquêt ; j'y ai pratiqué la colique par la libéralité des

ans. Leur commerce et longue conversation ne se passe Ébément sans quelque tel fruit.

Je ne vise ici qu'à découvrir moi-même, qui serai par aventure autre de-maift, si nouvel apprentissage me change.

J'ajoute, mais je ne corrige pas; parce que, celui qui a hypothéqué au monde son ouvrage, je trouve apparence qu'il n'y ait plus de droit : qu'il die, s'il peut mieux ailleurs, et ne corrompe la besogne qu'il a

q6 l'esprit

vendue. De telles gens, il ne faudrait rien acheter qu'après leur mort : qu'ils y peu-' sent bien ayant que de se produire. Qui le»

haste? mon livre est toujours un, sauf qu'à mesure qu'on se met aie renouveler, afin que l'acheteur ne s'en aille les mains du tout vuides, je me donne lois d'y attacher (comme ce n'est qu'une marquerie mal jointe) quelque emblème supernuméraire.

Ce ne sont que surpoids, qui ne condamnent point la première forme; mais donnent quelque prix particulier à chacune des suivantes, par une petite subtilité ambitieuse. De-la toutes fois il aviendra facilement qu'il s'y mêle quelque transposrdbn de chronologie : mes contes prenant place selon leur opportunité, non toujours selon leur âge.

Comme j'aime mieux composer deux lettres que d'en clore et plier une, et résigne toujours cette commission à quelque autre ; de même, quand la matière est achevée, je donnerois volontiers à quel-

qu'un la charge d'y ajouter ces longues harangues, offres, et prières que nous logeons sur la fin, et désire que quelque nouvel usage nous en décharge, comme aussi de les inscrire d'une légende de qualités et titres; pour auxquels ne broncher, j'ai maintes fois laissé décrire, et notamment à gens de justice et de finance. Tant d'innovations d'offices, une si difficile dispensation et ordonnance de divers noms d'honneur, lesquels étant si chèrement achetés, ne peuvent être échangés ou oubliés sans offense.

Je trouve pareillement de mauvaise grâce d'en ékarger le front et inscription des livres que nous faisons imprimer.

Il me sembloit ne pouvoir faire plus grande faveur à mon esprit que de le laisser en pleine oisiveté s'entretenir soi-même , et s'arrêter et rasseoir en soi, ce que j'espérois qu'il peut mes-hui faire plus aisément, devenu avec le temps plus poissant et plus mûr; mais je trouve qu'aux rebours,

q8 l'esprit de mohtaigne.

faisant le cheval échappé , il se donne cent fois plus de carrière à soi-même qu'il ne prenoit pour autrui ; et m'enfante tant de chimères et monstres fantasques les uns sur les autres, sans ordre et sans propos, que pour en contempler à mon aise l'ineptie et l'étrangeté, j'ai commencé de les mettre en rolle, espérant avec le terns lut en faire honte à lui-même.

Il n'est lieu où les fautes de la façon paraissent tant qu'en une matière qui de soi n'a point de recommandation.

Ce sont ici mes humeurs et opinions ; je les donne pour ce qui est en ma créance , non pour ce qui est à croire.

***M%WVlWWWVV«MAMA**A*^A*WVVVV*M*M/«V\ft*VV\V\%«M

CHAPITRE II

Dit LA BELIGION.

Ji tiens pour absurde et impie, si rien se rencontre ignoramment ou inad-vertamment couché en cette rapsodie contraire aux saintes résolutions et pres-criptions de l'Église catholique, apostolique et romaine, en laquelle je meurs , et en laquelle je suis né.

Dieu a laissé en ces hauts ouvrages le caractère de sa divinité, et ne tient qu'à notre imbécillité que nous ne le puissions découvrir. Le ciel, la terre, les élémens, notre corps et notre âme , toutes choses y conspirent : il n'est que de trouver le moyen de s'en servir; elles nous instruisent, si nous sommes ca-pables d'entendre.

30 l'esprit

Le nœud qui devoit attacher notre jugement et notre volonté, qui devoit estreindre notre âme et joindre à notre Créateur, ce devoit être un nœud prenant ses replis et ses forces, non pas de nos considérations , de nos raisons et passions , mais d'une estreinte divine et surnaturelle, n'ayant qu'une forme, un visage et un lustre, qui est l'autorité de Dieu et sa grâce.

Suffit à un chrétien croire toutes choses venir de Dieu, les recevoir avec recon[^]noissance de sa divine et inscrutable sapience : pourtant les prendre en bonne part, en quelque visage qu'elles lui soient envoyées. Mais je trouve mauvais ce que je vois en usage, de chercher à fermir et appuyer notre religion par la prospérité de nos entreprises. Notre créance a assez d* autres fondemens sans l'autoriser par les événemens : car le peuple , accoutumé à ces argumens plausibles et proprement de son goût, il est danger, quand les

DE MONTAIGNE. 31

événemens viennent à leur contraire et désavantageux, qu'il en ébranle su foi.

Les uns font accroire au monde qu'ils croient ce qu'ils ne croyentpas. Les autres, en plus grand nombre , se le font accroire à eux-mêmes , ne sachant pas pénétrer ce que c'est que croire.

Je juge qu'à une chose si divine et si hautaine, et surpassant de si loin l'humaine intelligence, comme est cette vérité, de laquelle il a plu à la bonté de Dieu nous éclairer; il est bien besoin qu'il nous prête encore son secours, d'une faveur extraordinaire et privilégiée, pour la pouvoir concevoir et loger en nous; et ne crois pas que les moyens purement humains en soient aucunement capables. Et s'ils l'étoient, tant d'âmes rares et excellentes, et si abondamment garnies de forces naturelles es siècles anciens, n'eussent pas failli par leurs discours d'arriver à cette cognoissance.

Il n'est rien si aisé , si doux et si favorable

3a l'esprit

que la loi divine; elle nous appelle à soi, ainsi antiens et détestables comme nous sommes ; elle nous tend les bras et nous reçoit en son giron, pour vilains, ords (sales J, et bourbeux que nous soyons et que nous ayons à être à l'avenir. Mais encore en récompense la faut-il regarder de bon œil : encore faut-il rece-

voir ce pardon avec action de grâces, et, au moins pour cet instant que nous nous adressons à elle , avoir l'âme déplaisante de ses fautes et ennemie des passions qui nous ont poussé à l'offenser.

Dieu doit son secours extraordinaire à la foi et à la religion, non pas à nos passions.

C'est la foi seule qui embrasse vivement et certainement les hauts mystères de notre religion. Mais ce n'est pas à dire que cène soit une très-belle et très-louable entreprise , d'accommoder encore au service de notre foi les outils naturels et humains que Dieu nous a donnés.

Qu'est-il plus vain que de vouloir deviner Dieu par nos analogies et conjectures ? Le régler, et le monde, à notre capacité et à nos loix? Et, parce que nous ne pouvons étendre notre vue jusques en son glorieux siège, l'avoir ramené c'a bas (ici bas) à cote corruption et à nos misères ?

On couche volontiers lès dicts d'autrui à la faveur des opinions qu'on a préjugées en soi : à un athetste, tous écrits tirent à V athéisme. Il infecte de son prepre venin la matière innocente.

Ce monde est un temple très-saint , dans lequel l'homme est introduit pour y contempler des statues , non ouvrées de mortelle main , mais celles que la divine pensée a fait sensibles , le soleil , les étoiles , les eaux et la terre, pour nous représenter les intelligibles.

O Dieu ! quelle obligation n'avons-nous k la bénignité de notre souverain Créateur , pour avoir déniâisé notre créance de ces vagabondes et arbitraires dévotions ,

et l'avoir logé sur l'éternelle l>ase de sa sainte parole?

Les choses les plus ignorées sont plus propres à être déifiées.

A peine me feroit-on accroire que la vue de nos crucifix el "peinture de ce piteux supplice , que les ornemens et mouvemens cérémonieux de nos . églises , que les voix accommodées à la dévotion de notre pensée , et cette émotion des sens, n'échauffent l'âme des peuples d'une passion religieuse de très-utile effet.

Comparez nos mœurs à un Mahométan y à un paysan 9 vous demeurez toujours audessous : là où au regard de l'avantage de notre religion, nous devrions luire en excellence d'une extrême et incomparable distance , et devoit-on dire , sont-ils si justes, si charitables, si bons? ils sont donc chrétiens.

Toutes autres apparences sont communes à toutes religions: espérance, confiance , événements , cérémonies , pénitence ,

l La marque péculière de notre vroit être notre vertu, comme elle

la plus céleste marque et la plus

et kpie c'est la plus digne produca vérité.

t se submittre du tout à l'autorité i police ecclésiastique , ou du tout >enser. Ce n'est pas à nous à éta- >art que nous lui devons d'obéis- ,t davantage, je le puis dire, pour ssayé, ayant autrefois usé de cettt le mon choix et triage particulier,

à nonchaloir certains points de ance de notre Eglise, qui^semblent n visage , ou plus vain , ou plus

; venant à en communiquer aux i savants, j'ai trouvé que ces cho- >nt un fondement massif et très-so- ; que ce n'est que bêtise et ignoui nous fait les recevoir avec moinérence que le reste *.

it d'un écrivain qui s'énonce en ces

Dieu, qui est en soi toute plénitude et le comble de toute perfection, il ne peut s'augmenter et accroître au-dedans ; mais son nom se peut augmenter et accroître par la bénédiction et louange que nous donnons à ses ouvrages extérieurs. Laquelle louange, puisque nous ne la pouvons incorporer en lui, d'autant qu'il n'y peut avoir accession de bien, nous l'attri* buons à son nom, qui est la pièce hors de lui la plus voisine.

Dieu seul est, non point selon aucune mesure de temps , mais selon une éternité immuable et immobile, non mesurée par temps, ni sujette à aucune déclinaison, devant lequel rien n'est, ni ne sera après, ni plus nouveau , ou plus récent ; ains un

termes qu'on a voulu faire une espèce d'impie I Montaigne n'a pas confor- mé toutes ces pensée» à cette règle suprême, dont il reconnaît l'autorité ; mais

si c'est en lui une contradiction , ce n'est pas au moins un signe d'impiété dogmatique et réfléchie, L r

réalement étant , qui par un seul maintenant emplit le toujours , et n'y a rien qui véritablement soit, que lui seul : sans qu'on puisse dire , il a esté ou il sera, sans commencement et sans fin»

Il m'a toujours semblé qu'à un homme chrestien cette sorte de parier est pleine d'indiscrétion et d'irrévérence : Dieu ne peut mourir ; Dieu ne se peut dédire ; Dieu ne peut faire ceci, ou cela. Je ne trouve pas bon d'enfermer ainsi la puissance divine sous les loix de notre parole.

Et l'apparence qui s'offre à nous en ces propositions , il la faudroit représenter plus révéremment et plus religieusement.

Il ne faut pas douter que ce ne soit l'usage le plus honorable que nous leur saurions donner, et qu'il n'est occupation ni dessein plus digne d'un homme chrestien , que de viser par tous ses études et pensemens à embellir, estendre et amplifier la vérité de sa. créance.

Le dire est autre chose que le faire; il

faut considérer le presche à part , et le prescheur à part. Ceux-là se sont donnés qeun jeu en nostre teins, qui ont essayé de choquer la vérité de nostre Eglise par les vices des ministres d'icelle : elle tire ses témoignages d'ailleurs. Cest une sottise façon d'argumenter et qui rejetteroit toutes choses en confusion. Un homme de bonnes mœurs peut avoir des opinions fausses, et un méchant peut prescher vérité , voire celui qui ne la croit pas.

Qui trieroit de l'armée mesme légitime ceux qui y marchent par le seul zèle d'une affection religieuse, et encore ceux qui regardent seulement la protection des lois de leurs pays , ou service du prince , il n'en sauroit bâtir une compagnie de gens d'armes complete.

Dieu nous voulant apprendre que les bons ont autre chose à espérer, et les mauvais autre chose à craindre que les fortunes ou infortunes de ce monde , il les manie et applique selon sa disposition oc-

culte (cachée) , et nous ôte le moyen d'en faire sottement notre profit.

Quelle foi doit-ce être que la lascheté et la foiblesse «de cœur plantent en nous et établissent? Plaisante foi ! quinecroid ce qu'elle croid , que pour n'avoir le courage de le décroire.

Plus nous nous renvoyons et commettons à Dieu, et renonçons à nous, mieux nous en valons.

Nous ne prestons volontiers à la dévotion que les offices qui flattent nos passions. U n'est point d'hostilité excellente comme la chrestienne. Notre zèle fait merveilles quand il va secondant notre pente vers la haine, la cruauté, l'ambition, l'avarice, la détraction , la rébellion. A. contre-poil vers la bonté, la bénignité, la tempérance; si, comme par miracle, quelque rare complexion ne l'y porte , il ne va nj de pied , ni d'aile.

Est-ii si simple entendement , lequel ayant d'un costé l'object d'un de nos vi-

40 l'bsprit

deux plaisirs, et de l'autre, en pareille cognoissance et persuasion, l'état d'une gloire immortelle , entrast en bigue (doute) de l'un pour l'autre ? et si néfus y renonçons souvent de pur mépris.

Si nous croyions Dieu, je ne dis pas par foi , mais d'une simple croyance 5 voire?

(et je le dis à notre grande confusion) si nous le croyions et cognoissions comme une?

autre histoire, comme l'un de nos compagnons, nous l'aimerions au-dessus de toutes autres choses, pour l'infinie bonté et beauté qui reluit en lui; au moins marcheroit-il en mesme rang de notre affection, que les richesses , les plaisirs , la gloire et nos amis. Le meilleur de nous ne craint point de l'outrager, comme il craint d'outrager son voisin, son pferent, son maistre.

C'est aux chrestjens une occasion de croire", que de rencontrer une chose incroyable : elle est d'autaut plus selon raison , qu'elle est contre l'humaine raison.

C'est un effet de la Providence divine,

de permettre sa sainte Eglise être agitée, comme nous la voyons , de tant de troubles et d'orages, pour esveiller par ce contraste les âmes pies (pieuses), et les r'avoir de l'oisiveté et du sommeil , oùies avoit plongées une si longue tranquillité.

Nos raisons et nos discours humains, c'est comme la matière lourde et stérile, la grâce de Dieu en est la forme ; c'est elle qui y donne la façon et le prix.

De toutes les opinions humaines et anciennes touchant la religion , celle-là me semble avoir eu plus de vraisemblance et plus d'excuse , qui reconnoissoit Dieu comme une puissance incompréhensible, origine et conservatrice de toutes choses, toute bonté, toute perfection, recevant et prenant en bonne part l'otineur et la révérence que les humains lui rendoient sous quelque visage, sous quelque nom et en quelque manière que ce fust.

Quand Mahomet promet aux siens un paradis tapissé , je vois bien que ce sont

des moqueurs qui se plient à notre bestise , pour nous emmieller et attirer par ces opinions et espérances convenables à notre mortel appétit. S'il y a quelque chose du mien , il n'y a rien de divin; si cela n'est autre que ce qui peut appartenir à cette nostre condition présente, il ne peut estre mis en compte. Tout contentement des mortels est mortel.

L'athéisme étant une proposition comme desnaturée et monstrueuse, difficile aussi et mal aisée d'establi en l'esprit humain , pour insolent et desréglé qu'il puisse estre; il s'en est veu assez par vanité et par fierté de concevoir des opinions non vulgaires et réformatrices du monde, en affecter la profession par contenance ; qui , s'ils sont assez fols, ne sont pas assez forts pour l'avoir plantée en leur conscience. Pourtant ils ne lairront de joindre leurs mains vers le ciel, si vous leur attachez un bon coup d'espée en la poitrine ; et quand la crainte ou la maladie aura abatu et appesanti cette

licencieuse ferveur d'humeur volage, ils ne lairront pas de se revenir , et se laisser tout discrètement manier aux créances et exemples publiques. Autre chose est un dogme sérieusement digéré ; autre chose « des impressions superficielles , *iées de la ^ébauche d'un esprit desmanolié , vont nageant témérairement et incertainement à la fantaisie. Hommes bien misérables et écervellés qui tâchent d'estre pires qu'ils ne peuvent !

C'est pour le chastiment de nostre fierté, et instruction de notre misère et incapacité , que Dieu produisit le trouble et la confusion de l'ancienne Tour de Babel.

Tout ce que nous entreprenons sans son assistance , tout ce que nous voyons sans la lampe de sa grâce , ce n'est que vanité et folie. L'essence même de la vérité, qui est uniforme et constante , quand la fortune nous en dorne la possession, nous la corrompons et abâtardissons par notre faiblesse.

Il est impossible d'establiir quelque chose de certain de l'immortelle nature par la mortelle; elle ne fait que fourvoyer partout , mais spécialement quand elle se mesle des choses divines, qui le sont plus évidemment que nous. Car , encore que nous lui ayons donné des principe* certains et infaillibles, encore que nous éclairions set pas par la sainte lampe de la vérité, qu'il a plu à Dieu nous communiquer: nous voyons pourtant journellement , pour peu qu'elle se démente du sentier ordinaire, et qu'elle (se détourne ou écarte de la voye tracée et battue par l'Eglise, comme tout aussitost elle se perd, s'embarrasse et s'entrave, tournoyant et flottant dans cette mer vaste, trouble, et ondoyante des opinions humaines , sans bride et sans but.

Dieu pourroit nous octroyer les richesses, les honneurs, la vie et la santé, même quelquefois à notre dommage; car tout ce qui nous est plaisant, ne nous est pas toujours salutaire.

C'étoit vraiment bien raison, que nous fassions tenus à Dieu seul , et au bénéfice de sa grâce , de la vérité d'une si noble créance; puisque de sa seule libéralité, nous recevons le fruit de l'immortalité, lequel consiste en la jouissance de la béatitude éternelle. Confessons ingénument que Dieu seul nous l'a dit , et la foi : car leçon n'est-ce pas de nature et nostre raison. Et qui retentera {considérera) son être et ses forces, et dedans et dehors, sans ce privilège divin; qui verra l'homme sans le flatter , il n'y verra ni efficace , ni faculté, qui sente autre chose que la mort et la terre.

Nous ne pouvons dignement concevoir la grandeur de ces hautes et divines promesses , si nous les pouvons aucunement concevoir. Pour dignement les imaginer , il les faut imaginer inimaginables y indicibles et incompréhensibles , et parfaitement au* très que celles de nostre misérable expé* rience.

Parce que rien ne se fiût de rien, Die** n'aura sa bâtir le monde tans matière " Quoi, Dieu nous a-t-il mis en main les clefr^* et les derniers ressorts de sa puissance ^ s'est-il obligé à n'outrepasser les bornée^ de notre science? Mets le cas, o kommf^

que tu ayes pu remarquer ici quel

ques traces de ses efects : penses - luqu'il y ait employé tout ce qu'il a pu , et qu'il ait mis toutes ses formes et toutes ses* idées en cet ouvrage? Tu ne vois que; l'ordre et la police de ce petit caveau oùtu es logé, au moins si tu la vois , sa divinité a une juridiction infin i* au-delà : cette pièce n'est rien au prix du tout; c'est une loi municipale que lu allègues, tu ne sais pas quelle est YumverseUe. Attache-toi à ce à quoi tu es subject, mais non pas lui ; il n'est pas ton confrère, ou concitoyen, ou compagnon. S'il s'est aucunement communiqué à toi, ce n'est pas pour se ravaller à ta petitesse , ni pour te donner le conirerolle de son pouvoir.

Combien y a-t-il de choses en notre cognoissance , qui combattent ces belles règles que nous avons taillées et prescrites à la nature, et nous entreprendrons d'y attacher Dieu mesme? Combien de choses appelons-nous miraculeuses, et contre nature ; cela se fait par chaque homme, et par chaque nation, selon la mesure de son ignorance. Combien trouvons-nous de propriété occulte et de quintessences? car aller selon nature pour nous, ce n'est qu'aller selon notre intelligence, autant qu'elle peut suivre et autant que nous y voyons ; ce qui est au-delà est monstrueux et désordonné.

Le moyen que je prends pour rabattre cette frénésie, et qui me semble le plus propre, c'est de froisser et fouler aux pieds l'orgueil et l'humaine fierté, leur faire sentir l'inanité , la vanité et dénéantisse de l'homme; leur arracher des poings les chétives armes de leur raison ; leur faire basser la teste et mordre la terre , soubz

l'autorité et révérence de la Majesté divine. C'est à elle seule qu'appartient la science et la sapience ; elle seule qui peut estimer de soi quelque chose, et à qui nous desrobons ce que nous nous comptons, et ce que nous nous prisons.

Le vrai champ et subject de l'imposture sont les choses inconnues; d'autant qu'en premier lieu l'estrangeté même donne crédit, et puis n'estant point subject es à nos discours ordinaires , elles nous ostent le moyen de les combattre.

Il advient de là, qu'il n'est rien cru si fermement , que ce qu'on sait le moins , ni gens si assurés que ceux qui nous content des fables, comme alchimistes, prognostiqueurs, judiciaires, chiromanciens, médecins , auxquels je joindrois volontiers, si j'osois, un tas de gens interprestes et contrerolleurs ordinaires des desseins de Dieu , faisant estât de trouver les causes de chaque accident, et de voir dans les secrels de la volonté divine,

fs incompréhensibles de ses œuvres, ois aussi que la liberté à chacun de une parole si religieuse et imporant de sortes d'idiomes, a beaucoup danger que d'utilité, 'est pas l'estude de tout le monde j tude d es personnes qui y sont-vouées, u y appelle : les méchans, les igno* émpirent.

'est pas raison qu'on permette arçon de boutique, parmi ses vains es pensemens, s'en entretienne et te. Ni n'est certes raison de voir r, par une salle et par une cuisine, livre des sacrés mystères de notre C'estoient autrefois mystères , ce résent desduits et esbats. Ce n'est passant et tumultuairement qu'il ier un estude si sérieux et vénérable, sstreune action destinée et rassise, le on doit toujours ajouter cette ie notre office , sursum corda, et

50 l'esprit

y apporter le corps même disposé en contenance, qui témoigne une particulière attention et révérence.

Ce n'est pas une histoire à conter; c'est une histoire à révéler, craindre et adorer.

Plaisantes gens qui pensent l'avoir rendue maniable au peuple pour l'avoir misé en langage populaire! Ne tient-il qu'aux mots, qu'ils n'entendent tout ce qu'Us trou* vent par écrit?

Dirai-je plus? Pour l'en approcher de ce peu , ils l'en reculent. L'ignorance pure et remise toute en autrui , estoit bien plu»

salutaire et plus savante que n'est cette science verbale et vaine , nourrice de pré-' somption et de témérité.

L'assiette d'un homme meslant à une vie* exécration la dévotion , semble estre aucunement plus condamnable , que celle d'un homme conforme à soi et dissolu par- 1 tout.

Fascheuse maladie de se croire si fort

DK MONTAIGNE. 51

qu'on se persuade, qu'il ne se puisse croire au contraire; et plus fascheuse encore qu'on se persuade d'un tel esprit, qu'il préfère je ne sais quelle disparité de fortune présente aux espérances et menaces de la vie éternelle.

La religion chrestienne a toutes les marques d'extrême justice et utilité, mais nulle plus apparente que l'exacte recommandation de l'obéissance du magistrat et manutention des polices. Quel merveilleux exemple nous en a laissé la sapience divine, qui pour établir le salut du genre humain, et conduire cette sienne glorieuse victoire contre la mort et le péché, ne l'a voulu faire qu'à la merci de notre ordre politique» et a soumis son progrès et la conduite d'un si haut effet et si salutaire, à l'aveuglement et injustice de nos observations et usances, y laissant courir le sang innocent de tant d'eslus ses favoris, et souffrant une longue perte d'années à meurer ce fruit inestimable.

Ruineuse instruction à toute police, et

bien plus dommageable qu'ingénieuse et subtile 9 qui persuade au peuple, la religieuse créance suffire seule et sans les mœurs à contenter la divine justice. L'usage nous fait voir une distinction énorme entre la dévotion et la conscience.

Si quelquefois la Providence divine a passé par-dessus les règles, auxquelles elle nous a nécessairement astreints, ce n'est pas pour nous en dispenser, ce sont coups de sa main divine, qu'il nous faut non pas imiter, mais admirer.

*AAAAA4AMAMAM<Vl4rtAA'WWVIWWVMfJWVWVMA'VVVWVVV\
<Wt

DE LA PRIÈRE

FTIJe ne sçai si jeme trompe, mais puisque, par une faveur particulière de la bonté divine, certaine façon de prière nous a été prescrite et dictée mot à mot par la bouche de Dieu, il m'a toujours semblé (nie nous en devons avoir

l'usage plus ordinaire que nous n'avons , et, si j'en estois cru, à l'entrée et à l'issue de nos tables, à notre lever et coucher, et à toutes actions particulières auxquelles on a accoutumé de mesler des prières particulières , je voudrais que ce fust le Pâte nostre (Pater noster) 9 que les chrestiens y employassent, sinon seulement , au moins toujours.

L'Eglise peut estendre et diversifier les prières selon le besoin de notre instruction , car je sais bien que c'est toujours même substance et même chose; mais on devoit donner à celle-là ce privilège , que le peuple l'eust continuellement en la bouche ; car il est certain qu'elle dit tout ce qu'il faut, et qu'elle est très-propre à toutes occasions.

D'où nous vient cette erreur de recourir à Dieu en tous nos desseins et entreprises, et l'appellera toute sorte de besoin, et en quelque lieu que notre faiblesse veuille de l'aide, sans considérer si l'occasion est juste ou injuste*, et décrier son nom et sa puissance en quelque état et action que nous soyons, pour vicieuse qu'elle soit.

Il est bien nostre seule et unique protecteur, et peut toutes choses à nous aider; mais encore qu'il daigne nous honorer de cette douce alliance paternelle , il est pourtant autant juste, comme il est bon , et comme

DE JfOftTAIGfttf. f>5

est puissant ; mais il use bien plus soumt de sa justice que de son pouvoir, et)us favorise selon la raison d'icelle, non Ion nos demandes.

Pardonne-nous, disons -nous, comme *us pardonnons à ceux qui nous ont fensés. Que disons-nous par-là , sinon te nous lui offrons notre ame exempte ; vengeance et de rancune? Toutefois ras invoquons Dieu et son aide au comot de nos fautes , et le convions à l'injuste. Uavaricieux le prie pour la conserition yaine et superflue de ses trésors :

wibitieux pour ses victoires et conduite ; sa fortune : le voleur remploie à son ie pour franchir le hasard et les difficultés d s'opposent à l'exécution de ses mesantes entreprises ; ou le remercie de l'aiace qu'il a trouvée à desgosiller un passant. Celui qui appelle Dieu à son assistance ndant qu'il est dans le train du vice, il it comme le coupeur débourse qui appel-

leroit Injustice à son aide y ou comme ceux qui produisent le nom de Dieu en témoignage de mensonge.

Il semble que nous nous servons de nos prières comme d'un jargon , et que nous fassions notre compte que ce soit delà contexture, ou son, ou suite des mots, ou de notre contenance que dépende leur effect.

Ce n'est pas sans grande raison , ce me semble, que l'Eglise défend l'usage promiscue (mêlée), téméraire et indiscret des saintes et divines chansons , que le Saint- Esprit a dictées en David. Il ne faut mesler Dieu en nos actions qu'avec révérence et attention pleine d'honneur et de respect.

Cette voix est trop divine pour n'avoir autre usage , que d'exercer les poumons et plaire à nos oreilles. C'est de la conscience qu'elle doit estre produite et non pas de la langue.

*^VVWVV*WVWVl*VVVVVVVVVVVWVWVW«VV\^WVM^MW«AAA'VV%

DE L'HOMME

Pltjarque dit en quelque, lieu, qu'il ne trouve point si grande distance de beste àbeste, comme il trouve d'homme à homme ; il parle de la suffisance de l'ame et qualités internes. À la vérité, je * trouve si loin d'Épaminondas comme je l' imagine, iusques à tel que je cognois % je dis capable de sens commun , que fenchérirois volontiers sur Plutarque, et dirois qu'il y a plus de distance de tel h tel homme , (pi il n'y a de tel homme à telle beste.

C'est le prix de l'espée que vous cherchez , non delà guaine ; vous n'en donnerez

à Taventure pas un quatrain , si vous l'avez dépouillée. Il le faut juger par lui-mesme , non par ses atours.

Chacun fuit à le voir naistre , chacun court à le voir mourir.

La robe de César troubla toute Rome , ce que sa mort n'avoit pas fait.

Certes, c'est un sujet merveilleusement vain, divers et ondoyant, que l'homme; il est mal-aisé d'y fonder jugement constant et uniforme.

Quelque personnage que l'homme en** treprenne, il joue toujours le sien parmi.

C'est une espèce de mocquerie et d'injure, de vouloir faire valoir un homme par des qualités mes-advenantes à son rang, quoiqu'elles soient autrement louables, et par les qualités aussi qui ne doivent pas être les siennes principales, comme qui loueroit un roi d'estre bon peintre, ou bon architecte, ou encore bon arquebusier, ou bon coureur de bague.

Je ne pense point qu'il y ait tant de

DE MOTŦTAIGŦE. \$9

malheur en nous, comme il y a de vanité, ni tant de malice, comme de sottise; nous ne sommes pas si pleins de mal, comme d'inanité; nous ne sommes pas si misérables comme nous sommes vils.

On attache aussi bien toute la philosophie morale à une vie populaire et privée, qu'à une vie de plus riche estoffe: chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition.

L'empereur, duquel la pompe vous esblouit en public: voyeï-le derrière le rideau; ce n'est rien qu'un homme commun et à l'aventure plus vil que le moindre de ses subjects. La fièvre, la migraine et la goutte l'espargnent-elles non plus que nous? Quand la vieillesse lui sera sur les espauls, les archers de sa garde l'en deschargeront-ils? Quand la frayeur de la mort le transira, se rassurera-t-il par l'assistance des gentilshommes de sa chambre?

Quand il sera en jalousie et caprice, nos bonnestades (salutations) le remellrontelles?

60 l'esprit

Considérons l'homme seul, sans secours étranger, armé seulement de ses armes, et despourvu de la grâce et cognoissance divine, qui est tout son honneur, sa force, et le fondement de son être. Voyons combien il a de tenue en ce bel équipage. Qu'il me fasse entendre par l'effort de son discours, sur quels fondemens il a basti ces grands avantages qu'il pense avoir sur les autres créatures. Qui lui a persuadé que ce branle admirable de la voûte céleste, la lumière éternelle de ces flambeaux rouges, si fièrement sur sa tête, les raouve-

mens épouvantables de cette mer infinie , soient établis et se continuent tant de siècles, pour sa commodité et pour son service ?

Pauvret , qu'a-t-il en soi digne d'un tel avantage? A considérer cette vie incorruptible des corps célestes, leur beauté, leur grandeur, leur agitation continuée d'une si juste règle. Si nous tenons de la distribution du ciel cette part de raison

DE MONTAIGNE. CI

que nous avons, comment nous pourra-telle égaler à lui ? Comment soumettre à notre science son essence et ses conditions ?

Je ne touche pas ici, et ne mesle point à cette marmaille d'hommes que nous sommes , et à cette vanité de désirs et cogitations (pensées) qui nous divertissent , ces âmes vénérables , eslevées par ardeur de dévotion et religion à une constante et consciencieuse méditation des choses divines , lesquelles , préoccupant , par l'effort d'une vive et véhémence espérance , l'usage de la nourriture éternelle, but final et dernier arrêt des chrestiens désirs : seul plaisir, constant, incorruptible : dédaignent de s'attendre à nos nécessiteuses commodités, fluides et ambiguës, et résignent facilement au corps le soin et l'usage de lapasture sensuelle et temporelle.

C'est par la vanité de celte mesme imagination qu'il s'égale à Dieu, qu'il s'attribue les conditions divines , qu'il se trie soi m esme et sépare de la presse des autres

f>2 L*ESPRÏT

créatures , taille les parts aux animaux ses confrères et compagnons , et leur distribue telle portion de facultés et de forces , que bon lui semble. Comment cognoist-il par l'effort de son intelligence lès branles internes et secrets des animaux ? Par quelle comparaison d'eux à nous conclut-il la bestise qu'il leur attribue ? Quand je me joue à ma chatte , qui sait si elle passe son temps de moi plus que je ne fais d'elle ? Nous nous entretenons de singeries réciproques; si j'ai mon heure de commencer , ou de refuser, aussi a-t-elle la sienne.

Pourquoi espaisait l'araignée sa toile en un endroit, et relasche en un autre; se sert à cette heure de cette sorte de nœud , tantost de celle-là, si elle n'a et

délibération, poussement , et conclusion ?

Les arondelles, que nous voyons au netour du printemps fureter tous les coins de nos maisons, cherchent-elles , sans jugement, et choisissent- elles sans discrétion de mille places, celle qui leur est la plus

commode à se loger? Et , en cette belle et admirable contexture de leurs bastimens , les oiseaux peuvent-ils se servir plutost d'une figure quarrée que de la ronde , d'un angle obtus que d'un angle droit, sans en savoir les conditions et les effets ?

Prennent -ils tantost de l'eau , tantost de l'argile , sans juger que la dureté s'amollit en l'humectant?

Se couvrent-ils du vent pluvieux et plantent leur loge à l'orient, sans connoistre les conditions différentes de ces vents, et considérer que l'un leur est plus salulaire que l'autre?

Planchent-ils de mousse leur palais , ou de duvet, sans prévoir que les membres tendres de leurs petits y seront plus mollement et plus à l'aise ?

Pourquoi attribuons-nous à je ne sçais quelle inclination naturelle et servile, les ouvrages qui surpassent tout ce que nous pouvons par nature et par art? En quoi sans y penser , nous leur donnons un très-

grand avantage sur nous, de faire que na- ..

turepar une doucenr maternelle lesaccompagne et guide, comme par la main, à toutes les actions et commodités de leur vie , et qu'à nous elle nous abandonne au hazard et à la fortune, et à quester par art les choses nécessaires à notre conservation.

Si nous voulons prendre quelque avantage de cela mèsme, qu'il est en nous de saisir les animaux , de nous en servir, et d'en user à nostre volonté, ce n'est que ce mesme advantage que nous avons les uns sur les autres.

Il n'est animal au monde en butte de tant d'offenses que l'homme. Il ne nous faut point une baleine , un éléphant et un crocodile , ni tels autres animaux , desquels un seul est capable de défaire un grand nombre d'hommes : les poux sont suffisaris pour faire vaquer la dictature de Sylla : c'est le desjeuné d'un petit ver , que

le cœur et la vie d'un grand et triomphant empereur.

Qui contrerollera de près ce que nous voyons ordinairement es animaux qui vivent parmi nous, il y a de quoi y trouver des effets autant admirables , que ceux qu'on va recueillant es pays et siècles estrangers. C'est une mesme nature qui roule son cours. Qui en auroit suffisamment jugé le présent estât , en pourrait sûrement conclure et tout l'advenir et tout le passé.

Quand je rencontre les discours qui essayent à montrer la prochaine ressemblance de nous aux animaux , combien ils ont de part à nos plus grands privilèges , et avec combien de vraisemblance on nous les apparie , certes j'en rabats beaucoup de nostre présomption , et me démet volontiers de cette royauté imaginaire qu'on nous donne sur les autres.

Le renard, de quoi se servent les habitans de la Thrace, quand ils veulent entreprendre de passer par-dessus la glace de

66 LESP.B.1T

quelque rivière geslée, et le laschent devant eux pour cet effet , quand nous le verrions au bord de l'eau approcher son oreille bien près de la glace, pour sentir s'il orra d'une longue ou d'une voisine distance , bruire l'eau courant au-dessous, et selon qu'il trouve par-là , qu'il y a plus ou moins d'espaisseur en la glace, se recaler ou s'avancer ; n'aurions-nous pas raison de juger qu'il lui passe par la teste ce raesme discours qu'il feroit en la nostre :

et que c'est une ratiocination et conséquence tirée du sens naturel : ce qui fait bruit , se remue ; ce qui se remue , n'est pas geslé; ce qui n'est pas geslé est liquide, et ce qui est liquide plie sous le faix.

Nature a embrassé universellement toutes ses créatures , et n'en est aucune qu'elle n'ait bien pleinement fourni de tous moyens nécessaires à la conservation de son estre.

Ces plaintes vulgaires que j'oy faire aux hommes, que nous sommes le seul animal abandonné, nu sur la terre nue, lié,

garotté, n'ayant de quoi s'armer et couvrir que de la despouille d'autrui : là où toutes les autres créatures, nature les a revestues de coquilles , de gousses , d'escorse, de poil, de laine, de pointes, de cuir, de bourre, de plume, d'escaille, de toison et de soye , selon le besoin de leur estre ; les a armées de griffes , de dents , de cornes , pour assaillir et pour défendre , et les a elle-mesme instruites à ce qui leur est propre, à nager, à courir, à voler, chanter; là où l'homme ne sçait ni cheminer , ni parler , ni manger , ni rien que pleurer sans apprentissage. Ces plainteslà sont fausses : il y a en la police du monde, une égalité plus grande et une relation plus uniforme.

U nous eschoit à nous-mesmes , qui ne sommes qu'avorton d'hommes , d'eslancer par fois nostre ame, esveillée par les discours ou exemples d'autrui , bien loin audelà de son ordinaire : mais c'est une espèce de passion qui la pousse et agite, et

qui la ravit aucunement hors de soy : car ce tourbillon franchi, nous voyons que sans y penser elle se desbande et relasche d'elle-mesme , sinon jusqu'à la dernière touche, an moins jusqu'à n'eslre plus cellelà : de façon que lors, à toute occasion, pour un oyseau perdu , ou un verre cassé, nous nous laissons esmouvoir à peu près comme l'un du vulgaire.

Est-il possible de rien imaginer si ridicule que cette misérable et chétive créature, qui n'est pas seulement maîtresse de soi, exposée aux offenses de toutes choses»

se die maîtresse et empériere de l'univers, duquel il n'est pas en sa puissance de cognoistre la moindre partie , tant s'en faut de la commander?

Les cupidités (passions) estrangères, que l'ignorance du bien et une fausse opinion ont coulées en nous, sont en si grand nombre, qu'elles chassent presque toutes les naturelles : ni plus ni moins que si, en une cité, il y avoit si grand nombre d'es-

trangers qu'ils en missent hors les naturels habitants.

A combien de vanité nous pousse celte bonne opinion que nous avons de nous ?

La plus réglée aroe du monde et la plus parfaite n'a que trop à faire à se tenir en pieds , et à se garder de s'emporter par terre de sa propre foiblesse.

Pensent-ils qu'une apoplexie n'estourdisse aussi-bien Socrate qu'un porte-faix? Les uns ont oublié leur nom mesme par la force d'une maladie , et une légère blessure a renversé le jugement à d'autres. Tant sage qu'il voudra , mais enfin c'est un homme: qu'est-il plus caduque , plus misérable et plus de néant?

Ce privilège que l'homme s'attribue d'estre seul en ce grand bastiment, qui ait la suffisance d'en reconnoître la beauté et les pièces, seul qui en puisse rendre grâces à l'architecte , et tenir compte de la recette et mises du monde: qui lui a scellé ce privilège ? Qu'il nous montre lettres de cette

-, o l'esprit

belle et grande charge? Ont-elles été octroyées en faveur des sages seulement?

Elles ne touchent guères de gens. Les fols et les médians sont-ils dignes de faveur si extraordinaire , et, estant la pire pièce du monde, d'estre préférés à tout le reste?

Les âmes des empereurs et des savetiers sont jettées à mesme moule. Considérant l'importance des actions des princes et leur poids, nous nous persuadons qu'elles soient produites par quelques causes aussi pesantes et importantes. Nous nous trompons ; ils sont menés et ramenés en leurs roouvemens par les mesmes ressorts , que nous sommes aux nostres. La mesme raison, qui nous fait tanser avec un voisin , dresse entre les princes une guerre : la mesme raison qui nous fait fouetter un laquais , tombant en un roi, lui fait ruiner une province.

L'envie d'un seul homme, un dépit, un plaisir, une jalousie domestique, causes qui ne devroient pas esmouvoir deux ha-

rangères à s'esgratigner , c'est l'ame et le mouvement tle tout ce grand trouble.

Ce grand corps a tant de visages et de mouvemens , qui semblent menacer le ciel et la terre : ce furieux monstre à tant de bras et à tant de testes , c'est toujours l'homme foible, calamiteux et misérable. Ce n'est qu'une fourmilière esmue et eschauffée, un souffle de vent contraire , le croassement d'un vol de corbeaux , le faux pas d'un cheval, le passage fortuit d'un aigle : un songe, une

voix, un signe, une brouée marinière , suffisent à le renverser et porter par terre.

Donnez -lui seulement d'un rayon de soleil par le visage , le voilà fondu et esvanoui : qu'on lui es vente seulement un peu dépoussière aux yeux comme aux mouches à miel de notre poète (Virgile\ voilà toutes nos enseignes, nos légions, et le.

grand Pompeïus mesme à leurs testes rompu et fracassé.

Certes, nous avons estrangement surpaya

7 a l'esprit

ce beau discours de quoy nous nous gtc* rifion», et cette capacité de juger et co^noistre, si nous l'avons achetée au prix- 4»

ce nombre infini de passions auxquels nous sommes incessamment en prinse.

La plus calamiteuse et fragile 1 de toutes les créatures, c'est l'homme, et quant la plus orgueilleuse. Elle se sent et se void logée icy paroi y la bourbe et le fient du monde , attachée et clouée à la pire , plus morte et croupie partie de l'univers, »

dernier estage du logis et le plus esloingt de la voûte céleste, avec les animaux d< la pire condition des trois : et se va plantant par imagination au-dessus du cercl de la lune, et ramenant le ciel sous se , pieds.

Les philosophes veulent se mettre hoi d'eux et eschapper à l'homme. C'est folie au lieu de se transformer en anges , ils s transforment en bestes : nu lieu de se haw ser, ils s'abattent. Ces humeurs transcen dontes m'effrayent, comme les lieux hau

DE MONTAIGNE. y3

tains et inaccessibles. Et rien ne m'est fascheux à digérer en la vie de Socrates , que ses estases et ses démoneries. Rien si humain en Platon, que ce pourquoy ils disent qu'on l'appelle divin. Et de nos sciences, celles-là me semblent plus terrestres et basses , qui sont les plus haut montées. Je ne trouve rien si humble et si mortel en la vie d'Alexandre, que ses fantasies autour de son immortalisation.

Que l'enfance regarde devant elle; la vieillesse derrière : estoit-ce pas ce que signifioit le double visage de Janus ?

Bien sert à la décrépitude de nous fournir le doux bénéfice d'inappercue et d'ignorance , et facilité à nous laisser tromper. Si nous y mordions, que seroit-ce de nous; znesme en ce temps, où les juges qui ont à décider nos controverses sont communément partisans de l'enfance et intéressez? Au casque cette piperie m'eschappe avoir, au moins ne m'eschappe-t-il pas à voir que je suis très pipable.

Celui que tu vois grim pant contremont les ruines de ce mur, furieux et hors de soy , en butte de tant de harquebuzades :

et cet autre cicatrice , transi et pasle de faim , délibéré de crever plustost que de lui o uvrir la porte ; penses- tu qu'ils y soyent pour eux? Pour tel ,à l'aventure , qu'Us ne virent onques et qui ne se donne aucune peine de leur/aict , plongé cependant en Voysiveté et aux délices»

Moy à cette heure , et moy tantost , sommes bien deux. Quand meilleur, je n'en puis rien dire.

Nous n'allons point , nous rôdons plustost, et tourneviro ns çà et là : nous nons promenons sur nos pas. Je crains que nostre cognoissance soit foible en tous sens. Nous ne voyons ny guères loing, ny guères arrière. Elle embrasse peu , et vit peu : courte , et en estendue de temps et en estendue de matière.

La moins dédaignable condition de gens me semble estre celle qui par simplesse

lient le dernier rang , et nous offrir un commerce plus reiglé. Les moeurs et les propos des paysans, je les trouve communément plus ordonnés selon la prescription de la vraye philosophie, que ne sont ceux de nos philosophes.

C'est à nous, vieillesse, à resver et baguenauder , et à la jeunesse à se tenir-sur la réputation et sur le bon bout. Elle va vers le monde, vers. le crédit : nous en venons.

Il faudroit donner le fouet à un jeune homme , qui s'amuseroit à choisir le goust du vin et des sauces.

Je suis de cet avis , que la plus honorable vacation est de servir au public et estre utile à beaucoup.

Ce flusteur protocole de Gracchus , qui amollissoit, roidissoit et contournoit la voix de son maistre, lorsqu'il haranguoit à Rome, à quoy servoit-il, si le mouvement et qualité du son n'avoit force à esmouvoir et altérer le jugement des audi-»

7 6 l'espeit

teursPVrayement il y a bien de quoi faire si grande feste de la fermeté de cette belle pièce , qui se laisse manier et changer an branle et accidens d'un si léger vent.

Comparez la vie d'un homme asservy à telles imaginations , à celle d'un laboureur, se laissant aller après son appétit naturel) mesurant les choses au seul sentiment présent, sans science et sans prognostique, qui n'a du mal que lorsqu'il l'a : où l'autre a souvent la pierre en l'ame avant qu'il Tait aux k reins : comme s'il n'étoit point assez à temps pour souffrir le mal lorsqu'il y sera; il l'anticipe par fantasie, et luy court au-devant.

J'en oy [entends) qui s'excusent de ne se pouvoir exprimer, et font contenance d'avoir la teste pleine de plusieurs belles choses ; mais, à faute d'éloquence , ne les pouvoir mettre en évidence : c'est une baye.

Sçavez-vous , à mon avis , que c'est que cela ? Ce sont des ombrages qui leur viennent de quelques conceptions informes,

ne peuvent desmesler et esclaircir dans 9 ny par conséquent produire hors : Ils ne s'entendent pas encore lesmes,

monde regarde tousjours vis-à-vis je replie ma veue au-dedans, je la :, je l'amuse là. Chacun regarde t soy; moy je regarde devant Jen'ay affaire qu'à moy, je me con-

sans cesse , je me contrerolle , je me ». Les autres vont tousjours ailleurs ; f pensent bien, ils vont tousjours : moy je me roule en mqy-mesme.

3St certaine façon d'humilité subtile list de la présomption , comme cetteue nous recognoissons nostre igno-

en plusieurs choses , et sommes si >is d'avouer qu'il y ait, es ouvrages ture, aucunes qualités et conditions >ns sont imperceptibles, et desquelles ; suffisance ne peut descouvrir les as et les causes. Par cette honneste et ientieuse déclaration , nous espérons

gagner qu'on nous croira aussi de celles que nous dirons entendre.

On a raison de donner à l'esprit humain les barrières les plus contraintes qu'on peut. En l'estude , comme au reste , il lui faut compter et reigler ses marches : il lui faut par art tailler les limites de sa chasse. On le bride et garrotte de religions , de loix, de coustumes, de science, de préceptes de peines et récompenses mortelles et immortelles : encore voit-on que par sa volubilité et dissolution il eschappe à toutes ces liaisons. C'est un corps vain, qui n'a pas où estre saisi et assené ;lin corps divers et difforme , auquel on ne peut asseoir ny prise.

De quel fruit pouvons-nous estimer avoir esté, à Varron et Aristote, cette intelligence de tant de choses ? Les a-t-elle exemptez des incommodités humaines? Ont-ils esté deschargez des accidens qui pressent un crocheteur? Ont-ils tiré de la logique quelque consolation à la goutte? Pour avoir sceu comme cette humeur se loge aux

jointures, l'en ont-ils moins Sentie? Sont- Us entrez en composition de la mort, pour sçavoir qu'aucunes nations s'en resjouissent.

C'est l'orgueil qui jette l'homme à quartier des voyes communes, qui lui fait embrasser les nouvelletez, et aimer mieux estre chef d'une troupe errante et desvoyée au sentier de perdition, aimer mieux estre régent et précepteur d'erreur et de mensonge,, que d'estre disciple en Teschole de vérité, se laissant mener et conduire par la main-d'autrui à la voye battue etd oicturière.

O la -vile chose et abjecte que l'homme , s'il ne s'eslève au-dessus de l'humanité !

C'est un grand ouvrier de miracle que l'esprit humain.

Voulez-vous un homme sain ? le voulezvous réglé , et en ferme et seure posture ?

Affublez-le de ténèbres, d'oisiveté et de pesanteur; il nous faut abestir pour nous assagir (rendre sage),et nous esblouir , pour nous guider.

So l'esprit

Puisque les sens ne peuvent arrester nostre dispute, estant pleins eux-mesmes d'incertitude 9 il faut que ce soit la raison: aucune raison ne s'establi-ra sans une autre raison, nous voilà à reculons jusques à Tinfiny. 1

Il n'est cœur si mol , que le son/de nos tabourins et de nos trompettes n'es-chauffe, ni si dur que la douceur de la musique n'esveille et ne chatouille : ni ame si rêvesche, qui ne se sente touchée de quelque révérence, à considérer cette vastité sombre de nos églises , la diversité d'ornemens et ordre de nos cé-rémonies , et ouyr le son dévotieux de nos orgues et l'harmonie si posée et si religieuse de nos voix. Ceux mesmes qui y entrent avec mespris, sentent

1 Pensée profonde qui montre bien évidemment Dieu comme le principe de toute raison* Après cela, toute philosophie qui prétend se passer de Dieu est suffisamment jugée.

DE MONTAIGNE. 81

quelque frisson dans le cœur et quelque horreur, qui les met en défiance de leur opinion.

Nous ne sommes jamais chez nous ; nous sommes toujours au-delà. La crainte, le désir, l'espérance, nous eslancent vers l'advenir ; et nous desrobent le sentiment et la considération de ce qui est , pour nous amuser à ce qui sera, voire quand nous ne serons plus.

La première considération que j'ay sur le subject des sens, est que je mets en doute que Yhomme soit pourveu de tous sens naturels. Je voy plusieurs animaux, qui vivent une vie entière et parfaite , les uns sans la vuee , autres sans l'ouye : qui sçait si à nous aussi il ne manque pas encore un, deux, trois, et plusieurs autres sens? Car, s'il en manque quelqu'un, nostre discours n'en peut découvrir le défaut. Il est impossible de faire concevoir à un nomme naturelle-ment aveugle, qu'il n'y

void pas , impossible de luy faire désirer la vuee et regretter son défaut.

Qu'on loge un philosophe dans une cage de menus filets de fer clair semez, qui soit suspendue au hault des tours de Notre- Dame de Paris; il verra par rai-son évidente qu'il est impossible qu'il en tombe; et si ne se sçauroit garder (s'il n'a accousturaé le mestier des couvreurs) que la vuee de cette hauteur ex-

trême ne l'espouvante et ne le transisse. Car nous avons assez affaire de nous assurer aux galeries qui sont en nos clochers , si elles sont façonnées à jour, encore qu'elles soyent de pierre. Il y en a qui n'en peuvent pas seulement porter la pensée. Qu'on jette une poutre entre ces deux tours d'une grosseur telle qu'il nous la faut à nous promener dessus, il n'y a sagesse philosophique de si grande fermeté qui puisse nous donner courage d'y marcher, comme nous ferions si elle estoit à terre.

Il s'en faut tant que nos forces conçois-

vent la hauteur divine, que, des ouvrages de nostre Créateur , ceux-là portent mieux sa marque , et sont mieux siens que nous entendons le moins.

Tant qu'il pensera avoir quelque moyen et quelque force de soy, jamais l'homme ne recognoistra ce qu'il doit à son maistre : il fera tousjours de ses oeufs poulies , comme on dit : il le faut mettre en chemise.

Il n'y a aucuns de nous qui s'offense tant de se voir apparier à Dieu , comme il fait de se voir déprimer au rang des autres animaux : tant nous sommes plus jaloux de nostre intérêt que de celui de nostre Créateur.

J'ay veu en mon temps cent artisans, cent laboureurs , plus sages et plus heureux que des recteurs de l'Uni versité , et lesquels j'aurois mieux ressembler.

Paire la poignée plus grande que le poing, la brassée plus grande que le bras, et d'espérer enjamber plus que l'étendue de nos jambes, cela est impossible et mons-

tr lieux: ny que l'homme se nu dessus de soy et de l'humanité ; peut voir que de ses yeux, ny de de ses prises. Il s'eslèvera si Dieu extraordinairement la main : il s'abandonnant et renonçant à se moyens , et se laissant hausser et par les moyens purement célest* nostre foy chrestienne, non à stoïque, de prétendre à cette miraculeuse métamorphose.

Rampant au limon de la terre laisse pas de remarquer jusque dans la hauteur inimitable d'auc héros. C'est quelque chose de bon, quand les jambes m. Le monde va se pipant aisément qu'il désire.

Ceux qui ont apparié nostre songe , ont eu de la raison à l' plus qu'ils ne pensoient. Quand geons , nostre ame vit , agit , exerce ses facultez, ne plus ne

moins c

elle veille. Nous veillons dormants , et veillants dormons* Encore le sommeil en sa profondeur endort parfois les songes; mais nostre veiller n'est jamais si esveillé qu'il purge et dissipe bien à point les rêveries, qui sont les songes des veillants, et pires que songes. Nostre ame et nostre raison recevant les fantaisies et opinions qui lui naissent en dormant , et autorisant les actions de nos songes de pareille approbation , qu'elle fait celle du jour :

pourquoy ne mettons-nous en doute si nostre pensée , nostre agir est pas un autre songe , et nostre veiller quelque espèce de. dormir.

Les belles âmes , ce sont les âmes universelles, ouvertes et prestes à tout ; sinon instruites , au moins instruisables.

Quand je me confesse à moi religieusement, je trouve que la meilleure bonté que j'aye, a quelque teinture vicieuse.

V homme en tout partout et n'est que rapiècement et bigarrure.

fifi l'esprit

11 ne fui jamais crochet letle qui ne pensast avoir pour sa provision. Nous rei sèment es antres l'advanta de la force corporelle , de 1 la disposition île la beauté tnge du jugement, nous i personne, et les raisons .

simple discours naturel en

i,i!>lr

qail

j cpia

costc-là, que nous ne les

La raison humaine est n et dangereux.

.le cognois des hommes diverses parties belles ; qi h* cœur , qui l'adresse , qui qui le. langage, qui une st autre, mais de grand homi et ayant tant de belles pi ou un tel degré d'excellei doit admirer ou compan nous honorons du temps pm ne m'en a fait voir nul.

A. ^ quelque chose sert le malheur. Il fait ion naistre en un siècle fort dépravé; car, par comparaison d'autrui , vous estes estimé vertueux à bon marché. Qui n'est que parricide en nos jours et sacrilège, il est homme de bien et d'honneur x .

C'est un grand despit qu'on s'adresse à vous parmi vos gens pour vous demander où est Monsieur, et que vous n'ayez que le reste de la bonnetade qu'on fait à votre barbier ou à votre secrétaire.

Nature nous a estrennez d'une large faculté à nous entretenir à part : et nous y appelle souvent pour nous apprendre que nous devons en partie à la société , mais en la meilleure partie à nous.

L'avaricieux a plus mauvais compte de sa passion que n'a le pauvre , et y a moins de mal souvent à perdre sa vigne qu'à la

1 Ce n'est là qu'une exagération spirituelle. Noos avons vu de» temps où c'eut été à peine oné vérité. L.

L'ESP AIT

Il y a tant de mauvais pas , que , pour 16 plus seur , il faut un peu légèrement et superficiellement couler ce monde; et le glisser, non pas l'enfoncer. La volupté mesme est douloureuse en sa profondeur.

Mon opinion est, qu'il se faut presterà autrui, et ne se donner qu'à soy-mesme.

Il ne faut pas tant regarder ce qu'on mange, qu'avec qui on mange.

Les hommes, de la société et familiarité desquels je suis en queste, sont ceux qu'on appelle honnestes et habiles hommes :

l'image de ceuxicyme dégoustedes autres.

Une ame bien née , et exercée à la ptactique des hommes, se rend pleinement agréable d'elle-mesme. L'art n'est autre chose que le contrerolle et le registre des productions de telles âmes.

Le conseil de Platon ne me plaist pas, de parler tousjours d'un langage maistral à ses serviteurs, sans jeu , sans familiarité, soit envers lesmasles, soit envers les femelles. Il est inhumain et injuste de faire tant

DE LA SOCIÉTÉ

Le plus vieil et mieux cogneu mal est tousjours plus supportable, que le mal récent et inexpérimenté.

Les hommes se donnent à louage. Leurs facilitez ne sont pas pour eux; elles sont pour ceux à qui ils s'asservissent; leurs locataires sont chez eux, ce ne sont pas eux. Cette humeur commune ne me plaïst pas. Il faut mesnager la liberté de nostre aine, 'et ne l'hypothéquer qu'aux occasions justes : lesquelles sont en bien petit nombre , si nous jugeons sainement.

quelque prix que ce soit. En quelque assiette qu'on les couche , ils s'appilent et se rangent en se remuant et s'entassant:

comme des corps mal unis, qu'on empoche sans ordre, trouvent d'eux-mesmes la façon de se joindre et s'emplacer les uns parmi les autres , souvent mieux que l'art ne les eust sceu disposer.

Ces grandes et longues altercations de la meilleure forme de société, et des reigles plus commodes à nous attacher , sont altercations propres seulement à l'exercice de nostre esprit : comme il se trouve es arts plusieurs subjects qui ont leur essence en l'agitation et en la dispute, et n'ont aucune vie hors de-là. Telle peinture de police serait de mise en un nouveau monde : mais nous prenons un monde desjà faict et formé à certaines coustumes. Nous ne l'engendrons pas comme Pirrha , ou comme Cadmus. Par quelque moyen que nous ayons loi de le redresser et ranger de nouveau, nous ne pouvons guères le tordre de son accous-

tumé plys que nous ne rompions tout.

La sottise est une mauvaise qualité; mais de ne la pouvoir supporter, et s'en despiter et ronger, comme il m'advient 9 c'est une autre sorte de maladie, qui ne doit guères à la sottise en importunité.

Rien ne presse un estât que l'innovation :

le changement donne seul forme à l'injustice et à la tyrannie.

Il semble qu'il y ayt des mouvemens, naturels les uns , les autres fiévreux en ces grands corps , comme aux nostres.

Les astrologues ont beau jeu à nous advertir, comme ils font , de grandes alterations et mutations prochaines : leurs devinations sont présentes et palpables; il ne faut pas aller au ciel pour cela. Nous n'avons pas seulement à tirer consolation de cette société universelle de mal et de menasse ; mais encore quelque espérance pour la dorée de nostre estât : d'autant que naturellement, rien ne tombe là où tout tombe. La maladie universelle est la santé

particulière. La conformité est qualité ennemie à la dissolution.

L'estude des livres, c'est un mouvement languissant et foible qui n'eschauffe*point:

là où la conférence (conversation) apprend et exerce en un coup. L'unisson est qualité du tout ennyeuse en la conférence. Mais, 1 comme nostre esprit se fortifie par la corn- * munication des esprits vigoureux et reiglez, il ne se peut dire combien il perd et s'abastardit par le continuel commerce et fréquentation, que nous avons avec les esprits bas et maladifs. Il n'est contagion qui s' es pan de comme celle-là.

Nous vivons et négocions avec le peuple.

Si sa conversation nous importune, si nous desdaignons à nous appliquer aux âmes basses et vulgaires (et les basses et vulgaires sont souvent aussi reiglées que les plus déliées; et toute sapience (sagesse) est insipide qui ne s'accommode à l'insipience commune); il ne nous faut plus entremettre ny de nos propres affaires, ny

rie ceux d'aotruy : et les publiques et tes privés se desmeslent avec ces gens-là.

Je louerois une ame à divers estages , jni sache et se tendre et se desmontrer , fui soit bien partout où sa fortune la •orte , qui puisse deviser avec son voisin e son bastiment , de sa chasse et de sa uerelle , entretenir avec plaisir un

charentier et un jardinier. J'envie ceux qui gavent s'approprier au moindre de leur liti, et dresser de l'entretien en leur propre train.

La conservation des estats est chose ai vraisemblablement surpasse nostre indigence. La nécessité compose les hommes : les assemble. Cette coutume fortuite se irme après en loix. Car il en a esté d'aussi mvages qu'aucune opinion humaine puisse ifanter, qui toutesfois ont maintenu leurs orps, avec autant de santé et longueur e vie, que celles de Platon et Aristote çauroient faire. Et certes, toutes ces descriptions de police, feintes par art, se

trouvent ridicules et ineptes à mettre en pratique.

Quand quelque pièce se desmanche, on peut l'estayer : on peut s'opposer à ce que l'altération et corruption naturelle à toutes choses ne noua esloigne trop de nos corn- 1 mencemens et principes : mais d'entre- !

prendre à refondre une si grande niasse 1 et à changer les fondemens d'un si grand ; bastiment, c'est à faire à ceux qui pour l descasser effacent, qui veulent amender les défauts particuliers par une confusion universelle, et guérir les maladies parla mort.

L'excellente et meilleure police est, à chacune nation, celle sous laquelle elle s'est maintenue. Sa forme et commodité essentielle dépend de l'usage.

Le monde n'est qu'une branloire perenne [perpétuelle). Toutes choses ybranlent sans cesse, la terre, les rochers du Caucase, les pyramides d'Egypte, et du branle public et du leur. La constance mesrae

n'est autre chose qu'un branle plus languissant.

Je ne puis assurer mon object : il va trouble et chancelant d'une yvresse naturelle. Je le prens en ce point, comme il est en l'instant que je m'amuse à lui. Je ne peinds pas l'estre, je peinds le passage :

non un passage d'aage en autre, ou, comme dict le peuple, de sept en sept ans, mais de jour en jour, de minute en minute.

IJ faut accommoder mon histoire à l'heure.

Si mon « me pouvoit prendre pied, je ne m'essayerois pas, je me résoudrois : elle est tousjours en apprentissage et en esprouve.

Ce grand monde, que les uns multiplient encore comme espèces sous un genre , c'est le mirouer, où il nous faut regarder pour nous cognoistre de bon biaux. Somme (enfin ^,je veux que ce soit le livre démon escolier. Tant d'humeurs, -de sectes, de jugemens, clopinions, de loix et de coustûmes , nous apprennent à juger sainement des nostres, et apprennent nostre juge-

ment a recognoistre son imperfection et sa naturelle foiblesse : qui n'est pas un légier apprentissage.

IL se tire une merveilleuse clarté , pour le jugement humain, de la fréquentation du monde. Nous sommes tous contraints et amoncelés en nous, et avons la vue raccourcie à la longueur de nostre nez.

C'est une qualité inséparable des erreurs populaires. Après la première qui part, les opinions s' entrecroissent , suivant le vent, comme les flots. On n'est pas du corps , si on s'en peut desdire : si on ne vague le train commun.

vwwm'Vvw*

DES SOUVERAINS ET DE LA ROYAUTE

Quant an commander qui semble estre si doux; considérant l'imbécillité du jugement humain , et la difficulté du choix es choses nouvelles et douteuses, je suis fort de cet advis , qu'il est bien plus aisé et plus plaisant de suivre , que de guider.

Ce n'est pas peu de chose que d'avoir à régler autrui, puisqu'à régler nous-mêmes , il se présente tant de difficultés.

Entre les loix qui regardent les trespassez, celle icy me semble autant solide, qui oblige les actions des princes à estre examinées après leur mort.

ioo l'esprit

Ils sont compagnons , sinon maîtres de^^ loix : ce que la justice n'a peu sur leurs^, testes , c'est raison qu'elle Fayt sur leur réputation et biens de leurs successeurs, choses que souvent nous préférons à la vie. C'est une usance qui apporte des commoditez singulières aux nations où elle est observée 9 et dési-

nable à tous bons princes , qui ont à se plaindre de ce qu'on traite la mémoire des meschants comme la leur.

L'honneur que nous recevons de ceux qui nous craignent , ce n'est pas honneur :

ces respects se doivent à la royauté, non à moy. Vois-je pas que le meschant, le bon roy , celui qu'on hait , celui qu'on aime, autant est à l'un que l'autre : de mesmes apparences , de mesme cérémonie estoit servy mon prédécesseur, et le sera mon successeur. Si mes subjects ne m'offensent pas, ce n'est tesmoignage d'aucune bonne affection : pourquoy le prendrai-je en cette part-là , puisqu'ils ne pourroient quand ils voudroient ! Nul ne me suit pour

DE MONTAIGNE. IOI

l'amitié qui soit entre luy et moy : car il ne s'y sçauroit coudre amitié, où il y a si peu de relation , et de correspondance.

Ma hauteur m'a mis hors du commerce des hommes : il y a trop de disparité et de disproportion. Ils me suivent par contenance et par coustume , ou plus-tost que moy ma fortune, pour en accroistre la leur. Tout ce qu'ils me dient et font , ce n'est que fard, leur liberté estant bridée de toutes parts par la grande puissance que j'ay sur eux : je ne vois rien autour de moy que couvert et masqué.

Sauf le nom de sire , on va bien avant avec nos roys. Et voyez aux provinces esloignées de la cour, nommons Bretagne pour exemple, le train , les subjects , les officiers, les occupations, le service. et cérémonie d'un seigneur retiré et casanier , tiourry entre ses valets ; et voyez aussi le 'vol de son imagination, il n'est rien plus Toyal : il oyt parler de son maistre une ibis l'an comme du roy de Perse : et ne le

10a l'esprit

reconoist que par quelque vieux siiiage, que son secrétaire tient e gistre.

Nous devons la subjection et obéis également à tous roys : car elle re leur office; mais l'estimation, non que l'affection, nous ne la devons leur vertu.

Le reste de la France prend pour la règle de la cour. Qu'ils se despl de cette vilaine chaussure, qui moi à decouvert nos membres occulte lourd grossisse-

ment de pourpoints nous fait tous autres que nous ne son si incommode à s'armer : et ainsi d'j pareilles introductions , nouvelles i cieuses : elles se verront incontinei vanouyes et descriées. Ce sont erreu perficielles , mais pourtant de me prognostique : et sommes advertis q massif se desment, quand nous v< fendiller l'enduict et la cr ouste di parois.

DE MONTAIGNE. lo3

Nos loix sont libres assez -, et le poids de la souveraineté ne touche un gentilhomme françois, à peine deux fois en sa vie. La subjection essentielle et effective ne regarde d'entre nous, que ceux qui s'y convient 9 et qui ayment à s'honorer et enrichir par tel service : car qui se veut tapir en son foyer, et sçait conduire sa maison sans querelle, et sans procès, il est aussi libre que le duc de Venise.

Ce que j'adore moy-mesme aux roys, c'est la foule de leurs adorateurs. Toute inclination et soumission leur est due , sauf celle de l'entendement : ma raison n'est pas duite à se courber et fleschir; ce sont mes genoux.

La jurisdiction ne se donne point en faveur du juridiciant : c'est en faveur du juridicié. On fait un supérieur , non jamais pour son profit, ains pour le profit de l'inférieur et un médecin pour le malade, non pour soy. Toute magistrature , comme tout art , jette sa fin [son objet) hors d'elle.

Les subjects d'un prince excessif dons se rendent excessifs en demandes ils se taillent , non à la raison, mais / l'exemple. Ce n'est jamais fait : le reçu ne se met plus en compte : on n'ayme la libéralité que future : parquoy plus un prince s'espuise en donnant , plus il s'appauvrit d'amys. Comment assouviroit-il les envies qui croissent à mesure qu'elles se remplissent ? Qui a sa pensée à prendre, ne l'a plus à ce qu'il a prins. La convoitise n'a rien si propre que d'estre ingrate.

C'est une espèce de pusillanimité aux monarques, et un tesmoignage de ne sentir point assez ce qu'ils sont , de travailler à se faire valloir et paroistre par despenses excessives. Ce seroit chose excusable en pays estranger : mais parmy ses subjects, où il peut tout, il tire de sa dignité le plus extrême degré d'honneur où il puisse arriver.

Outre ce, il semble aux subjects spectateurs de ces triomphes, qu'on leur fait

Contre de leurs propres richesses et qu'on tes festoyé à leurs despens. .Car les peuples présument volontiers des roys, comme nous Élisons de nos valets, qu'ils doivent prendre soing de nous apprestre en abondance tout ce qu'il nous faut ; mais qu'ils n'y doivent aucunement toucher de leur part.

Qui ne participe au hazard et difficulté, ne peut prestendre intérêt à l'honneur et plaisir qui suit les actions hazardeuses.

C'est pitié de pouvoir tant , qu'il adviene que toutes choses vous cèdent. Cette aisance et lasche facilité de faire tout baisser sôus soy , est ennemie de toute sorte de plaisir.

C'est glisser cela , ce n'est pas aller : c'est dormir , ce n'est pas vivre.

C'est un plaisir fade et nuisible d'avoir à faire à gens qui nous admirent et fassent place.

A ceux qui nous régissent et commandent, qui tiennent le monde en leur main , ce n'est pas assez d'avoir un enten-

dément commun, de pouvoir ce que nou?

pouvons.

Ils sont bien loing au-dessous de nous, s'ils ne sont bien loing au-dessus; comme ils promettent plus , ils doivent aussi plus.

Si les plus plattes raisons sont les mieux assises; les plus basses et lasches, et les plus battues, se couchent mieux aux affaires. Pour conserver l'autorité du conseil des roys , il n'est pas besoing que les personnes profanes y participent, et y voyent plus avant que de la première barrière.

Le plus aspre et difficile mestier du monde , à mon gré v c'est faire dignement le roy. J'excuse plus de leurs fautes qu'on ne fait communément , en considération de l'horrible poids de leur charge , qui m'estonne. Il est difficile de garder mesure, à une puissance si desmesurée.

Je voudrois au mestier de courtisan un homme content de sa fortune et nay de moyenne fortune : d'autant que, d'une

part, il n'auroit point de crainte de toucher vivement et profondément le cœur du maistre, pour ne perdre par-là le cours de son avancement ; et, d'autre part, pour estre d'une condition moyenne, il auroit plus aisée commutation à toute sorte de gens.

Je le voudrois à un homme seul : car respandre le privilège de cette liberté et privauté à plusieurs engendreroit une nuisible irrévérence. Ouy, et de celui-là, je requerrois surtout la fidélité du silence.

U n'y a nul de nous qui ne vale moins que les roys s'il estoit ainsi continue* ment corrompu, comme ils sont de cette canaille de gens. Comment, si Alexandre, ce grand et roy et philosophe, ne s'en pust deffendre? j'eusse eu assez de fidélité, de

Jugement et de liberté pour cela. Ce seroit

Un office sans nom; autrement, il perdrait
son effect et sa grâce.

Les dignitez, les charges, se donnent
nécessairement plus par fortune que par
niérite : et a-t-on tort souvent de s'en

prendre aux roys. Au rebours, c'est merveille qu'ils y ayent tant d'heur y ayant si peu d'adresse : car la nature ne leur a pas donné la veue, qui se puisse estendre à tant de peuples pour en discerner la précellence ; et percer ndfe poitrines, où loge la cognoissance de nostre volonté et de nostre meilleure valeur : il faut qu'ils nous trient par conjecture et à tastons :

par la race, les richesses, la doctrine, la voix du peuple, très-fbibles arguments. Qui pourroit trouver meyen qu'on en peust juger par justice, et choisir les hommes par raison, establirait de ce seul trait une parfaite forme de police.

MAWtAAAAAArtAftA^*AAAAAfaAMtaA*VMMWV*WWWWVWWWWt

CHAPITRE VIL

D1U L'iBUCATION*

Là plus grande difficulté et importance de l'humaine science semble estre en cet endroit , où il se traite de la nourriture et institution des enfans.

Une opinion receue d'un chacun, est que ce n'est pas raison de nourrir un enfant au giron de ses parens. Cette amour naturelle les attendrit trop, et relasche, voire les pins sages : ils ne sont capables ny de chastier ses fautes^ ny de le voir nourri grossièrement comme il faut, et hazardeusement, ils ne le sçauroient souffrir revenant suant et poudreux de son exercice, boire

io*

HO L ESPRIT

chaud , boire froid, ny le voir sur un cheval rebours, ny contre un rude tireur le florect au poing, ou la première harquebuse. Car il n'y a remède, qui en vent faire un homme de bien, sans doute il ne le faut espargner en cette jeunesse : et faut souvent choquer les règles de la médecine.

Ce n'est pas assez de lui roidir l'ame, il lui faut aussi roidir les muscles : elle est trop pressée, si elle n'est secondée :

et a trop à faire, de seule fournir à deux offices.

L'autorité du gouverneur (qui doit estre souveraine sur lui), s'interrompt et s'empesche par la présence des pareils.

Joint que ce respect que la famille lui porte, la cognoissance des moyens et grandeurs de sa maison , ce ne sont à mon opinion pas légères incommoditez en cet aage.

Si son gouverneur tient de mon humeur, il lui formera la volonté à estre très-loyal serviteur de son prince, et très-affectionné et très-courageux; mais il lui refroidira

l'envie de s'y attacher autrement que, par tin devoir public. Outre plusieurs autres inconvéniens , qui blessent notre liberté , par ces obligations particulières, le jugement d'uu homme gagé et achetté, ou il est moins entier et moins libre , ou il est taché et d'imprudence et d'ingratitude. Un pur courtisan ne peut avoir ny loy ny volonté , de dire et penser que favorablement d'un maistre, qui, parmi tant de milliers d'autres subjects, Ta choisi pour la nourrir et élever de sa main. Cette faveur et utilité corronfpent , non sans quelque raison , sa franchise et l ! esblouissent.

Qui ne voit qu'en un estât tout despend de son éducation et nourriture? et cependant sans aucune discrétion , on la laisse à la merci des parens , tant fols et meschans qu'ils soient.

L'institution (l'éducation) se doit conduire par une sévère douceur , non comme il se fait. Au lieu de convier les enfans aux lettres , on ne leur présente qu'horreur et

lia LESPRJT

cruauté : ostez-moi la violence et la force ? il n'est rien à mon advis qui abâtardisse et estourdisse si fort une nature bien née. Si vous avez envie qu'il craigne la honte et le chastiment , ne l'y endureissez pas : endureissez-le à la sueur et api froid, an vent , au soleil, et au* hazards qu'il lui faut mespriser : ostez-lui toute molesse et délicatesse au vestir et coucher, au manger et au boire : accoustumez-le à tout; que ce ne soit pas un beau garçon et dameret, mais un garçon vert et vigoureux.

Enfant , homme, vieil, j'ai tousjours creu et jugé de mesme ; mais, entre autres choses, cette police de la pluspart de nos collègues m'a tousjours despieu. Oneust failli à l'adr venture moins domroageablement , s'inclinant vers l'indulgence. C'est une vraye geaule de jeunesse captive. On la rend desbauchée , l'en punissant avant qu'elle le soit.

Quelle manière , pour esveiller l'appétit envers leur leçon , à ces tendres ânyes , et

DE MONTAIGNE. Il3

craintives, de les y guider d'une troigne effroyable, les mains armées de fouets?

Inique et pernicieuse forme!

Je veux que la bienséance extérieure, et l'entregent , et la disposition de la personne se façonne , quant et quant Pâme. Ce n'est pas une orne, ce n'est pas un corps qu'on dresse, c'est un homme, il n'en faut pas foire à deux fois.

Le commerce des hommes est merveilleusement propre à l'éducation et la visite des pays estrangers : non pour en rapporter seulement, à là mode de nostre noblesse françoise , combien de pas à Santa Rotonda , ou, comme d'autres , combien le visage de Néron , de quelque vieille ruyne de-là, est plus long ou plus large que celui de quelque pareille médaille : mais pour en rapporter principalement les humeurs de ces nations, et leurs façons, et pour frotter

et limer nostre cervelle contre celle d'autrui.

ii cet apprentissage, tout ce qui se pré-»

îo.

1 1 4 l'esprit

sente à nos yeux sert de livre suffisant : la malice d'un page, la sottise d'un valet, on propos de table, ce sont autant de nouvelles matières.

J'ai veu cependant qu'on s'entretenoit au haut bout d'une table de la beauté d'une tapisserie, ou du goust de la malvoisie, se perdre beaucoup de beaux traicts à l'autre bout.

On ne cesse de crier à nos oreilles, comme qui verseroit dans, un entonnoir; et nostre charge ce n'est que redire ce qu'on nous a dit. Je voudrois que le maistre corrigeast cette partie, et que de belle arrivée, selon la portée de l'ame , qu'il a en main , il commencast à la mettre sur la montre, lui faisant goûter les choses, les choisir, et discerner d'elle -mesme , quelquefois lui ouvrant le chemin , quelquefois le lui laissant ouvrir.

On lui dira que c'est que sçavoir et ignorer, qui doit estre le but de l'estude : que c'est que vaillance, tempérance et justice : la

servitude et la subjection, la licence et la liberté : ce qu'il y a à dire entre l'ambition et l'avarice : à quelles marques on cognoist le vrai et solide consentement :

jusques où il faut craindre la mort , la douleur et la honte : quels ressorts nous meuvent , et le moyen de tant de divers branles en nous. Car il me semble que les premiers discours, de quoi on lui doit abbreuver l'entendement , ce doivent estre ceux qui règlent ses moeurs et son sens; qui lui apprendront à se cognoistre, et à sçavoir bien mourir, et bien mourir vivre. JEntre les arts libéraux , commençons par l'art qui nous faicts libres.

Qu'on l'instruise surtout à se rendre, et à quitter les armes à la vérité, tout aussitôt qu'il l'appercevra : soit qu'elle naisse es mains de son adversaire , soit qu'elle naisse en lui-mesme par quelque ravissement.

Ce n'est pas assez que nostre institution [éducation) ne nous gaste pas, il faut qu'elle nous change en mieux.

LiÇ l'esprit

Que mon guide se souviene, ou charge , et qu'il n'imprime pas tai disciple la date de la ruine de Ca que les moeurs de Hannibal et de S ni tant où mourut Marcellus, qu< quoi il fut indigne de son devoh mourust-là. Qu il ne lui apprenne } les histoires, qvCà en juger*

Il faut qu'il emboive leurs jhuraei qu'il apprenne leurs; préceptes, oublie hardiment, s'il veut, d'oi tient ; mais qu'il se les sache appro

La vérité et la raison sont coi à un chacun , 'et ne sont non plu les a dites premièrement, qu'à ce dit après >

C'est une grande simplesse d'apj à nos enfans la science des astre mouvement de la huitième sphère que les leurs propres.

Ostez, ostez toutes ces subtilit< ncuses de la dialectique , de quoi

DE MOHTAIGNE. 117

discours de la philosophie, sachez les choisir et traiter à point; ils sont plus aisez à concevoir qu'un conte de Boccace.

Un enfant en est capable au partir de la nourrice, beaucoup mieux que d'apprendre à lire ou écrire. La philosophie a des discours pour la naissance des hommes, comme pour la décrépitude.

Qu'on mette en fantaisie (à l'enfant) une honneste curiosité de s'enquérir de toutes choses : tout ce qu'il y aura de singulier autour de lui, il le verra : un bastiment, une fontaine, un homme, le lieu d'une bataille ancienne, le passage de César, ou de Charlemagne. Il s'enquerra des mœurs, des moyens et des alliances de ce Prince, et de celui-là. Ce sont choses très-plaisantes à apprendre, et très-utiles à savoir.

En la pratique des hommes, j'entens y comprendre, et principalement ceux qui ne vivent qu'en la mémoire des livres. Il pratiquera, par le moyen des histoires, les grandes «mes des meilleurs siècles»,

n8 l'esprit

C'est un vain estude qui veut : mais quoi veut aussi c'est un estude de fruit inestimable : et le seul estude, comme dit Platon, que les Lacédémoniens eussent réservé à leur part. Quel profit ne fera-t-il en cette part-là, à la lecture des vies de nostre Plutarque?

On lui apprendra de n'entrer en - discours et contestation, que là où il verra un champion digne de sa lutte : et là mesme à n'employer pas tous les jours qui lui peuvent servir, mais ceux-là seulement qui lui peuvent le plus servir.

Comme les pas que nous employons à nous promener dans une galerie, quoiqu'il y en ait trois fois autant, ne nous lassent pas, comme ceux que nous mettons en quelque chemin dessiné : aussi nostre leçon se passant comme par rencontre, sans obligation de temps et de lieu, et se mstant à toutes nos actions, se coulera sans se faire sentir.

Les jeux mesmes et les exercices seront

une bonne partie de l'estude : la course, lalucte, la musique, la danse, la chasse, le maniement des chevaux et des armes.

Comme aux accoustrements, c'est pusillanimité de se vouloir marquer par quelque façon particulière et inusitée : de mesme au langage, la recherche des frases nouvelles, des mots peu cogneus, vient d'une ambition scholastique et puérile. Peussé-je ne me servir que de ceux qui servent aux haies à Paris ?

Qu'on le rende délicat au choix et triage de ses raisons , et aimant la pertinence , et par conséquent la brièveté.

Qu'on dressera cet enfant à estre espargnant et mesnager de sa suffisance (capacité), quand il l'aura acquise, à ne se formaliser point des sottises et fables qui se diront en sa présence : car c'est une incivile importu-

nitité de choquer tout ce qui n'est pas de nostre appétit.

Qu'il se contente de se corriger soimesme, et ne semble pas reprocher à autrui

i *Jo L*«SPR1*

tout ce qu'il refuse à faire, ni contrasté! 1 aux mœurs publiques.

Qu'on lui face entendre, que de confesser la faute qu'il découvrirra en son propre discours, encore qu'elle ne soit apperçue que par lui, c'est un effect de jugement et de sincérité, qui sont les principales parties qu'il cherche.

Que l'opiniâtrer et contester sont qualities communes , plus apparentes aux plus basses âmes. Que se r'adviser et se corriger, abandonner un mauvais parti, sur le cours de son ardeur, ce sont qualités!

rares, fortes et philosophiques.

Ceux qui, comme nostre usage porte, entreprennent d'une mesme leçon et pareille mesure de conduite, régenter plusieurs esprits de si diverses mesures et formes : ce n'est pas merveille , si en tout un peuple d'enfans, ils en rencontrent à peine deux ou trois, qui rapportent quelque" juste fruit de leur discipline.

Qu'on ne lui demande pas seulement

Compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance. Et qu'il juge du profit qu'il aura fait, non par le témoignage de «a mémoire, mais de sa vie.

Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le lui face mettre en cent visages, et accommoder à autant de divers sujets, pour voir s'il l'a encore bien pris et bien fait sien.

C'est témoignage de crudité et indigestion que de regorger la viande comme on l'a avalée : l'estomach n'a pas fait son opération, s'il n'a fait chan-

ger la façon et la forme à ce qu'on lui avoit donné à cuire*

U est bon que le maistre le face trotter devant lui , pour juger de son train : et juger jusques à quel point il se doit ravaller pour s'accommoder à sa force. A faute de eette proportion, nous gastons tout. Et de la sçavoir choisir, et s'y conduire bien mesurément, c'est une des plus ardues besoignes que je sache : et est l'effect d'une haute ame et bien forte , sçavoir con-

iaa l esprit

descendre à ces alleures puériles et les guider.

Après qu'on lui aura appris ce qui sert à le faire plus sage et meilleur , on l'entretiendra que c'est que logique, physique, géométrie, rhétorique : et la science qu'il choisira , ayant desja le jugement formé, il en viendra bientôt à bout.

Si ce disciple se rencontre de si diverse condition, qu'il aime mieux ouyr une fable que la narration d'un beau voyage , ou un sage propos, quand il l'entendra : qui au son du tabourin , qui arme la jeune ardeur de ses compagnons , se destourne à un autre , qui l'appelle au jeu des batteleurs :

qui par souhait ne trouve plus plaisant et plus doux , revenir poudreux et victorieux d'un combat, que de la paulme,ou du bal , avec le prix de cet exercice : je n'y trouve autre remède , sinon qu'on le mette pâtissier dans quelque bonne ville : fust-il fils d'un duc.

Sçavoir par cœur n'est pas sçavoir : c'est

qu'on a donné en garde à sa mé- Ge qu'on sçait droitement, on en , sans regarder au patron, sans les yeux vers son livre. Fashcuse se, qu'une suffisance pure livresm'attens qu'elle serve d'ornement , fondement.

vea chez moi un mien ami, par : de passe-temps, ayant affaire à es pédans , contrefaire un jargon natias, propos sans suite, tissu de apportées , sauf qu'il estoit souvent dé de mots propres à leurs dispu îuser ainsi tout un jour ce sot à :e, pensant toujours respondre aux ►ns qu'on lui faisoit. Et si estoit de lettre et de réputation , et qui îe belle robbe.

aères ont raisons de tancer leurs quand ils contrefont les borgnes, eux, et les bicles, et tels autres de la personne : car outre ce que ainsi tendre en peut

recevoir un

ia4 l'esprit

mauvais ply , je ne sçai comment il sem

que la fortune se joue à nous prendre

mot.

Que sa conscience et sa vertu remit en son parler , et n'ayent que la raison { conduite.

Sinostre ame n'en va un meilleur bra si nous n'en avons le jugement plus s j'aymerois aussi cher que mon escolier passé le temps à jouer à la paulme moins le corps en seroit plus allè{ voyez-le revenir de-là , après quinze seize ans employez , il n'est rien si i propre à mettre en besogne : tout ce vous y reco- gnoissez d'avantage , c'est son latin et son grec l'on rendu plus s< présomp- tueux qu'il n'estoit parti de la i son. Il en devoit rapporter l'ame pld il ne l'en rapporte que bouffie : et l'a s lement enflée , en lieu de la grossir.

Combien leurs classes seroient plus cemment jonchées de fleurs et de feuilli que de tronçons d'osiers sanglans?

Feroy pourtraire la joye, l'allégresse , et tiora, et les grâces : comme fit en son eschole le philosophe Speucippus. Où est leur profit , que là fust aussi leur esbat ? On doit cnsucr les viandes salubres à l'enfant : et enfieller celles qui lui sont nuisibles.

Ces pédans, comme dit Platon des sophistes , leurs germaines, sont de tous les hommes ceux qui promettent d'estre les plus utiles aux hommes, et seuls entre tons les hommes , qui non seulement n'amandent point ce qu'on leur commet , comme faict un charpentier et un masson :

mais l'empirent , et se font payer de l'avoir empiré.

Il faut apprendre soigneusement aux enfans de haïr les vices de leur propre contexture, et leur en mut apprendre la naturelle difformité, à ce qu'ils les fuyent non en leur action seulement y mais surtout en leur cœur : que la pen- sée mesme leur en soit odieuse, quelque masque qu'ils portent.

i%6 l'esprit

Puisque la philosophie est celle instruit à vivre , et que l'enfan leçon, comme les autres aages, ne la lui communique-t'on ? On prend à vivre, quand la vie est p

U n'y a tel que d'allécher l'a l'affection , autrement on ne fail asnes chargez de livres : on leur coups de fouets en garde leur pleine de science : laquelle pour 1 il ne faut pas seulement loger ch la faut espouser.

Nostre enfant est bien plus pre doit au paidagogisme que les quinze ou seize ans de sa vie : le d est deu à l'action. Employons un court aux instructions nécessaire

Je voudrois qu'on commenças!

mener dès sa tendre enfance : et j ment, pour faire d'une pierre dei par les nations voisines, où le lai plusesloigné du nostre, et auqui ne la formez de bonne heure , 1 ne se peut plier.

La sagesse francoise a esté anciennement en proverbe , pour une sagesse qui prenoit de bonn'keure ; et n'avoit guères de tenue, A la vérité nous voyons encore, qu'il n'est rien si gentil que les petits en- • fans en France : mais ordinairement ils trompent l'espérance qu'on en a conçue :

et hommes faicts on n'y voit aucune excellence. J'ai ouy tenir à gens d'entendement que ces collègues où on les envoyé, de quoi ils ont foison, les abrutissent ainsi.

J'accuse toute violence en l'éducation d'une ame tendre , qu'on dresse pour l'honneur et la liberté. Il y a je ne sçai quoi de servile en la rigueur et en la contrainte :

et tiens que ce qui ne se peut faire par la raison, et par prudence et adresse, ne se fait jamais par la force.

Il n'est rien qu'on doive tant recomjoander à la jeunesse que l'activité et la yigilance. Rostre vie n'est que mouvement.

* * » ^ % V » A » / m M ^ » V V » ' » Art ^ M ft ft * » » V * » » V » »
' V W » V V W » < V V V ^ V » » V » V »

DE L'AMITIE

La douceur d'une sortable et agréable compagnie ne se peut assez acheter à mon gré. Eh qu'est-ce qu'un amy? Combien est vraie cette ancienne sentence, que l'usage en est plus nécessaire et plus doux, que des élémens de l'eau et du feu!

En la Yraye amitié, de laquelle je suis expert, je me donne à mon ami , plus que je ne le tire à moi. Je n'aime pas seulement mieux lui faire bien que s'il m'en faisait ; mais encore qu'il s'en fasse, qu'à moi : il m'en fait, lors le plus, quand il s'en fait. Si l'absence lui est ou plaisante, ou utile, elle m'est bien plus douce que sa présence :

i3o l'esprit

et ce n'est pas proprement absence, quai

il y a moyen de s'entr'avertir.

C'est un beau nom, et plein dedilectii (d'affection) que le nom de frère : mais meslange de biens, ces partages, et que richesse de l'un, soit la pauvreté de l'aut cela détrempe merveilleusement et relasc cette soudure fraternelle. Les frères ay; à conduire le progrès de leur avanceme en mesme sentier et mesme train, il est foi qu'ils se heurtent et choquent souve Davantage (de plus) la correspondance relation qui engendre ces vrayes et p; faites ainitiez, pour-quoi se trouvera-t-* en ceux-cy?

Toute ma volonté l'amena se plonj et se perdre dans la sienne, qui ayant si toute sa volonté, (Af. de la Boeie) 1 mena se plonger et se perdre en la mieni d'une faim, d'une concurrence pareille, dis perdre à la vérité , ne nous réservs rien qui nous fust propre , ni qui fust > sien ou mien.

DE MONTAIGNE. l3l

Nous nous cherchions avant que de nous estre veus , et par des rapports que nous oyions l'un de l'autre : qui faisoient en nostre affection plus d'effort que ne porte la raison des rapports : je croy, par quelque ordonnance du Ciel. Nous nous embrassions par nos noms.

A nostre première rencontre nous nous trouva smes si pris, si cognus, si obligez entre nous, que rien dès-lors ne nous fut si proche que l'un à l'autre.

J'ai tiré autrefois usage de nostre esloignement et commodité. Nous rem-plissions mieux, et estendions la possession de la vie en nous séparant : il vi-voit, il jouyssoit, il voyoit pour moi et moi pour lui, autant pleinement que s'il y eust esté : l'une partie demouroit oisive, quand nous estions ensemble : nous nous confondions.

La séparation du lieu rendoit la conjonction de nos volonte^z plus riche. Cette faim insatiable de la présence corporelle, accuse un peu la foiblesse en la jouissance des âmes

13a l'esprit

Nos âmes ont charié si uniment ensemble, elles se sont considérées d'une si ardente affection; et de pareille affection descouvertes jusques au fin fond des entrailles l'une à l'autre : que non-seulement je cognoissois la sienne comme la mienne} mais je me fusse certainement plus volontiers fié à lui de moi, qu'à moi.

Il y a plus de crève-cœur que de consolation, à prendre congé de ses amis.

Il n'est aucune si douce consolation en la perte de nos amis , que celle que nous apporte la science de n'avoir rien oublié à leur dire , et d'avoir, eu avec eux une parfaite et entière communication.

Si je compare tout le reste de ma vie, (quoiqu'avec la grâce de Dieu je Paye passée douce, aisée, et sauf la perte d'un tel ami) exempte d'affliction poissante : si je la compare, dis-je, toute aux quatre années qu'il m'a esté donné de jouir de la douce compagnie et société de ce personnage, ce n'est que fumée, ce n'est qu'une nuit

Oft MOUTAIGNE. 13^

bcsare et ennuyeuse. Depuis le jour que e le perdis, je ne fay que traîner languissant : et les plaisirs mesmes qui s'offrent à noi, au lieu de me consoler, me redoublent e regret de sa perte. Nous estions à moitié le tout : il me semble que je lui desrobe a part, j'estois desja si faict et accoustumé i estre deuxième partout, qu'il me semble l'estre plus qu'à demi.

On trouve facilement des hommes proires à une superficielle accointance : mais n cette-cy, en laquelle on négocie du fin bnd de son courage , qui ne fait rien de este, il est besoin que tous les ressorts oient nets et surs parfaitement.

L'opinion d'Archytas m'agrée qu'il feoit desplaisant au Ciel mesme, et à se)romener dans ces grands et divins appas îorps célestes, sans l'assistance d'un compagnon. Mais il vaut mieux encore estre feu], qu'en compagnie ennuyeuse et inepte.

L'unique et principale amitié descout toutes autres obligations. Le secret que j'ai

la*

i34 l'esprit

juré ne déceller à un autre, je le puis sans parjure communiquer à celui qui n'est pas autre; c'est moy.

Il faict besoin d'oreilles bien fortes, pour s'ouyr franchement juger. Et parce qu'il en est peu qui le puissent souffrir sans morsure, ceux qui se hazardent de l'entreprendre envers nous monstrent un singulier effect d'amitié. Car c'est aimer sainement, d'entreprendre à blesser et offenser pour profiter.

En ce noble commerce les offices et les bienfaicts nourrissiers des autres amitez, ne méritent pas seulement d'estre mis en compte : cette confusion si pleine de nos volonteiz en est cause : car tout ainsi que l'amitié que je me porte, ne reçoit point augmentation, pour le secours que je me donne au besoin : et comme je ne me scay aucun gré du service que je me fay, aussi l'union de tels amis estant véritablement parfaicte, elle leur faict perdre le sentiment de tels devoirs, et haïr et chasser d'entre-eux

DE MONTAIGNE. l35

ces mots de division et de différence,, bien- Jaict, obligation , reconnaissance* prière , remerciement , et leurs pareils.

Si en l'amitié de quoi je parle, l'un pouvoit donner à l'autre, ce seroit celui qui recevrait le bienfait, qui obligerait • son compagnon.

\J Amitié a les bras assez longs , pour se tenir et se joindre d'un coin du monde à l'autre.

Cette parfaicte amitié, de quoi je parle, est indivisible : chacun se donne si entier à son ami, qu'il ne lui reste rien à départir ailleurs : au rebours il est

marry qu'il ne soit double, triple, ou 'quadruple, et qu'il n'ait plusieurs âmes et plusieurs volentez, pour les conférer toutes à ce subject.

C'est une rare fortune, mais de soulagement inestimable , d'avoir un honneste homme, d'entendement ferme, et de mœurs conformes aux vostres qui aime à vous suivre.

Il est vray-semblable qu'en ceux-cy, se

I/BftPRIT

trouve le vray point de Pamiti cun se doit , non une amitié i nous faict embrasser la gloire, la richesse, et telles choses d'ui principale et immodérée, comm de nostre estre; ni une amiti indiscrete, en laquelle il advier voit au lierre, qu'il corrompt < paroy qu'il accole : mais une ai taire et reiglée, esgalement uti santé. Qui en sçait les devo exerce, il est vrayement du < Muses ; il a atteint le sommet d< humaine , et de nostre bonheur Les discours mesmes que nous a laissés sur ce subject, m lasches au prix du sentiment qu et en ce point les effets sur] préceptes mesmes de la philoso Les amitiés communes on le partir (partager). On peut aim tuy-cy la beauté, en cet autre la ses mœurs, en l'autre la libèralu

DE MOMTAIGNE. l37

là la paternité, en cet autre la fraternité, ainsi du reste. Mais cette amitié, qui possède l'ame , et la régente en toute souveraineté, il est impossible qu'elle soit double.

L'amitié se nourrit de communication , qui ne peut se trouver entre les pères et les enfans , pour la trop grande disparité, et offenseroit à l'aventure les devoirs de nature : car ni toutes les secrettes pensées des pères ne se peuvent communiquer aux enfans , pour n'y engendrer une messéante privante : ni les advertissemens et corrections qui est un des premiers offices à 1 amitié ne se pourroient exercer des enfans aux pères.

Isepère et le fils peuvent estre de cornplexion entièrement esloignée et les frères aussi : c'est mon fils, c'est mon parent :

mais c'est un homme farouche, un meschant ou un sot. Et puis à mesure que ce sont amitez que la loy et l'obligation naturelle nous commande, il y a d'autant moins de nostre choix et liberté volontaire. Et

notre liberté volontaire n'a point d'induction qui soit plus proprement que celle de l'affection et de l'animalité.

Comptez vos amusemens jou vous trouverez que vous estes al absent de vostre amy, quand il présent. Son assistance relasehe i tentions et donne liberté à vo&tn de s'absenter à toute heure, pc occasion.

C'est un assez grand miracle d'bler : et n'en cognoissent pas la ceux qui parlent de se tripler.

Ce que nous appelons ordi amis et amitez, ce ne sont qu'ace et familiarités nouées par quelque ou commodité, par le moyen de nos âmes s'entretiennent. En l's quoi je parle, elles se meslent et co l'une en l'autre, d'un meslange s sel, qu'elles effacent, et ne retrou la coustore qui les a jointes. i presse de dire pourquoi j'ai moi

DE MOWTAIGltE. 139

la Boette), je sens que cela ne se peut exprimer, qu'en respondant : parce que c'estoit lui, parce que c'estoit moi. Il y a au-delà de tout mon discours, et de ce que j'en puis dire particulièrement, je ne scay quelle force inexplicable et fatale, médiatrice de cette union.

Nostre intelligence ayant si peu à durer, et ayant si tard commencé , (car nous estions tous deux hommes faits : et lui plus de quelques années), elle n'avoit point à perdre de temps, et n'avoit à se régler au patron des amitez molles et régulières auxquelles il faut tant de précaution de longue et préalable conversation. Cette-cy n'a point d'autre idée que d'elle-mesme , et ne se peut supporter qu'à soy.

Nous avons loy de] nous appuyer, non pas de nous coucher si lourdement sur autrui , et nous estayer en leur ruyne.

'WWVWVWWVkWWWWWWX VWVW"VVX wwv\ w\ vuuv\ v* v*

DU JUGEMENT ET DE L'OPINION

Le jugement est un outil à tous sujets , et se raesle partout.

Ceux qui s'exercent à contreroller les actions humaines, ne se trouvent en aucune partie si empeschez , qu'à les rapiesser et mettre à mesme lustre : car elles se contredisent communément de si estrange façon , qu'il semble impossible qu'elles soient partie de mesme boutique.

A combien de sottes âmes en mon temps a servi une mine froide et taci-turne, de titre de prudence et de capacité?

Il n'est aucun sens ni visage, ou droict,

i4& l'esfiit

ou amer, ou doux, ou courbe, que l'esprit humain ne trouve aux escrits , qu'il entreprend de fouiller. En la parole la pin* nette, pure etparfaicte, qui puisse estre, combien de fausseté et de mensonge a-t-oa fait naistre? Quelle hérésie njfc a trouvé des fondemens assez , et tesmoignages pour entreprendre et pour se maintenir? c'est pour cela , que les auteurs de telles erreurs ne se veulent jamais départir de cette preuve du tesmoignage de l'interprétation des mots.

Par cette voye se gaigne le crédit des fables divinatrices. Il n'est prognostiqueur, s'il a cette autorité , qu'on le. daigne feuilleter, et rechercher curieusement tous les plis et lustres de ses paroles , à qui on ne fasse dire tout ce qu'on voudra , comme aux Sybilles. Il y a tant de moyens d'interprétation , qu'il est mal aisé que de biais ou de droit fil , un esprit ingénieux ne rencontre en tout subject quelque air»

qui lui serve à son poinct.

DE MONTAIGNE. l/|3

Quelque bon dessein qu'ait un juge , s'il

s'escoute de près, à quoi peu de gens

misent ; l'inclination à l'amitié , à la

enté, à la beauté, et à la vengeance, et

t pas seulement choses si poissantes,
s cet iAtinct fortuit, qui nous faitfa-
iser une chose phis qu'une autre, et
nous donne sans le congé [la permis-
i) de la raison, le choix en deux pareils
jects, ou quelque ombrage de pareille
ité , peuvent insinuer insensiblement en
jugement la recommandation ou des-
ur d'une cause, et donner pente à la
rice.

erreur particulière fait premièrement
ïur publique : et à son tour après,
ur publique fait l'erreur particulière.

Ta tout ce bastiment, s'estoffant et
nt de main en main \ de manière que
esloigné tesmoin en est mieux in-
que le plus voisin : et le dernier
•, mieux persuadé que le premier.

i progrès naturel. Car quiconque
144 i/esmit

croit quelque chose, estime que c'est ouvrage de charité , de la persuader à
un autre : et pour ce* faire ne craint point d'adjouster de son invention » au-
tant qu'il voit estre nécessaire en son compte pour suppléer à la résistance et au
4paut 3* '^ pense estre en la conception d'autru y.

En toutes nos fortunes, nous nous comparons à ce qui est au-dessus de nous, et regardons vers ceux qui sont mieux : mesurons-nous à ce qui est au-dessous : il n'en est point de si misérable, qui ne trouve mille exemples où se consoler.

L'obstination et ardeur d'opinion est la plus sûre preuve de bestise. Est-il rien certain, résolu, desdaigneux, contempla-' tif, sérieux, grave, comme l'asne?

En la conférence (entretien), la gravité, la robbe et la fortune de celui qui parle, donne souvent crédit à des propos vains et ineptes. Il n'est pas à présu-mer qu'on monsieur, si suivi , si redouté, n'ait au-dedans quelque suffisance autre que ponu-

e : et qu'un homme à qui on donne t de commissions et de charges , si des-igneux et si morgant, ne soit plus ha- ; que cet autre , qui le salue de si loing , que que personne n'employé. Non-seulent les igpts, mais aussi les grimaces de

gens-la se considèrent et mettent en apte ; chacun s'appliquant à y donner îlque belle et solide interprétation.

Les événemens sont maigres tesmoins nostre prix et capacité.

D'est aux plus mal-habiles de regarder

autres hommes par -dessus l'espaule, 1 retournans tousjours du combat pleins

gloire et d'allégresse. Et le plus souit encore cette outre cuidance de lanje et gayeté de visage leur donne gaigné endroit de l'assistance , qui est communent foible et incapable de bien juger discerner les vray advantages.

Le subject , selon qu'il est, peut faire uver un homme savant et mémorieux :

is pour juger en lui les parties plus

14\$ L*KS*miT

siennes , et plus dignes , la force et betnté de son ame , il faut savoir ce qui est sko, et ce qui ne l'est point : et en ce qui n'est pas sien, combien on lui doit en considération du choix, disposition , ornement) et langage qu'il a fourni. B

Ce n'est pas assez de compter les expériences, il les faut poiser et assortir: et les faut avoir digérées et alambiquées, pour en tirer les raisons et conclusions qu'elles portent. Il ne fust jamais tant d'historiens.

J'oy journellement dire à des sots des mots non sots : ils disent une bonne chose :

sçachons jusques où ils la cognoissent, voyons par où ils la tiennent. Nous les aydons à employer ce beau mot, et cette belle raison , qu'ils ne possèdent pas , ils ne Font qu'en garde : ils l'auront produite à l'aventure , et à tastons : nous la leur mettons en crédit et en prix.

C'est injustice et inhumanité de secourir et redresser celui qui n'en a que faire, et qui en vaut moins. J'aime à les laisser en»*

DE MOITTAIGSE. 1[^]9

sont Taines et frivoles : au jeu des eschecs , de la paulme, et semblables, cet engagement aspre et ardent d'un désir impétueux , jette incontinent l'esprit et les membres à l'indiscrétion , et au désordre. On s'esblouit, on s'embarrasse soi-mesme. Celui qui se porte plus modérément envers le gain , et la perte, il est tousjours chez soi. Je vois ordinairement que les hommes , aux faits qu'on leur propose, s'amuse plus volontiers à en chercher la raison qu'à en chercher la vérité. Ils passent pardessus les présuppositions; mais ils examinent curieusement les conséquences; ils laissent les choses , et courent aux causes : plaisans causeurs ! La cognoissance des causes touche seulement celui qui a Ja conduite des choses : non à nous, qui n'en avons que la souffrance, et qui en avons l'usage parfaitement plein et accompli, selon nostre besoin, sans en pénétrer l'origine et l'essence. Ni le vin n'en est plus plaisant à celui qui en sçait les facultez

J I I I H M

1 50 l'is»eit

premières. Au contraire : et le corps et l'ame interrompent et altèrent le droit qu'ils ont de l'usage du monde , et de soimesme, y meslant l'opinion de science.

J'ai honte de voir nos hommes , enyvrex de cette sotté humeur de s'effaroucher des formes contraires aux leurs. Il leur semble estre hors de leur élément, quand ils sont hors de leur village.

C'est chose difficile de résoudre son jugement contre les opinions communes. La première persuasion prinse (prisé) du subject mesme, saisit les simples : de-là elle s'espand aux habiles, sous l'autorité du nombre et ancienneté des témoignages»

La diversité des façons d'une nation à autre, ne me touche que par le plaisir de la variété. Chaque usage a sa raison.

Soyent des assiettes d'estain, de bois, de terre : bouilly ou rosty , bœurre ou huyle de noix , ou d'olive, chaud, ou froid, tout m'est un : et si un, que vieillissant, j'accuse cette généreuse faculté : et auroy be-

DK MoNTAIGH1. 151

sohTque la déJicatesse et le choix arrestast l'indiscrétion de mon appétit, et par fois soulageast mon estomach.

Puisque l'ambition peut apprendre aux hommes , et la vaillance et la tempérance et la libéralité , voire et la justice : puisque l'avarice peut planter au courage d'un garçon de boutique, nourri à l'ombre et à l'oisiveté , l'assurance de se jeter si loing du foyer domestique, à la mercy des vagues et de Neptune courroucé dans un fraile bateau, et qu'elle apprend encore la discrétion et la prudence : ce n'est pas tour de rassis entendement, de nous juger simplement par nos actions de dehors : il faut sonder jusques au dedans , et voir par quels ressorts se donne le bransle; mais d'autant que c'est une hazardeuse et haute entreprise , je voudrais que moins -de gens s'en meslassent.

Il est un peu rude et querelleux, de nier tout sec une proposition de faict : et peu de gens faillent, notamment aux choses

1 5a .l'esfut

mal-aisées à persuader, d'affirmer qa'ik l'ont Yen : ou d'alléguer des tetmoins, desquels l'autorité arreste noltre contrtdiction,

Moi-mesme qui fus singulière conscience de mentir , et qui ne me soaae guères de donner créance et autorité à ce que je dis , m'apperçoj toutesfois, n

propos que j'ay enmain , qu'estant èsehanffi ou par là résistance d'un autre, ou par h propre chaleur de ma narration, je gros»

et enfle iuon subject, par voix, mome* mens , vigueur et force de parolles; et encore par extention et amplification : non sans intérêt de la -vérité naïfVe : mais je le fais en condition (de manière) pourtant , qu'au premier qui me ramaine , et qui me demande la vérité nue et crue, je quitte soudain mon effort, et la luy donne, sans exagération, sans emphase et remplissage.

U faut tirer de toute une nation use douzaine d'hommes , pour juger d'un arpent de terre : et le jugement de nosincli-

IJK MoKTA1CNE. l53

Dations et de nos actions , la plus difficile matière , et la pins importante qni soit, nous la remettons à la voix delà commune et de la tourbe, mère d'ignorance, d'injustice et d'inconstance. Est-ce raison de faire dépendre la vie d'un sage du jugement des/ois?

Il ne faut que voir un homme eslevé en dignité : quand nous l'aurions co-
gneu trois jours devant , homme de peu , il coule insensiblement en nos opi-
nions une image de grandeur, de suffisance, et nous persuadons que croissant
de train et de crédit, il est creu de mérite. Nous jugeons de lui , non selon sa
valeur : mais à la mode des getons , selon la prérogative de son rang.

Que la chance tourne aussi , qu'il retombe et se mes le à la presse , chacun
s'enquiert avec admiration de la cause qui l'avoit guindé si haut. «Est-ce lui?
fait-on : n'y » sçavoit-il autre chose quand il y estoit ?

» Les princes se contentent-ils de si peu ?

» Nous étions vraiment en bonnes mains, *

i54 l'espeit

Pour l'usage de la vie, et servi* commerce public , il y peut avoir de] en la
pureté et perspicacité (pénétr de nos esprits : cette clarté pénétr; trop de sub-
tilité et de curiosité : il 1 appesantir et esmousser pour les 1 plus obéissans à
l'exemple et à la pra et les espessir et obscurcir, poi proportionner à cette vie
ténébrei terrestre. Il faut manier les entre humaines , plus grossièrement et si
ciellement ; et en laisser bonne et g part, pour les droits de la fortune.

Il semble à chacun que la mais forme de l'humaine nature est en lui :

elle, il faut régler tous les autres a Heures qui ne se rapportent aux sic sont feintes et fausses. Lui propos* quelque chose des actions ou facultés autre? La première chose qu'il api la consultation de son jugement , c'e

dangereuse est insupportable ! moi je considère aucuns hommes fort loing au-dessus de moi , notamment entre les anciens. Je voy bien le tour que ceux-là se donnent pour se monter, et j'admire leur grandeur:

et ces eslancemens que je trouve trèsbeaux , je les embrasse : et si mes forces n'y vont, au moins mon jugement s'y applique très-volontiers.

L'advènement (événement) fait la seience, non la science l'advènement. Ce que nous voyons advenir, advient ; mais il pourroit autrement advenir: et Dieu, au registre des causes des advènements qu'il a en sa prescience, y a aussi celles qu'on appelle fortuites, et les volontaires, qui despendent de la liberté qu'il a donné à nostre arbitrage, et sçait que nous faudrons , parce que nous aurons voulu faillir.

De quelle vanité nous peut-il partir , de loger au-dessous de nous, et d'interpréter dédaigneusement les effets que nous ne pouvons imiter ni comprendre ?

tS6 l'eupuv

Il est certain que les jugement se rencontrent par fois plus tendu» à 1* cou-
dentnation , pins espinenx et aspre* ., tantôt plus faciles , aisez et inclinez à.t-
foxçqi* Tel qui rapporte de sa maison Jn do^Jear de la goutte, la jalousie,. on.
le)\$xm\$;M son Valet, ayant tonte Famé teinjta .&■&• breuvée de colère , il ne
faut pa& àonàt&r que son jugement ne s'en altère vers «y* part-là. v . -

Ce que nous appelons monstres; ne le sont pas à Dieu , qui voit en l'immeii-
sifié de son ouvrage l'infinité des formes, qu'il y a comprinses. De sa toute sa-
gesse il ne part rien que bon, et commun et réglé:

niais nous n'en voyons pas rassortiment et la relation.

Nous appelions contre nature , ce qui advient contre la c oust urne. Bien
n'est que selon elle, quel qu'il soit. Que cette raison universelle et naturelle
chasse de nom l'erreur et l'estonnement que la nouvelleté nous apporte.

Le n'oser parler rondement de sot, accuse quelque faute de cœur. Un jugement roide et hautain , et qui juge sainement, et seurement, il use à toutes mains des propres exemples, ainsi que de chose étrangère : et tesmoigne franchement de hii, comme de chose tierce. Il faut passer par-dessus ces règles populaires de la civilité, en faveur de la vérité et de la liberté. Est- il possible qu'Homère ait voulu dire tout ce qu'on lui fait dire : et qu'il se soit presté à tant et si diverses figures , que les théologiens , législateurs, capitaines , philosophes, toute sorte de gens., qui traitent sciences, pour diversement et contrairement qu'ils les traitent, s'appuyent de lui, s'en rapportent à lui : maistre général à tous offices , ouvra ges , et artisans : général conseiller à toutes entreprises.

Nos yeux ne voyent rien en derrière. Ont fois le jour , nous nous moquons de nous sur le subject de nostre voisin, et détestons en d'autres les deffauts qui sont

1 58 L*ES*BJT

en nous plus clairement : et les admirons d'une merveilleuse impudence et inadvertence.

La vérité doit avoir un visage pareil et universel. La droiture et la justice, si l'homme en cognoissoit, qui eust corps et véritable essence , il ne l'attacheroit pas à la condition des coustumes de cette contrée , ou de celle-là : ce ne seroit pas de la fantasie des Perses ou des Indes , que la vertu prendroit sa forme*

J'ai ouy parler d'un juge , lequel où il rencontroit un aspre conflit entre Bartolus et Baldus, et quelque matière agitée de plusieurs contrariétéz, mettoit en marge de son livre, question pour l'amy, c'est-à-dire que la vérité estoit si embrouillée et débaturée , qu'en pareille cause , il pourroit favoriser celle des parties, que bon lui sembleroit. Il ne tenoit qu'à faute d'esprit et de suffisance , qu'il ne peust mettre partout , question pour Vamy.

Maintes fois (comme il m'advient de

DE MONTAIGNE. l5\$

taire volontiers) ayant pris pour exercice et pour esbat , à maintenir une contraire opinion à la mienne, mon esprit s'appliquant et tournant de ce costé-la, m'y attache si bien , que je ne trouve plus la raison de mon premier advis, et

m'en despars. Je m'en trame quasi où je penche, comment que ce soit, et m'emporte de mon poids; chacun à peu près en droit autant de «oy, s'il se regardent comme moy.

Nostre opinion donne prix aux choses ; il se void par celles en grand nombre ausquelles nous ne regardons pas seulement , pour les estimer : ains à nous. Et ne considérons ni leurs qualitez , ni leurs utilitez, mais seulement nostre coust à les recouvrer : comme si c'estoit quelque pièce de leur substance : et appelions valeur en elles, non ce qu'elles apportent; mais ce que nous y apportons,

Nostre bien et nostre mal ne tient qu'à nous.

Quasi toutes les opinions que nous avons sont prinses par autbbrité et à-téiHt. 11 n'y a point de mal. Nous ne sçaurions pirement choisi', que par nous en nn siècle si foible.

Si cie relions-nous évidemment de recognoistre en ombre raesme, et en fable des théâtres , la montre des jeu» tragiques de l'humaine fortune. Ce n'est pas sans compassion de ce que nous oyons [entendons). Mais nous nous plaignons d'esveiller nostre desnlaisir, par la rareté de ces pitoyables événemens.

C'est une absolue perfection , et comme divine, de sçavoir jouir loyalementdeson estre. Nous cherchons d'autres conditions, pour n'entendre l'usage des nostres : et sortons hors de nous, pour ne sçavoir quel il y fait (ce qui s'yfait). Si avonsnous beau monter sur des escliaasses, car sur des eschasscs encore faut-il marcher île nos jambes : et au plus eslevé tarant

DE MONTAIGNE. 161

du monde, si ne sommes-nous assis que sur nostre cul.

Nos opinions s'entent les unes sur les autres. La première sert de tige à la seconde : la seconde à la tierce (troisième).

Nous eschellons ainsi de degré en degré.

Et advient (arrive) de-là, que le plus haut monté a souvent plus d'honneur que de mérite. Car il n'est monté que d'un grain , sur les espaules du pénultième.

C'est signe de racourcissement d'esprit, quand il se contente , ou signe de lasseté.

Nul esprit généreux ne s'arreste en soy. Il prestend tousjours, et va outre ses forces.

Il a des eslans au-delà de ses effects.

Nous sommes grands mesnagers de nostre mise. Selon qu'elle poise (pèse) elle sert, de ce mesme qu'elle poise. Nostre opinion ne la laisse jamais courir à faux fret. L'achat donne tiltre au diamant , et la difficulté à Ja vertu, et la douleur à la dévotion, et J'aspreté à la médecine. Tel pour arriver à

i6a l'ssut

la. pauvreté jetta tes erâ en cette menât mer, que tant d'autres fouillent dé toate parts pour y pescher des richesses.

L'admiration est fondement de toate philosophie : Y inquisition , le progrès, Figaorance, le bout, voire dea, il y a quelque ignorance forte et généreuse, qui ne doit rien en honneur et en courage à la science; ignorance pour laquelle concevoir, il n'y a pat moins de science qu'à concevoir h science. Recevons quelque forme d'arraft qui die ,1a cour n'y entend rien , plus librement et ingesnuement, que ne 'furent In aréopagites; lesquels se trouvant pressez d'une cause qu'ils ne pouvoient desvelopper, ordonnèrent que les parties en vien-draient à cent ans.

On me fait haïr les choses voetitmr blables, quand on me les plante pour infaillibles. Paimé ces mots, qui amolissent et modèrent la témérité de nos propositions: à l'aventure, aucunement, quelque, on dit, je pense , et semblables ; et si j'eusse

DE MONTAIGNE. l63

à dresser des enfans , je leur eusse tant en la bouche , cette façon de respondre , questant, non résolutive; qu'est-ce à *.? Je ne l'entens pas; il pourroit estre; il vrai? qu'ils eussent plustost gardé orme d'apprentis à soixante ans, que représenter les docteurs à dix ans, une ils font. Qui veut guérir de l'ignoce , il faut la confesser.

)n peut s'arrester à l'écorce : mais c'est es qu'on en a tiré la mouelle; comme es avoir avalé le bon vin d'une belle pe , nous en considérons les graveures 'ouvrage.

1 s'engendre beaucoup d'abus au monde ; pour dire plus hardiment, tous les abus inonde s'engendrent, de ce qu'on nous •rend à craindre de faire profes- sion de tre ignorance.

> que c'est un doux et mol chevet , et i, que l'ignorance et l'incuriosité, à oser une teste bien faicte? J'aimerois ux m'entend re bien en moi , qu'en éron.

IG4 L'ESPRIT DE MONTAIGNE.

Qui se souvient de s'estre tant et tant de fois mescompté , de son propre ju- gement : est-il pas un sot, de n'en entrer pour jamais en deffiance.

C'est une sottte présomption , d'aller desdaignant et condamnant pour faux, ce qui ne nous semble pas vraisemblable; qui est un vice ordinaire de ceux qui pensent avoir quelque suffisance , outre la commune.

Condamner ainsi résolument une chose pour fausse, et impossible , c'est se donner l'avantage d'avoir dans la teste , les bornes et limites de la volonté de Dieu, et de la puissance de nostre mère nature : il n'y a point de plus notable folie au monde, que de les ramener à la mesure de nostre ca-^{*} pacité et suffisance.

** VVV\ V\W\WVVW« *%* VV» WHM V* vvv\ \ vvvvwx w* wt*v> vv*

DE LA COUTUME ET DES HABITUDES

Celui me semble avoir très-bien conçu la force de la cousturae , qui premier forgea ce conte, qu'une femme de village ayant appris de caresser et porter entre ses bras un veau dès l'heure de sa naissance, et continuant tousjours à ce faire, gagna cela par l'accoustumance, que tout grand bœuf qu'il estoit, elle le portoit encore. Car c'est à la vérité une violente et traîtresse maistresse d'es- cole,que la coustume. Elle establit en nous, peu à peu, à

x66 . l'espeit

la desrobée, le pied de son aut mais par ce doux et humble con ment, l'ayant rassi et planté ave du temps , elle nous descouvre (bientôt) un furieux et tyran-niqu contre lequel nous n'avons plus h de hausser seulement les yeux.

Qui voudra se desfaire de ce préjudice de la coustume, il trouv sieurs choses reçues d'une résolu dubitable, qui n'ont appui qu'en 1 chenue et rides de l'usage qui les paigne : mais ce masque arrach'é , tant les choses à la vérité et à la ri sentira son jugement, comme toi versé , et remis pourtant en bien p estât.

Les premières et universelles sont de difficile perscrutation (^ tion). Et les passent nos maistres < mant, ou en ne les osant pas se

DE MONTAIGNE. l6?

chise de la coustume : là ils s'enflent, et triomphent à bon compte.

Je trouve que nos plus grands vices prennent leur piy dés nostre plus tendre enfance, et que nostre principal gouvernement est entre les mains des nourrices.

C'est passe-temps aux mères de voir un enfant tordre le col à un poulet , et s'esbattre à blesser un chien et un chat. Et tel père est si sot, de prendre à bon augure d'une ame martiale, quand il voit son fils gourmer injurieusement un paysan , ou un Iaquay, qui ne se deffend point; et à gentillesse, quand il voit affiner son compagnon par quelque malicieuse desloyauté, et tromperie. Ce sont pourtant les vrayes semences et racines de la cruauté, de la tyrannie , de la trahison. Elles se germentlà, et s'eslèvent après gaillardement, et profitent à force entre les mains de la coustume. Et est une très-dangereuse institution (éducation) d'excuser ces vilaines in-

i68 l'ssmlit

clinatious, par la faiblesse de l'aage, et légèreté du subject. Premièrement c'est rntore qui parie ; de qui la voix est lors pfaa pure et plus. nairVe, qu'elle est plus grierie et plus neufVe. Secondement, la laideur de la pipperie (du itol) ne dépend pas de h différence des escus aux espingles; eDê despend de so y. Je trouve bien plus juste de conclure ainsi : pourquoi ne trompe* roit-il aux escus , puisqu'il trompe au espingles? que connue ils font; ce n'est qu'aux espingles. : il n'aüroit garde de le faire aux escus.

Les loix de la conscience que nous disons naistre de nature, naissent de la coustume : chacun ayant en vénération interne les opinions et mœurs approuvées et reçues autour de lui, ne s'en peut desprendre sans remors*, ni s'y appliquer sans applaïf dissement.

Le principal effect de sa puissance , c'esf de nous saisir et empiéter de telle sorte/

DE MONTAIGNE. l6\)

u'à peine soit-il en nous , de nous ravoir e sa prinse, et de rentrer en nous, pour iscourir et raisonner de ses ordonnances.

J'estime qu'il ne tombe en l'imagination uraaine aucune fantasie si forcenée qui e rencontre l'exemple de quelque usage ublic, et par conséquent que nostre rai- >n n'estaye et ne fonde.

La plus contraire qualité à un honneste omme, c'est la délicatesse et l'obligation

certaine façon particulière. Et elle est articulière, si elle n'est ployable et souple. Il y a de la honte, de laisser à faire ar impuissance , ou de n'oser ce qu'on oit faire à ses compaignons.

Nous nous durcissons à tout ce que dus accoustumôns. Et à une misérable mdition , comme est la nostre , c'a esté 1 très-favorable présent de nature, que iccoustumance (coutume) qui endort >stre sentiment à la souffrance de pilleurs maux.

ÏJO L'ESPRIT DE MOHTAXGftt.

C'est par l'entremise de la coust que chascun est content du lieu où n la planté : et les sauvages d'Escosse que faire de la Touraine, ny les Scytly la Thessalie.

» V » » » » » » » » 'V*V%*»%» » « » % » < % » %*% ^*** » » wv » vw w ww

PES VOYAGES

voyager me semble un exercice pro- . L'aine y a une continuelle exerci- [exercice] à remarquer des choses lues et nouvelles. Et je ne sache point ure escole, comme j'ay dict souvent, nner la vie, que de lui proposer intiment la diversité de tant d'autres fantaises, et usances [usages]: et lui gouter une si perpétuelle variété de s de nostre nature, -ce par nature, ou par erreur de sie, que la veue des places, que

17a l'esprit

nous sçavons avoir esté hantées et habitées par personnes desquelles la mémoire est en recommandation , nous esmeut aucunement plus , qu'ouir le récit de leurs faicts, ou lire leurs escrits ?

La plupart ne prennent l'aller que pour le venir. Ils voyagent couverts et resserez d'une prudence taciturne et incommunicable, se deffendant de la contagion d'an air incogneu.

Retrouvent-ils un compatriote en Hongrie , ils festoyent ceste aventure, les voilà à se r'allier; et à se recoudre ensemble, à condamner tant de moeurs barbares qu'ils voyent. Pourquoi non barbares , puisqu'elles ne sont françoises? encore soitce les plus habiles qui les ont recognues, pour en mesdire.

J'ay veu ailleurs des maisons ruinées, et des statues, et du ciel et de la terre:

ce sont toujours des hommes. Tout cela est vrai , et si pourtant ne sçauroy revoir

si souvent le tombeau de cette Rome si

grande et si puissante , que je ne l'admire «t révère.

Et puis, cette mesme Rome que nous voyons, mérite qu'on l'aime. Confédérée (alliée) de si long- temps, et par tant de titres à nostre couronne : seule ville commune et universelle. Le magistrat souverain qui y commande, est reconnu pareillement ailleurs. C'est la ville métropolitaine de toutes les nations chrestiennes.

Le soing des morts nous est en recommandation. Or j'ai esté nourri dès mon enfance avec ceux-ci : j'ai eu cognoissances des affaires de Rome, long-

temps avant que je l'aye eue de ceux de ma maison. Je sçavois le Capitole et son plan, avant que je sceusse le Louvre, et le Tibre avant Ja Seine. J'ai eu plus en teste les conditions et fortunes de Lucullus , Métellus et Scipion, que je n'ai d'aucuns hommes des Rostres. Us sont trespassez , si est bien mon père , aussi entièrement qu'eux, et s'est esloigné de moi, et de la vie, autant en dix-

huict ans, que ceux-là ont faict en
cents , duquel pourtant je ne laisse
d'embrasser et pratiquer la mémoire,
mitié et société d'une parfaicte union
très-vive.

L'Espagnol et le François, chacun y chez soy. Pour estre des princes de Es-tât, il ne faut estre que de la chr neté, où qu'elle soit. Il n'est lieu ça-1 que le ciel ait embrassé avec telle influi de faveur, et telle constance : sa ruine me est glorieuse et enflée.

Les choses présentes mesmea, nous les tenons que par la fantasie. Me trou inutile à ce siècle , je me rejete à cet autre. Et en suis si embabouyné, que Tes-tât de cette vieille Rome, libre, juste, et florissante (car je n'en aime, ni la naissance, ni la vieillesse) m'intéresse et me passionne. Pourquoi je ne sçaurois re-voir si souvent l'assiette de leurs rues et de leurs maisons, et ces ruines pro-fondes jusques aux antipodes, que je ne m'y amuse.

Je respons ordinairement à ceux qui me mandent raison de mes voyages : que je lis bien ce que je suis, mais non pas ce le je cherche.

1W% ■*'«iWAtVVWM(».VW*V*\WW.^VW-%V\'\«%VtV\<\V»\W w\w

VÉRITÉ ET DU MENSONGE

Il me semble que la vertu est chose autre, et plus Doble que les inclinations à la bonté qui naissent en nous. La vertu sonne je ne scay quoi de plus grand et de plus actif, que de se laisser par une heureuse complexion, doucement et paisi-blement conduire à la suite de la raison.

Seroit-il vrai que, pour estre bon tout-à-faict , il nous le faille estre par oculte, naturelle et universelle propriété, sans loi, sans raison, sans exemple?

J'ai veu souvent advenir, qu'on a loue

178 l'bsmut

des homme*, de ce de quoi ib néritment du blasma. Voilà pourquoi, quand on juge d'une action particulière, il faut considérer plusieurs circonstances, et l'homme font entier qui Ta praduicte, avant la baptiser.

A. qui le jeusne aiguiserait la santé et l'allégresse, à qui le poison seroit pin appétissant que la chair, ce me servit pau ~ecepte salutaire ; non plus qu'en l'autre médecine, les drogues n'ont point d'effet à l'endroit de celui qui les prent arec appétit et plaisir. L'amertume et la difficulté sont circonstances serrant à leur opération.

Le naturel qui accepterait la rhubarbe comme familière, en corromprait l'usage :

il faut que oe soit chose qui blesse nostre estomach pour le guérir.

Ce siècle auquel nous vivons , au moins pour nostre climat, est si plombé, que je ne dis pas l'exécution, mais rimagination mesme de la vertu en est à dire, et semble que ce ne soit autre chose qu'un jargon de Collège. C'est un affiquet à pendre en un

>inet> ou au bout de la langue , comme bout de l'oreille pour parement.

Ce n'est pas un léger plaisir de se sentir serve de la contagion d'un siècle si ,té, et de dire en soi : qui me verroit ques dans l'ame , encore ne me trouvet— il coupable , ni de l'affection et ruine personne , ni de vengeance ou d'envie , l'offense publique des loix, ni de nouleté et de trouble , ni de faute à ma •olle : et quoique la licence du temps mist et apprinst à chacun, si n'ai-je rais nain ni ès-biens, ni en la bourse d'homme açois , et n'ai vescu que sur la mienne , 1 plus en guerre qu'en paix, ni me suis vi du travail de personne sans loyer, i tesmoignages de la conscience plait , et nous est grand bénéfice que cette missance naturelle, et le seul payement jamais ne nous manque.

Selui qui , d'une douceur et facilité naelle, mespriserait les offenses reçues, oit chose très-belle et digne de louange,

nuit celui qui, pic et autre jusque: au vif d'une offense, s'irriteroit des amies
de la raison contre ce furieux appétit de l'engance, et après le grand conflit,
t'en rendrait enfin maître.; . . feroit sans double beaucoup plus. Celui-là feroit
bien, et celui-ci vertueusement: l'une action se pourroit dire bonté, l'autre
vertu. Car il semble que le nom de la vertu présuppose de la difficulté et du
contraste, et qu'elle ne peut s'exercer sans partie.

11 n'y a que tous qui s'enient si vains»

est si lâche et cruel, si loyal et dévot«Ji ! ; les autres ne tous voyent
point, il* vobis devinent par conjectures incertaines : il»

voient, non tant votre nature, que votre art. Par ainsi, ne vous tenez pas à
leur sentence, tenez-vous à la vôtre.

Là compassion sert d'aiguillon à la clémence ; et la prudence de nous
conserver et gouverner, est esveillée par la crainte : et combien de belles
actions par l'ambition? combien par la présomption?

DE MONTAIGNE. l81

Aucune éminente et gaillarde vertu, enfin,

n'est sans quelque agitation et trouble.

Nous devons avoir établi un patron au-

dans, auquel toucher nos actions : et selon lequel nous caresser tantôt,
tantôt

nous châtier.

Je conçois aisément Socrate, en la place d'Alexandre ; Alexandre en celle
de «Socrate, je ne puis.

Tel a été miraculeux au monde, auquel sa femme et son valet n'ont rien
vu seulement de remarquable. Peu d'hommes ont été admirés par leurs
domestiques.

Nos jugements sont encore malades, et suivent la dépravation de nos
mœurs. Je vois la plupart des esprits de mon temps faire les ingénieux à obs-
curcir la gloire des belles et généreuses actions anciennes, leur donnant
quelque interprétation vile, et leur controuvant des occasions et des causes

vaines : grande subtilité ! Qu'on me donne l'action là plus excellente et pure, je m'en Vais y fournir vraisemblablement

1 8» I/XSPRIT

cinquante vicieuses intentions. Dieu sçah, à qui les veut estendre, quelle diversiu iV images ne souffre nostre interne volonté

C'est l'office des gens de bien, depeindn la vertu la plus belle qui se puisse.

Ce que ceux-ci font au contraire , ils 1 font, ou par malice, ou pour n'avoir pas 1 vue assez forte et assez nette, ni dressé à concevoir la splendeur de la vertu en s pureté naïve.

Mon Dieu ! que la sagesse faict un bo office a ceux de qui elle range les désirs leur puissance ! Il n'est point de plus util science.

Comme si nous avions l'attouchemei infect, nous corrompons par nostre ms niement les choses qui d'elles^mesmes soi belles et bonnes. Nous pouvons saisir) vertu, de façon qu'elle en deviendra vi cieuse, si nous l'embrassons d'un desir tro aspre et violent.

Le prix de l'ame ne consiste pas à aile haut, mais ordonnement.

La mesme peine qu'on prend à dé tracter de ces grands noms, et la mesme licence, je la prendroy volontiers à leur prester quelque tour d'espaule pour les hausser.

Ces rares figures, et triées par F exemple du monde , par le consentement des sages, je ne me fendroy pas de les recharger d'honneur , autant que mon invention pourroit , en interprétation et favorable circonstance.

Fonder la récompense des actions vertueuses sur l'approbation d'autrui, c'est prendre un trop incertain et trouble fondement, signamment en un siècle corrompu et ignorant comme cettuy-ci : la bonne estime du peuple est injurieuse. A qui vous fiez-vous de voir ce qui est louable?

Dieu me garde d'estre homme de bien, selon la description que je voy faire tous les jours par honneur à chacun de soy.

Chacun peut avoir part au batelage, et représenter un honneste personnage en réchauffant; mais au -dedans, et

en sa poitrine, où tout nous est loisible tout est caché, d'y estre règle, c'est le

Il y a certes je ne scay quelle conjonction de bien faire, qui nous resjoind nous-mêmes, et une fierté généreuse accompagne la bonne conscience.

Nous nous préparons aux occasions; nentes plus par gloire que par conscience La plus courte façon d'arriver à la gloire seroit faire pour la conscience ce nous faisons pour la gloire.

L'ordre est une vertu morne et soi gagner une brèche, conduire une assemblée, régir un peuple, ce sont actions datantes: tancer, rire, vendre, payer, haïr, converser avec les siens avec soi-même, doucement et juste ne relâcher point, ne se desmentir c'est chose plus rare, plus difficile moins remarquable.

J'aime des natures tempérées et m

nés. L'archer, qui outre-passe le «

faut comme celui qui n'y arrive pas :

DE MOHTAIGNE. l.85

yeux me troublent à monter à coup vers une grande lumière, également comme à dévaler à l'ombre.

Est-il quelque pire espèce de vice, que ceux qui choquent la propre conscience et naturelle cognition?

On peut désavouer et desdire les vices qui nous surprennent, et vers lesquels les passions nous emportent: mais ceux qui, par longue habitude, sont enracinés et ancrés en une volonté forte et vigoureuse ne sont sujets à contradiction.

Il y a des pescheurs impétueux, prompts et subits, laissons-les à part: mais ces autres pescheurs, à tant de fois reprins, délibérez et consultez, ou peschez de complexion, ou peschez de profession et de vacation; je ne puis pas concevoir qu'ils soient plantés si long-temps en un même courage, sans que la raison et la conscience de celui qui les possède le vueille constamment et l'entende ainsi: et le repentir qu'il se vante lui en venir* à certain

instant prescri.pt , m'est un peu dur à imaginer et former.

Si la repentance pesoit sur le plat de la balance, elle emporteroit le pesehé.

C'est raison qu'on fasse si grande différence, entre les fautes qui viennent de nostre foiblesse et celles qui Tienent de nostre malice.

Car en celles ici nous nous sommes bandez à nostre escient contre les règles- delt raison , que nature a empreintes en nous :

et en celles-là il semble que nous puissions appeller à garant cette mesme nature pour nous avoir laissés en telle imperfection et défaillance.

Nous appelions sagesse la difficulté de nos humeurs , le desgout des choses présentes : mais à la vérité nous ne quittons pas tant les vices comme nous les changeons, et à mon opinion en pis.

Par des richesses on satisfait le service d'un valet, la diligence d'un courrier; le dancier, le voltiger, le parler et t les plus

vils offices qu'on reçoive : voire et le vice s'en paye , la flatterie , la trahison. Ce n'est pas merveille, si la vertu reçoit et désire moins volontiers cette sorte de monnoye commune, que celle qui lui est propre et particulière , toute noble et généreuse*

La vertu ne veut estre suivie que pour elle-mesme; et si on emprunte par fois son masque pour autre occasion , elle nous l'arrache aussitost du visage. C'est une vive et forte teinture, quand l'ame en est une fois abbrevée, et qui ne s'en va qu'elle n'emporte la pièce.

C'a esté une belle invention, et receue en la pluspart des polices du monde, d'establis certaines marques vaines et sans prix f pour en honorer et récompenser la vertu : comme sont les couronnes de laurier, de chesne, de roeurt, la forme de certain vestement, le privilège d'aller en coche par ville , ou de nuict avecque flambeaux, quelque assiette particulière aux assemblées publiques , la prérogative d'au»

i88 l'bsf&it

cuns surnoms et titre», certaines marques aux armoiries, et dictes semblables; de quoi l'usage a esté diversement recen selon l'opinion des nations, et dure encore.

C'est, à la vérité, une bien bonne et profitable coutume, de trouver moyen de reconnaître la valeur- des hommes rares- et excellens, et de les contenter et satisfaire par des jugemens et payemens, qui ne chargent aucunement le public et qui ne coûtent rien au prince.

Il n'eschoit pas de récompense- à une vertu, pour grande qu'elle soit <jm. est passée en coutume : et ne say avec, si nous l'appellerons jamais grande, estant commune.

Nostre intelligence se conduisant par la seule voye de la parole, celui qui la trahit trahit la société publique. C'est le seul outil par le moyen duquel se communiquent nos volontez et nos pensées : c'est le truchement de nostre ame ; s'il nous faut, nous ne nous tenons plus, nous ne nous

reconnaissons plus. S'il nous trompe, il rompt tout nostre commerce et dissout toutes les liaisons de nostre police.

Je trouve qu'on s'amuse ordinairement à châtier aux enfans des erreurs innocentes très-mal à propos, et qu'on les tourmente pour des actions téméraires, qui n'ont ni impression ni suite. La menterie seule, et un peu au-dessous, l'opiniâtreté, me semblent estre celles desquelles on devroit à toute instance combattre la naissance et le progrès : elles croissent quant et eux; et depuis qu'on a donné ce faux train à la langue, c'est merveille combien il est impossible de l'en tirer. Par où il advient que nous voyons des honnestes hommes d'ailleurs y estre sujets et asservis.

Que ce soit l'extrême injure qu'on nous puisse faire de parole, que de nous reprocher le mensonge.

Si, comme la vérité, le mensonge n'avoit qu'un visage, nous serions en meilleurs termes; car nous prendrions pour certain

l'opposé de ce que diroit le menteur. Mais le revers de la vérité a cent mille figures et un champ indéfini.

En vérité le mentir est un maudit vice.

Nous ne sommes hommes et ne nous tenons les uns aux autres que par la parole.

Si nous en connoissions l'horreur et le poids, nous le poursuivrions à feu plus justement que d'autres crimes.

Nulla vertu ne s'aide de la fausseté, et la vérité n'est jamais matière d'erreur.

Il y a des règles en la philosophie et fausses et molles. Des voleurs vous ont prins, ils vous ont remis en liberté, ayant tiré de vous serment du paiement de certaine somme : on a tort de dire, qu'un homme de bien sera quitte de sa foi, sans payez, estant hors de leurs mains. Il n'en est rien. Ce que la crainte m'a fait une fois vouloir, je suis tenu de le vouloir encore sans crainte. Et quand elle n'aura forcé que ma langue sans la volonté, encore suis-je tenu de faire la maille bonne de ma parole.

La voye de la vérité est une et simple; celle du profit particulier, et de la commodité des affaires qu'on a en charge, double, inégale, et fortuite.

La naïveté et la vérité pure, en quelque siècle • que ce soit, trouvent encore leur opportunité et leur mise.

„Quant à cette nouvelle vertu de feintise et dissimulation, qui est à cette heure si fort e» crédit, je la hais capitalement, et de tous les vices, je n'en trouve aucun qui tesmoigne tant de lascheté et bassesse de cœur. C'est un humeur couarde [lâche] et servile de s'aller desguiser et cacher sous un masque, et de n'oser se faire voir tel qu'on est. Par-là nos hommes se dressent à la perfidie. Estant duicts à produire des paroles fausses, ils ne font pas conscience d'y manquer.

Un cœur généreux ne doit point desmentir ses pensées, il se veut faire voir jusques au-dedans : tout y est bon, ou au moins tout y est humain -

192 l'esprit de Montaigne.

Qui est desloyal envers la vérité, l'est aussi envers le mensonge.

Il ne faut pas toujours dire tout ; car ce seroit sottise : mais ce qu'on dit, il faut qu'il soit tel qu'on le pense, autrement c'est meschanceté. Je ne scay quelle commodité ils attendent de se feindre et contrefaire sans cesse : si ce n'est de n'en estre pas creus, lors mesme qu'ils disent vérité.

LAStSLktiBÊéCô

DE LA SAGESSE ET DE LA PHILOSOPHIE

Quant aux philosophes , les voulez-vous faire juges des droicts d'un procès, des actions d'un homme ? Ils en sont bien prests ! Ils cherchent encore s'il y a vie, s'il y a mouvement, si V homme est autre chose qu'un bœuf: que c'est qu'agir et souffrir, quelles bestes ce sont que les loix et justice. Parlent-ils du magistrat, ou parlentils à lui? C'est d'une liberté irrévérente et incivile. Oyent-ils louer un prince ou un roi? c'est un pastre, occupé à pressurer et tondre ses bestes , mais bien plus rude-

ment. En estimez - vous quelqu'un plus grand, pour posséder deux mille arpens de terre? Eux s'en moquent, accoustumés d'embrasser tout le monde, comme leur possession. Vous vantez-vous de vostre noblesse, pour compter sept ayeuls riches? Ils vous estiment de peu , ne concevans l'image universelle de nature , et combien chacun de nous a eu de prédécesseurs, riches, pauvres, rois, valets, Grecs, Barbares.

La philosophie est la mère nourrice des plaisirs humains. En les rendant justes, elle les rend seûrs et purs. Les modérant, elle les tient en haleine et en appétit, ftetranchant ceux qu'elle refuse, elle nous aiguise envers ceux qu'elle nous laissé, et nous laisse abondamment tous ceux que veut nature, et jusques à la satiété, sinon jusques à la lasseté maternellement.

C'est Baroco et Baralipton, qui rendent leurs supposts ainsi crotez et enfumez; ce n'est pas elle : ils ne la cognoissent que par ouir-dire.

DE MONTAIGNE. iy5

Pour n'avoir hanté cette vertu suprême, belle, triomphante , amoureuse, délicate pareillement et courageuse, ennemie professe et irréconciliable d'aigreur, de desplaisir, de crainte et de contrainte, ayant pour guide nature, fortune et volupté pour compagne : ils sont allez, selon leur foiblesse, feindre cette sotte image, triste, querelleuse, despite, menaceuse , mineuse; et la placer sur un rocher à l'escart, emmy des ronces , fantosme à estonner les gens.

C'est grand cas que les choses en soient là en nostre siècle, que la Philosophie soit, jusques aux gens d'entendement, un nom vain et fantastique, qui se treuve de nul usage et de nul prix par opinion et par effet. Je croy que ces ergotismes en sont cause, qui ont saisi ses avenues. On a grand tort de la paindre inaccessible aux enfans, et d'un visage renfroigné, sourcilieux et terrible. Qui me l'a masquée de ce faux visage pasle et hideux? il n'est rien plus gay, plus gaillard, plus enjoué, et à peu

196/ l'esput

que je die folastre. Elle ne presche que feste et boa temps. Une mine; triste cl transie montre que ce n'est pas li son

giste.

Sentes lire un discours de philosophie :

l'invention, l'éloquence, la pertinence frappe incontinent vostre esprit et toa esmeut. n n'y a rien qui chatouille os poigne vostre conscience; ce n'est pas i elle qu'on parle.

A quoi faire ces poinetes esclvéea de k philosophie, sur lesquelles aucun cstre humain ne se peut rasseoir, et ces régla qui excèdent nostre usage et nostre force?

Mais que fera-t-il, si on le presse de U subtilité sophistique de quelque syllogisme?

Le jambon fait boire; le boire désaltère; parquoy le jambon désaltère. Qu'il s'en mocque. Il est plus subtil de s'enmocqaer, que d'y respondre.

L'ame qui loge la philosophie doit, par sa santé, rendre sain encore le corps : elle doit faire luire jusqu'au dehors son repos

et son aise; doit former à son moule le port extérieur, et l'armer par conséquent d'une gracieuse fierté, d'un maintien actif et allaigre, et d'une contenance contente et débonnaire.

Elle aime la vie; elle aime la beauté, la gloire et la santé. Mais son office propre et particulier 9 c'est sçavoir user de ces biens-là règlement et les sçavoir perdre constamment : office bien plus noble qu'aspre, sans lequel tout cours

de vie est dénaturé , turbulent et difforme : et y peut-on justement attacher ces escueils, ces halliers et ces monstres.

Elle fait estât de sereiner les tempestes del'ame, et apprendre la faim et les fiebvres à rire , non par quelques épicycles imaginaires , mais par raisons naturelles et palpables.

Elle a pour son but la vertu, qui n'est pas , comme dit l'Eschole, plantée à la teste d'un mont coupé, raboteux et inaccessible.

Ceux qui l'ont approchée la tiennent , au

uiu cm auia a aiucNc |mi uca iuui

brageuses , gazonnées, et doux flou plaisamment, et d'une pente facile c comme est celle de voûtes célestes»

Je tors bien plus volontiers un sentence , pour la coudre sur moy, ne destors mon fil pour l'aller que rebours , c'est aux paroles à servi suivre; et que le Gascon y arriv François n'y peut aller.

La philosophie en son excès nôstre naturelle franchise, et nous d par une importune subtilité, du 3 plain chemin que nature nous trac

Je voy souvent qu'on nous prop images de vie , lesquelles ny le pr< ny les auditeurs n'ont aucune es]

choses qu'à demy, jouissent de cet heur (de ce bonheur) que les nuisibles les blés* sent moins. C'est une ladrerie spirituelle , qui a quelque air de santé, et telle santé que la philosophie ne mesprise pas du tout.

Mais, pourtant ^ce n'est pas raison de la nommer sagesse ; ee que nous faisons sou- Tent.

De conclure par la suffisance d'une 'vie particulière quelque suffisance à l'usage public , c'est mal conclud. Tel se conduit bien , qui ne conduit pas bien les autres; et fait des essays y qui ne sçauroit faire des effets. Tel dresse bien un siège, qui dresseroit mal une bataille ; et discours bien est privé , qui haranguerait mal un peuple ou un prince.

La vertu assignée aux affaires du monde est une vertu à plusieurs plis, encoigneures, et coudes, pour s'appliquer et joindre à l'humaine foiblesse; mes-

lée et artificielle, non droite, nette, constante, ny purement innocente.

O L'ESPRIT

De quoy se fait la plus subtile folie que de la plus subtile sagesse f

Pour les estomachs tendres , il finit des ordonnances contraintes et artificielles. Les bons estomachs se servent simplement des prescriptions de leur naturel appétit. Ainsi font nos médecins, qui mangent le melon et boivent le vin frais, cependant qu'ils tiennent leur patient obligé au sirop et à la panade.

Pour mesurer la constance, il faut nécessairement sçavoir la souffrance.

De toutes choses les naissances sont foibles et tendres. Pourtant faut-il avoir les yeux ouverts aux commencemens : car, comme lors en sa petitesse on n'en descouvre pas le danger, quand il est accreu, on n'en descouvre plus le remède.

Si on m'eust mis en propre des grandi maniemens, j'eusse montré ce que je sçavoy faire. Avez-vous sceu méditer et manier vostre vie? vous avez faict la plus grande

besoigne de toutes. Pour se montrer et exploiter, nature, qu'a faire de fortune.

Elle se montre également en tous estages , e^ derrière, comme^sans rideau.

Il fout courir le mauvais et se rasseoir au bon. Cette fraze ordinaire de passe-temps et de passer le temps représente l'usage de ces prudentes gens, qui ne pensent point avoir meilleur compte de leur vie , que de la couler et eschapper , de la passer, gauchir, et, autant qu'il est en eux, ignorer et fuir , comme chose de qualité ennuyeuse et desdaignable , mais je la cognois autre ; et la trouve et prisable , et commode, voire en son dernier décours, où je la tiens; et nous l'a nature mise en main , garnie de telles circonstances et si favorables, que nous n'avons à nous plaindre qu'à nous, si elle nous presse et si elle nous eschappe inutilement.

H est fort peu d'exemples de vie , pleins et purs. Et faict-on tort à nostre instruc-

iusi ; corrupteur» ptuaioai que von

<t/* %^ WWV><V\ VVV\ V\< VVW\ W\ V kWM\ 1^ MIW l VMW\ l < Vi

CHAPITRE XIV« fc

m LA DISPUTE.

' La question est de paroles et se payé de inesme. Une pierre , c'est un corps : mais qui presserait, corps qu'est-ce? substance :

et substartce, quoi? ainsi de suite, acculeroit enfin le respondant au bout de son calepin. On eschange un mot pour un autre mot , et souvent plus inco-
gneu. Je sçay mieux que c'est qu'homme , que je ne sçay que c'est animal, ou mortel, ou raisonnable. Pour satisfaire à un doubte, ils m'en donnent trois.

Aux disputes et conférences , tous les mots qui nous semblent bons ne doivent pas incontinent estre, acceptez. La pluspait des hommes sont riches d'une suffisance {capacité) estrangère. Il peut bien advenir à tel de dire un beaultrait, une bonne responce et sentence, et la mettre en avant, sans en co-
gnoistre la force.

II me semble de cette implication et entrelasseure du langage, par où ils nous pressent, qu'il en va comme des joueurs de passe-passe : leur souplesse combat et force nos sens, mais elle'n'esbranle aucunement nostre créance : hors ce bastelage, ils ne font rien qui ne soit commun et vil.

Pour estre plus sçavans, ils n'en sont pas moins ineptes.

Nos disputes doivent estre défendues et punies, comme d'autres crimes verbaux.

Quel vice n'esveillent-elles et n'amoncellent, toujours régies et commandées par la cholère? Nous entrons en inimitié, premièrement contre les raisons, et puis contre les

Nous n'apprenons à disputer que itredire : et chascun contredisant contre-
dict, il en advient que le

disputer, c'est perdre et anéantir

pris de l'entendement en la Loï sont ses belles promesses? voit-on »ar-
bouillage au caquet des haranqu'aux disputes publiques des

ignés devraient servir d'épigraphe aux t philosophie , même de ce temps-ci.

ira jamais dire le mal qui naît de cette le disputer, perpétuée dans ces
écoles, te sur Dieu, sur l'Ame, sur la religion, les vérités que l'homme reçoit par
l'ennti II en résulte qu'on cesse de croire i appris ; l'impiété moderne s'ex-
plique î ne sauroit le penser par cette première suite arrivent les désordres de
la vie, les la perversité du cœur et de l'esprit; ours est-il que la foi ne reste plus,
on a appris en philosophie à la rempla- ! doute et par la dispute. L.

at>6 l'esprit

hommes de cette profession? j'a^mctoy mieux que mon fils apprnt aux ta-
vernes à parler, qu'aux escholes de la parlerie.

Ayez un maistre ès-arts; conférez avec loi:

que ne nous fait-il sentir cette excellence artificielle , et ne ravit les femmes
et les ignorans, comme nous sommes , par Fadmiration de la fermeté de ses
raisons, de la beauté de son ordre? que ne nous dorainet— il et persuade
comme il veut ? qu'il oste son chapperon, sa robbe et son latin; qu'il ne batte
pas nos oreilles d'Aristote tout pur et tout crud; vous le prendrez pour l'un
d'entre nous , ou pis.

Ce n'est pas tant la force et la subtilité que je demande, comme Y ordre :
l'ordre, qui se voit tous les jours aux altercations des bergers et des enfans de
boutique; jamais entre nous. S'ils se détraquent, c'est en incivilité : si faisons -
nous bien. Mais leur tumulte et impatience ne les desvoyent pas de leur thème.
Leur propos suit son cours. S'ils préviennent l'un l'autre, s'ils

DB MONTAIGNE. %OJ

ne s'attendent j>as, au moins ils s'entendent.

Qui entre légèrement en querelle est subject d'en sortir aussi légèrement.
De faute de prudence, on retombe en faute de cœur, qui est encore moins
supportable.

Que sera-ce enfin? l'un va en Orient, L'autre en Occident : ils perdent le
principal et l'escartent dans la presse des incidens. Au bout d'une heure de

tempeste , Us ne sçavent ce qu'ils cherchent : l'un est bas, l'autre haut', l'autre costier (de côté). En Toilà un qui conclud contre soi-mesme :

et cettui-ci qui tous assourdit de préfaces et digressions inutiles. Cet autre s'arme de pures injures et cherche une querelle d'Allemagne, pour se défaire de la société A conférence d'un esprit , qui presse le sien. Ce dernier ne voit rien en la raison ; mais il vous tient assiégé sur la closture dialectique de ses clauses et sur les for-»

mules de son art.

Nous communiquons une question , on ious en redonne une nichée.

réputation de bon escrimeur comme rieuse, et se desroboit pour i'apprei comme mestier de subtilité, desrog< la vraye et naïfve vertu.

VWWVVVVVVVVV*»VWWV»<^»ftft>**VW*V»lVVV»VVVV*V»l^»

DE LA RETRAITE ET DE LA SOLITUDE

Cette seule fin d'une autre vie, heureusement immortelle , mérite loyalement que nous abandonnions les commoditez et douceurs de cette vie nostre. Et qui peut embraser son ame de l'ardeur de cette vive foi et espérance, réellement et constamment,' il se bastit en sa solitude une vie voluptueuse et délicieuse, au-delà de toute autre sorte de vie.

L'imagination de ceux qui par dévotion cherchent la solitude , remplissant leur

aïo itatarr

enrage de la certitude des personnel & vine* en l'antre tîc \$ art bien sainement assortie. Us sa proposent Diau, object infini en bonté et en puissance. L'ame a de quoy y rassasier ses désirs en tonte liberté. Les afflictions, les douleurs leur viennent à profit, employées à ftoquest d'une suite et réjouissance éternelle. La mort à ton-* hait : passage à un si parfait estât* .

Laissons à part cètelonguecompartiioB de la vie solitaire à l'active : et, quant à ce beau mot de quoi se couvre l'ambition et l'avarice, que nous ne

sommes rpaşjnaïï pour nostre particulier,, ains pour le public, rapportons-
<>nous-en hardiment à ceux qui sont en la danse, et qui se battent la
conscience, si, au contraire, les estais, les charges et cette tracasserie du
monde .ne se recherchent plustost pour tirer du public son profit particulier.
Les . mauvais moyens , par où on s'y pousse en nostre siècle, montrent bien
que la fin n'en vaut guères.

DE MONTAIGNE. 21 f

La Solitude me semble avoir plus d'apparence et de raison, à ceux qui ont
donné au monde leur aage plus actif et fleurissant.

Ce n'est pas assez de s'estre escarté du peuple; ce n'est pas assez de changer
de place : il se faut escarter des conditions populaires qui sont en nous : il se
faut séquestrer et ravoïr de soyV C'est la vraye solitude, et qui se peut jouir
(posséder) au milieu des villes et des cours des rois; mais elle se jouit plus
commodément à part.

Respondons à l'ambition que c'est elle-' mesme qui nous donne goust de la
solitude. Car que fuit- elle tant que la société ? Que cherche-t-elle tant que ses
coudées franches ? Il y a de quoi bien et mal faire partout.

La plus grande chose du monde, c'est de sçavoir estre à soy.

Nous avons une ame contournable en soy-mesme ; elle se peut faire compa-
gnie, elle a de quoy assaillir et de quoy deffendre,

213 l'eSCTUT

de quoy recevoir et de quoy donner. Ne craignons pas en cette soUtmde
nous croupir d'oisiveté ennuyeuse. La Testa se contente de soy.

Puisque nous entreprenons de vivre seuls et de nous passer de compagnie,
faisons que nostre contentement despende de nous : desprenons -nous de
tontes les liaisons qui nous attachent a autrny : gagnons sur nous de pouvoir à
bon escient vivre seuls , et y vivre à nostre aise.

La plus contraire humeur à la retrakte, c'est l'ambition. La gloire et le repos
sont choses qui ne peuvent loger en mesme giste»

A ce que je voy, ceux-ci n'ont que les bras et les jambes hors de la presse :
leur arae , leur intention y demeure engagée plus que jamais.

Mon ame se desmesle bien aisément à part , mais en présence elle souffre
"comme celle d'un vigneron. Une resne de travers à mon- cheval, un bout d'es-
trivière qui batte ma jambe, me tiendront tout un jour

DE MONTAIGNE. 213

en eschec. J'eslève assez mon courage à rencontre des
inconvéniens;lesyeux,je ne puis.

Ce n'est pas une lesgère partie que de faire seurement sa retraicte; elle nous
empesche assez souvent , sans y mesler d'autres entreprises.

Misérable à mon gré , qui n'a chez soy où estre à soy : où se faire particulièrement la cour : où se cacher. L'ambition paye bien ses gens, de les tenir toujours en monstre comme la statue d'un marché.

U faut réserver d'embesoignement et d'occupation, autant seulement qu'il
en est besoing pour nous tenir en haleine et pour nous garantir des incommo-
dités, que tire après soy l'autre extresmité d'une lasche oisiveté et assoupie.

La solitude que j'aime et que je presche , ce n'est principalement que rame-
ner à moy mes affections et mes pensées. La solitude locale , à dire vérité ,
m'estend plustot et m'eslargit au- dehors : je me jette aux af-

ai4 l'espeit ok movtaigzck.

frire* d'estet et Aftinfrm pins volontiers, quand je sois seul. Au Leurre et en
la presse, je me resserre et contrainds en ma peau. La feule me repousse à moi.
Et ne m'entretiens jamais si follement» si licencieusement et particulièrement
, - qu'aux lieux de respect et de prudence cérémonieuse. Nos folies ne me font
pas rire; ce sont nossapiences {sagesses).

C'est une lasche ambition de vouloir tirer gloire de son oysiveté et de sa c*r
chette : il faut faire comme les animaux, qui effacent la trace & la porté de leur
tanière.

<VVVWI W»/W» I VW\WW»/W*VWVVM\VWW>W>VWV*VW>MVW

CHAPITRE XVI

1/IMAGINATION.

La jouissance et la possession appartiennent principalement à l'imagination.

Elle embrasse plus chaudement et pins continuellement ce qu'elle va quérir , que ce que nous touchons.

La fierté de ceux qui attribuoient , à l'esprit humain, la capacité de toutes choses, causa en d'autres, par despitet par émulation, cette opinion qu'il n'est capable d'aucune chose. Les uns tiennent en l'ignorance cette mesme extrémité , que les autres tiennent en la science : afin qu'on

ai6 l'esprit

ne puisse nier que l'homme ne soit immodéré partout , et qu'il n'a point d'arrest, que celui de la nécessité et impuissance d'aller outre.

H n'est rien si souple et erratique que nostre entendement. C'est le soulier de Théràmènes , bon à tous pieds.

Je suis de ceux qui sentent très-grand effort de l'imagination. Chacun en est heurté , mais aucuns en sont renversez. Son impression me perce ; et mon art est de lui eschapper, par faute de forcé à loi résister. Je vivrois de la seule assistance de personnes saines et gayes. La vue des angoisses d'autrui m'angoisse matériellement ; et a mon sentiment souvent usurpé le sentiment d'un tiers : un tousseur continuel irrite mon poulmon et mon gosier.

Je traicte mon imagination le plus doucement quejeppuis; et la descharge-rais , si je pouvois, de toute peine et contestation. Il la faut secourir et flatter ; et piper qui peut.

Le corps reçoit les cXarges qu'on lui et sus, justement selon qu'elles sont :

esprit les estend et les apesantit souvent ses despens , leur donnant la mesure que on lui semble.

Un gentilhomme des nostres, merveilnement subject à la goutte, estant pressé ir les médecins de laisser du tout l'usage es viandes salées, avoit accous-

tumé de «pondre plaisamment , que sur les efforts : tonrmens du mal , il vouloit avoir à qui en prendre; et que s'escriant et mauissant tantost le cervelat , tantost la langue e bœuf et le jambon, il s'en sentoit d'auint allégé.

J'ay trouvé que lors de ma santé, je laignois les malades beaucoup plus, que ► ne me trouve à plaindre raoi-mesme , uand j'en suis ; et que la force de mon prprehension enchérissoit près de moitié essence et vérité de la chose.

L'âme , par son trouble et sa foiblesse , ie pouvant tenir sur son pied, va ques-

a 1 8 l'esprit

tant de toutes pjWJfcs des consolations , espérances et fondemens et des circonstances estrangères , où elle s'attache et, se plante. Et pour légères et fantastiques que son invention les lui forge, s'y repose plus seurement qu'en soy , et plus volontiers.

Il est vraisemblable que le principal crédit des visions , des enchantemens et de tels effets extraordinaires , vienne de la puissance de l'imagination , agissant principalement contre les âmes du vulgaire, plus molles. On leur a si fort saisi la créance , qu'ils pensent voir ce qu'ils ne voyent pas.

Nous avons eu raison de faire valoir les forces de nostre imagination : car tous nos biens ne sont qu'en songe.

Les bestes mesmes se voyent , comme nous , subjectes à la force de l'imagination: tesmoings les chiens , qui se laissent mourir de deuil de la perte de leurs maistres rmais tout ceci se peut rapporter à l'estroite cousture de l'esprit et du corps , s'entrecommuniquans leurs fortunes.

Nous tressuons , nous tremblons , nous pallissons , et rougissons aux secousses de nos imaginations; et renversez dans la plume , nous sentons nostre corps agité à leur branle , quelquefois jusques à en expirer.

Pourquoi pratiquent les médecins avant main , la créance de leur patient , avec tant de fausses promesses de sa guérison : si ce n'est afin que l'effect de l'imagination supplée l'imposture de leur aposème.

Nos raisons anticipent souvent l'effect et ont l'estendue de leur jurisdiction si infinie, qu'elles jugent et s'exercent en l'inanité mesme et au non estre ?

Ces singeries sont le principal de l'effect : nostre pensée ne se pouvant desmesler , que moyens si estranges ne viennent de quelque abstruse science. Leur inanité leur donne poids et révérence.

Tel à l'aventure par effect de l'imagination laisse ici les escrouelles, que son compaignon reporte en Espagne. Voylà

320 l'eSPUT DE MOHTAIGNE.

pourquoi en tel|es choses l'on a accoutumé de demander une ame préparée.

Je ne trouve pas estrange qu'elle donne, et les fiebvres , et la mort, à ceux qui la laissent faire et qui lui applaudissent.

Je visite plus mal volontiers les malades, ausquels le devoir m'intéresse, que ceux ausquels je m'attens moins , et que je considère moins. Je saisis le mal, que j'estudie, et le couche en moy.

Plusieurs choses me semblent pins grandes par imagination que par effect

AW»WW> W %V>i^^^W * W» W MWMIWMW^W^^*

CHAPITRE XVII

de l'éloquence et des orateurs.

L'éloquence a fleury le plus à Rome, lorsque les affaires ont esté en plus mauvais estât, et que l'orage des guerres civiles les agitoit : comme un champ libre et indompté porte les herbes plus gaillardes.

Les polices qui dépendent d'un monarque ont moins de besoin que les autres de l'éloquence, car la bestise et facilité, qui se trouve en la commune (dans le peuple), et qui la rend subjecte à estre maniée et contournée par les oreilles , au doux son de cette harmonie , sans venir à

poser et connoistre la vérité dés choses par la force de raison : cette facilité, disjc, ne se trouve pas si aisément en un seul

Je ne trouve pas grand choix entre ne sçavoif dire que mal, ou ne sçavoir rien que bien dire.

IuK parler que j'aime , c'est un parier simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche : un parler succulent et nerveux, court et serré , non tant délicat et peigné, comme véhément et brusque.

Nous voyons qu'au don de l'éloquence, les uns ont la facilité et la promptitude, et ce qu'on dit,. le boute-hors si aisé, qu'à chaque bout de champ ils sont prests, les autres plus tardifs, ne parlent jamais rien qu'élaboré et prémédité.

Fi de l'éloquence qui nous laisse envie de soy, non des choses : si ce n'est qu'on dise que celle de Cicéron estant en si extrême perfection, se donne corps ellemesme*

Ce n'est pas à dire que ce ne soit une

DE MONTAIGVE. 1*3

bonne chose que le bien dire :

i pas si bonne qu'on la faict, et

ité dequoy nostrevies'embesoigne

:ela.

nn outil inventé pour manier et

ïe tourbe (une multitude) , et une

e desreiglée : et est outil qui ne

e qu'aux estats malades, comme la

'a point son vray usage en mains

masses. Elle est bien plus fière , de

•es moyens à conduire une guerre ,

inder un peuple , à pratiquer l'a-

un prince ou d'une nation estran-

'à dresser un argument dialectique,

ider un appel, ou ordonner une

i pillules.

: cette belle peinture s'efface aisé-

r le lustre d'une vérité simple et

:es gentillesse ne servent que pour

le vulgaire , incapable de prendre

5 plus massive et plus ferme.

ux que les choses surmontent et

qu'elles remplissent de façon l'imaginative de celui qui escorte, qu'il n'ait
aucune soutenance des mots.

Les républiques qui se sont maintenues en un état réglé et bien policé,
comme la Crétence ou Lacédémonienne , elles n'ont pas fait grand compte à y
orateurs.

J'ay volontiers imité cette débauche qui se voit en notre jeunesse, au port
de leurs vêtements. Un manteau en écharpe, la cape sur une épaule, un bas
mal tendu, qui représente une fierté dédaigneuse des parements étrangers, et
nonchalante de l'art : mais je la trouve encore mieux employée en la forme de
parler.

Oyez dire métonymie y métaphore , allégorie, et autres tels noms de la
grammaire, semble-t-il pas qu'on signifie quelque forme de langage rare et
pellegrin (étranger). Ce sont titres qui touchent le babil de votre chambrière.

Un rhétoricien du temps passé disoit que son métier estoit, de choses pe-
tites les

faire paroître et trouver grandes. C'est un cordonnier qui sçait faire de
grands souliers à un petit pied. .

Je ne sçay s'il en advient aux autres comme à moi : mais je ne me puis gar-
der quand j'oy nos architectes s'enfler de ces gros mots de pilastres, arc/ià-
raves, corniches , d'ouvrage corinthien et dorique , et semblables de leur jar-
gon , que mon imagination ne se saisisse incontinent du palais à Apollidon : et
(par effet) je trouve que ce sont les chétives pièces de la porte de ma cuisine.

les lampes de trop d'huile, aussi faict l'action de l'esprit par trop d'estude et de matière : lequel occupé et embarrassé d'une grande diversité de choses, perde le moyen de se démesler, et que cette charge le tienne courbe et croupy.

Il se peut dire avec apparence, qu'il y a ignorance abécédaire, qui y a devant la science : une autre doctorale, qui vient après la science : ignorance que la science faict et engendre, tout ainsi comme elle desfait et destruit la première.

A la mode dequoy nous sommes instruits , il n'est pas merveille, si ny les escoliers , ni les maistres n'en deviennent pas plus habiles , quoiqu'ils s'y facent plus doctes. De vray le soin et la despense de nos pères ne vise qu'à nous meubler la teste de science : du jugement et de la vertu , peu de nouvelles : criez d'un passant à nostre peuple : 6 le savant homme ! et d'un autre, 6 le bon homme! il ne faudra

|>as à destourner les yeux et son respect 'Vers le premier. Il y faudrait on tiers crieur: 6 les lourdes testes !

Je me suis souvent despité en mon enfance, de voir es comédies italiennes , toujours une pédante pour badin, et le surnom de magister n'avoir guères plus honorable signification parmy nous , mais d'où il puisse advenir qu'une ame riche de la cognoissance de tant de (choses, n'en devienne pas plus vive et plus éveillée; et qu'un esprit grossier et vulgaire puisse loger en sby, sans s'amender ,les discours et les jugemens des plus excellens esprits que le monde ait portés, j'en suis encore en doute.

Tout ainsi que les oyseaux vont quelquefois à la qtteste du grain , et le portent au bec sans le taster , pour en faire bêchée à leurs petits , ainsi nos pédants vont pillotans la science dans les livres, et ne la logent qu'au bout de leurs lèvres, pour la dégorger seulement et mettre au vent.

ao?

23o l'esprit

C'est un bel et grand agencement sans doute , que le grec et latin , mais on IV chepte trop cher.

Nous prenons en garde les opinions et * le sçavoir d'autrui, et puis c'est tout : il les L faut faire noslres.

C'est une bonne drogue que la science; mais nulle drogue n'est assez forte pour se préserver sans altération et corruption, selon le yice du vase qui l'estuye (la renferme).

Nous semblons proprement celui, qui ayant besoin de feu, en iroit quérir ches son voysin, et y en ayant trouvé un beau et grand, s'arresteroit là à se chauffer, sans plus se souvenir d'en rapporter chez soy.

Que nous sert- il d'avoir la panse pleine de viande, si elle ne se digère, si elle ne se transforme en nous, si elle ne nous augmente et fortifie ?

Quand bien nous pourrions estre sçavans du sçavoir d'autrui, au moins sages ne pouvons-nous estre que de ndstre propre sagesse.

>us enquérons volontiers , sçait-il 1 du latin ? Escrit-il en vers on Mais s'il est devenu meilleur ou é, c'estoit le principal, et c'est ce ire derrière. Il falloit s'enquérir, ieux scavant, non qui est plus

i travaillons qu'à remplir la raélaissions l'entendement et la conide.

îfant des classes moyennes, qui ise dire plus sçavant que moy :

îlement pas de quoi l'examiner nière leçon. Et si l'on m'y force, •ntraint as- sez ineptement, d'en nie matière de propos universel, 'examine son jugement naturel :

leur est autant incognue, comme sur.

n diversement jugeons-nous des ombien de fois changeons-nous es? Ce que je tiens aujourd'huy, et :roy, je le tiens et le croy de toute

a3ft l'esprit

ma croyance : tous mes outils et to ressorts empoignent [embrassent) cet nion , et m'en respondent , sur tout o peuvent : je ne sçauois embrasser i vérité ny conserver avec plus (Tassée que je fay cette-cy. J'y suis tout e j'y suis voy- rement : mais ne m'est advenu, non une fois, mais cent mille, et tous les jours d'avoir em quelque autre chose à tous ces n instrumens, en cette mesrae corn que depuis j'ai jugée fansse ? Au moi il devenir sage à ses propres dépen me suis trouvé souvent trahy souj couleur, si ma touche se trouve o:

rement fausse, et ma balance iné{ injuste, quelle assurance enpuis-j< dre à cette fois plus qu'aux autres? R pas sottise de me laisser tant de fois à un guide ?

1 Ici Montaigne n'exprime qu'âne vérité. Oui sans doute c'est sottise de se

Si de nostre part nous recevions quele chose sans altération , si les prises butines estoient assez capables et fermes , nr saisir la vérité par nos propres >yens, ces moyens estants communs à 19 les hommes , cette vérité se rejecteroit main en main , de l'un à l'autre. Et au >ins se trouveroit-il une chose au monde, tant qu'il y en a, qui se croiroit par hommes d'un consentement universel Mais ce qu'il ne se void aucune propoion, qui ne soit débattue et controverse tre nous , ou qui ne le puisse estre , >nJre bien que nostre jugement naturel

>per à un guide qui, non pas une fois, mais it, mais mille., et tous les jours, nous a fait aber dans l'erreur. Et ce guide, c'est la Rai- , qui avec tous ses outils n'empoigne que des taities. 11 y a pourtant une raison qui ne >e pas , c'est la raison éternelle , et Montaigne tublié de la désigner dans son paragraphe, i avec ce complément seroit admirable. L.

ne saisit pas bien clairement ce qu'il saisi/.

C'est richement accomplir le vœu de pauvreté, d'y joindre encore celle de l'esprit.

L'ignorance qui se sçait, qui se juge, qui se condamne , ce n'est pas une entière ignorance : pour l'estre, il faut qu'elle s'ignore soy-raesme.

J'ayme et honore le sçavoir autant que ceux qui l'ont : et en son vray usage , c'est le plus noble et puissant acquêt des hommes : mais en ceux-là (et il en est un nombre infini de ce genre) qui eh établissent leur fondamentale suffisance et valeur, qui se rapportent de leur entendement à leur mémoire , et ne peuvent rien que par livre, je le hay, si je l'ose dire, un peu plus que la bestise.

Combien et aux loix de la religion et aux loix politiques se trouvent plus dociles et aisez à mener , les esprits simples et incurieux, que ces esprits surveillants et pédagogues des causes divines et humaines î

DE KOHTAI6KE. 2^5

On nous a choisi pour nostre apprentisige, non les livres qui ont les opinions lus saines et plus vrayes , mais ceux qui arlent le meilleur grec et latin : et parmy » beaux mots on nous a fait couler en i fantasie les >)lus vaines humeurs de antiquité.

Quiconque imaginera une perpétuelle onfession d'ignorance , un jugement sans ente et sans inclination , à quelque occaon que ce puisse estre, il conçoit le pyriionisme.

Pentens arec une grande honte de nosre siècle, qu'à nostre y eue, deux très-ex dlens personnages en sçavoir sont morts a estât de n'avoir pas leur saoul à maner : Lilius Gregorius Giraldus en Italie , - Sebastianus Castalio en Allemagne.

Avez-vous sceu composer vos mœurs?

bus avez bien plus faict que celui qui a wnposé des livres.

Ces gens qui se perchent à chevauchons îr l'epicycle de Mercure, qui voyent si

avant dans le ciel, ils m'arrachent les dents : car en l'estude que je fay, duquel le subject c'est l'homme, trouvant une si extrême variété de jugements, on si profond labyrinthe de difficultés les unes sur les autres , tant de diversité et incertitude , en l'eschole mesme de la sapience (sagesse), vous pouvez penser, puisque ces gens-là n'ont peu se résoudre de la connoisstnce d'eux-mesmes , et de leur propre condition , qui est continuellement présente à leurs yeux, qui est dans eux; puisqu'ils ne sçavent comment nous peindre et deschiffrer les ressorts qu'ils tiennent et manient eux-mesmes, comment je les croirois de la cause du flux et reflux de la rivière du Nil.

Il n'est rien si beau et légitime , que de faire bien l'homme et deuement : ni science si ardue que de bien sçavoir vivre cette vie. Et de nos maladies la plus sauvage, c'est mépriser nostre estre.

L'ignorance qui estoit naturellement eu

DE MONTAIGNE. lit*]

is , nous l'ayons par longue estude confiée et avérée. Il est advenu aux gens itablement sçavants , ce qui advient aux les de bled : ils vont s'eslevant et se usant la teste droite et fière , tant qu'ils it vuides : mais quand ils sont pleins grossis de grains en leur maturité , ils nmentent à s'humilier et baisser les rues.

Que ne plaist-il un jour à nature nous vrir son sein, et nous faire voir au pros les moyens et la conduite de ses mvemens, et y préparer nos yeux? O eu, quels abus, quels mescomptes nous >uverions en nostre pauvre science ! Je is trompé, [si elle tient une seule chose oictement en son point : et m'en paray (m'en irai) d'icy plus ignorant toute tre chose que mon ignorance.

C'est une des plus notables folies que * hommes facent , d'employer la force de ar entendement à ruiner et chûcquer les unions communes et receues, qui nous

A quoy faire nous allons-nous , mant par ces efforts de la science ?

dons à terre, les pauvres gens q y voyons esendus, la teste penchah leur besongne : qui ne sçavent ni .

ni Caton , ni exemple , ni préce ceux-là tire nature tous les jours , fects de constance et de patienc pures et plus roides , que ne sont c nous études si curieusement en Combien en vois-je ordinairement cognoissent la pauvreté : combien sirent la mort , ou qui la passent i larmes et sans affliction ! Les noms de quoy ils appellent les maladies doucissent et amolissentFaspreté. L

dévoyement d'estomach : une pleurésie , c'est un morfondement : et selon qu'ils les nomment doucement, ils les supportent aussi. Elles sont bien grievedes, (piand elles rompent leur travail ordinaire : ils ne s'allitent que pour mourir.

Quoy qu'on nous presche, quoy que nous apprenions , il faudroit toujours se souvenir que c'est l'homme qui donne , et l'homme qui reçoit; c'est une mortelle main qui l'accepte, c'est une mortelle main (jui nous le présente. Les choses qui nous Tiennent du ciel ont seules droict et autorité de persuasion, seules, marque de vérité : laquelle aussi ne voyons-nous pas de nos yeux, ny ne la recevons par nos moyens : cette sainte et grande image ne pourroit pas logger en un si chétif domicile , si Dieu pour cet usage ne le prépare, si Dieu ne le réforme et fortifie par sa grâce et faveur particulière et supernaturelle.

Qui fagoteroit suffisamment un amas des asneries de l'humaine sapience , il

240 l'esprit #

droit merveilles. J'en assemble volontiers , comme une montre , par quelque biais non moins utile que les instructions plus modérées. Jugeons

par-là ce que nous avons à estimer de l'homme , de son sens et de sa raison, puisqu'en ces grands personnages, et qui ont porté si haut l'humaine suffisance [capacité] , il s'y trouve des denauts 1 si appareils et si grossiers.

Nous voyons bien que le doigt se meut, et que le pied se meut (remue) , que certaine appréhension engendre la rougeur, cerUofaàe autre la paleur ; telle imagination agit en la ratte seulement , telle autre au cerveau ; Tune nous cause le rire , l'autre le pleurer. Mais comme une impression spirituelle face une telle faussée dans un subject massif et solide , et la nature de la liaison et cousture de ces admirables ressorts , jamais homme ne Fa sceu.

Je retombe volontiers sur ce discours

de l'ineptie (la sottise) de nostre institution

. (instruction)» Elle a eu pour sa fin , de nous

DE MoHTJEXG1TK. &4 1

faire, non bons et sages , mais sçavans :

elle y est arrivée. Elle ne nous a pas appris de suivre et embrasser la vertu et la prudence : mais elle nous en a imprimé la dérivation et l'étymologie. Nous sçavons décliner vertu , si nous ne sçavons Vaymer.

Si nous ne sçavons que c'est que prudence par effect et par expérience , nous le sçavons par jargon et par cœur.

La vraye raison est essentielle de qui nous desrobons lejnôm à fausses enseignes , elle loge dans le sein de Dieu. C'est là son giste et sa retraite, c'est de-là où elle part, quand il plaist à Dieu nous en faire voir quelque rayon : comme Pallas saillit de la teste de son père , pour se communiquer au monde.

Chasque science a ses principes présupposez, par où le jugement humain est bridé de toutes parts. Si vous venez à chocquer cette barrière , en laquelle gist la principale erreur, ils ont incontinent cette sentence en la bouche, qu'il ne faut

pas débattre contre ceux qui nient les principes. Or n'y peut-il avoir des principes aux hommes , si la Divinité ne les leur a révélés : de tout le demeurant (reste), et le commencement, et le milieu et la fin, ce n'est que songe et fumée.

Le gain de nostre estude , c'est en cstrc devenu meilleur et plus sage.

En quelque main la science est un sceptre, en quelque autre une marotte.

*** v^MMWWMWiVWWt MIVMMWWM%MIWVMMMM,\WMM

DE LA LECTURE ET DBS LIVRES

Les livres ont beaucoup de qualitez agréables à ceux qui les savent choisir :

mais aucun bien sans peine : c'est un plaisir qui n'est pas net et pur , non plus que les . autres : il a ses incommoditez et bien poissantes (pesantes). L'ame s'y exerce , mai* le corps demeure cependant sans action , s'atterre et s'attriste.

Le commerce des livres est bien plus seur et plus à nous qu'aucun autre : il a , pour sa part, la constance et facilité de son

service : il me console en la vieillesse et en la solitude : il me descharge du poids d'une oysiveté ennuyeuse : et me desfait à toute heure des compaignies qui me faschent : il émousse les pointures de la douleur, si elle n'est du tout extrême et maistresse. Pour me distraire d'une imagination importune , il n'est que de recourir aux livres : ils me destournent facilement à eux , et me la desrobent, ne se mutinent point, pour voir que je ne les recherche , qu'au deffaut de ces autres commpdités , plus réelles, vives et naturelles : ils me reçoivent tousjours de mesme visage. Il a bel aller au pied, dit-on , qui meine son cheval par la bride.

Le malade n'est pas à plaindre qui a h.

guarison en sa manche. En l'usage et expérience de cette sentence , qui est très- véritable, conciste tout le fruict que je tire des livres.

Je ne me prens guères aux livres nou-

saux, pour ce que les anciens me seraient plus pleins et plus roldcs.

Que ferons-nous à ce peuple , qui ne it recepte que de tesmoignages impriméz, ni ne croit les hommes s'ils ne sont en vre; ny la vérité, si elle n'est d'aage

>mpétant ? Nous mettons en dignité nos mises , quand nous les mettons en moule.

y a bien pour lui autre poids, de dire , ! l'ay leu , que si vous dictes : je l'ay oujr ire.

J'ay veu faire des livres de choses , ny imais estudiées ny entendues : l'auteur 3mmettant à divers de ses amis sçavans , i recherche de cette-cy , et de cette autre latière , à le bastir : se contentant pour sa art, d'en avoir projectte le dessein , et lié ar son industrie , ce fagot de provisions icognues : au moins est sien l'encre et le apier. Cela, c'est acheter, ou emprunter n livre, non pas le faire. C'est apprendre ux hommes , non qu'on sçait faire un livre ,

ai.

s 4 6 l'espbit

9nais (ce de quoy ils pouvoient estre en doute) qu'on ne le sçait pas faire.

Que je haïr ois une telle recommandation, d' estre habile homme par escrit,et estre un homme de néant, et un sot ailleurs.

J'ayme mieux encore estre un sot, et icy, et là , que d'avoir si mal choisi où employer ma valeur.

Je suis envieux du bonheur de ceux qui se sçavent rçsjoir et- gratifier en leur besongne; car c'est un moyen aysé de se donner du plaisir, puisqu'on le tire de soi-mesme : spécialement s'il y a un peu de fermeté en leur opiniastrie (attachement.

Je sçay un poète, à qui fort et foible, en foudre et en chambre , et le ciel et la terre , crient qu'il n'y entend guères. Il m'en rabat pour tout cela rien de la mesure à quoy il s'est taillé. Tousjours recommence, tousjours reconsulte : et tousjours persiste, d'autant plus ahurté en son advis, qu'il , touche (n'appartient qu'à) à lui seul de le maintenir.

peut faire le sot par-tout ailleurs, non en la poésie. Pleust à Dieu que sentence se trovast au front des pies de tous nos jugemens impri- . , pour en defendre l'entrée à tant rsificateurs.

poésie médiocre qui s'arreste entre îst desdaignée , sans honneur et sans

[uelqu'un me dit , que c'est avilir les , de s'en servir seulement de jouet
passe-temps , il ne sçait pas, comme combien vaut le plaisir , le jeu et le temps.

'a tousjours semblé , qu'en la poésie, e , Lucrèce , Catulle , et Horace , nt de
bien loing le premier rang : et ement Virgile en jses Géorgiques , istinie le plus
accomply ouvrage de sie : à comparaison duquel on peut toistre aisément qu'il
y a des endroits ieïde 9 ausquels i'autheureust donné-

encore quelque tour de pigne s'il en eust eu loisir , et le cinquième livre en
l'Enéide me semble le plus parfait.

Quant au bon Térence, la mignardise, et les grâces du langage latin , je le
trouve admirable à représenter au vif les mouvemens de l'ame, et la condition
de nos mœurs : à toute heure nos actions me rejettent à luy : je ne le puis lire si
souvent que je n'y trouve quelque beauté et grâce nouvelle.

J'ayme aussi Lucain, et le pratique volontiers, non tant pour son stylesque
pour sa valeur propre , et vérité de ses opinions et jugemens.

La poésie populaire et purement naturelle a des • naïveté et grâces , par où
elle se compare à la principale beauté de la poésie parfaite selon Fart : comme
il se void es Villanelles de Gascogne , et aux chansons , qu'on nous rapporte
des nations qui n'ont cognoissance d'aucune science ni mesme d'écriture.

L'estimation vulgaire et commune ne se voit peu heureuse en rencontre : et
dans mon temps je suis trompé , si les pires escrits ne sont ceux qui ont gagné
k dessus du vent populaire.

Les discours de Machiavel estoient assez solides pour le subject , si y a-t-il
en grand aisance à les combattre : et ceux qui Font fait n'ont pas laissé moins
de facilité à combattre les leurs. Il s'y trouveroit tousjours à un tel argument,
de quoy y fournir responces, dupliques, répliques, tripliques , quadrupliques ,
et cette infinie contexture de débats , que nostre chicane a alongé tant qu'elle a
peu en faveur des procez : les raisons n'y ayant guères autre fondement que
l'expérience et la diversité des événemens humains, nous présentant infinis
exemples à toutes sortes de formes.

Si mon inclination me porte plus à l'imitation du parler de Sénèque, je ne
laisse pas d'estimer davantage celui de Plut arche.

11 y devoit avoir quelque coercion {contrainte} des loix contre les escrivains ineptes et inutiles , comme il y a contre les vagabonds et fainéans. On banniroit des mains de nostre peuple et rooy, et cent autres. Ce n'est pas moquerie : Yescrивallerie semble estre quelque symptôme d'un siècle desbordé : quand escrивismes-nous tant , que depuis que nous sommes en trouble? quand les Romains tant, que lors de leur ruyne ?

J'ay veu (plus souvent que tous les jours) advenir {arriver} que les esprits foiblement fondez, voulant faire les ingénieux à remarquer en la lecture de quelque ouvrage le point de la beauté, arrestent leur admiration , d'un si mauvais choix , qu'au lieu de nous apprendre l'excellence de l'auteur, ils nous apprennent leur propre ignorance.

Je donne avec raison, ce me semble, la palme à Jacques Amiot, sur tous nos escrivains françois, non-seulement pour la

naïveté et pureté du langage, en quoy il surpasse tous autres, ni pour la constance d'un si long travail, ni pour la profondeur de son sçavoir, ayant peu développer si heureusement un auteur si espineux et ferré, mais surtout je luy sçay bon gré d'avoir sçu trier et choisir un livre si digne et si à propos, pour en faire présent à son pays. î

Nous autres ignorans estions perdus, si ce livre ne nous eust relevé du boubier:

sa mercy (grâce à luy) nous osons à cette heure et parler et escrire : les dames en régentent les maistres d'escoles : c'est nostre bréviaire.

Les difficultez, si j'en rencontre en lisant , je n'en ronge pas mes ongles : je les laisse-là, après leur avoir fait une charge {attaque} ou deux.

Ceux des temps voisins à" Virgile, se plaignoient, de quoy aucuns lui comparoient Lucrèce : je suis d'opinion que c'est à la vérité une comparaison inégale : mais

a 5a l'esprit

s'ils se picquoient de cette comparaison, que diroient-ils de la bestise et stupidité barbaresque de ceux qui lui comparent à cette heure Arioste :et qu'en diroit Arioste lui-mesme !

Les anciens, sans s'esmouvoir et sans se picquer, se font assez sentir : ils ont de quoi rire partout , il ne faut pas qu'ils se chatouillent : ceux-ci ont besoin de secours étranger : à mesure qu'ils ont moins d'esprit, il leur faut plus de corps : ils montent à cheval , parce qu'ils ne sont assez forts sur leurs jambes.

A ces bonnes gens, il ne falloit d'aiguë et subtile rencontre : leur langage est tout plein, et gros d'une vigueur naturelle et constante : ils sont tout épi-gramme : non la queue seulement, mais la teste, l'estomach, et les pieds.

• La licence du temps m'excusera-t-elle de cette sacrilège audace d'estimer aussi trainans les dialogismes de P. laton mesme, estouffant par trop sa matière? Et de

plaindre le temps que met à ces longue?

interlocutions, vaines et préparatoires , un homme, qui avoit tant de meilleures choses à dire?

Diomèdes remplit six mille livres du seul subject de la grammaire. Que doit produire le babil, puisque le bégayement et desnouement de la langue estouffa le monde d'une si horrible charge de volumes? tant de paroles pour les paroles seules !

A l'égard de Cicéron, je suis du jugement commun, que, hors la science, il n'y avoit pas beaucoup d'excellence en son ame. 11 estoit bon citoyen , d'une nature débonnaire , comme sont volontiers les hommes gras et gausseurs, tel qu'il estoit : mais, de mollesse et de vanité ambitieuse , il en avoit, sans mentir, beaucoup.

Quant à son éloquence, elle est du tout hors de comparaison; je crois que jamais homme ne l'égala.

Quant aux ouvrages, qui ne peuvent servir chez lui à mon dessein, ce sont

sa 5 4 l'esprit

ceux qui traitent de la Philosophie, sp

lement morale. Mais, à confesser hardi]

la vérité (car, puisqu'on a franchi les

rières de l'impudence , il n'y a plu
bride), sa façon d'ecrire me semble
nuyeuse , et toute autre pareille façon
préfaces, définitions, partitions et étj
logies consomment la pluspart de son
vrage. Ce qu'il y a de vif et de moi
est estouffé par ces longueries d'appr
Je veux qu'on commence par le dei
point : j'entens assez que c'est que i
et volupté; qu'on ne s'amuse pas à
anatomizer. Je cherche des raisons boi
et fermes , d'arrivée, qui m'instruisent
soutenir l'effort. Ni les subtilitez gi
mairiennes , ni l'ingénieuse contexture
paroles et d'argumentations n'y ser*
Je veux des discours, qui donnent la \
irrière charge dans le plus fort du doul
les siens languissent autour du pot.
sont bons pour Fescole, pour le barrea
pour le sermon , où nous avons loisir

DE MONTAIGNE. 2j5

sommeiller, et sommes encore, un quart d'heure après, assez à temps pour
en retrouver le fil. Il est besoin de parler ainsi aux juges, qu'on veut gagner à
tort ou à droit, aux enfans et aux vulgaires, à qui il faut tout dire et voir ce qui
portera.

Je ne veux pas qu'on s'employe à me rendre attentif, et qu'on me crie cinquante fois, or oyez y à la mode de nos hérauts. Il ne me faut point d'alléchement , ni de saulse; je mange bien la viande toute crue : au lieu de m'esguiser l'appétit par ces préparations et avant-jeux, on me le lasse et affadit.

Les productions de ces riches et grandes âmes du temps passé , sont bien loing audelà de l'extrême estendue de mon imagination et souhait. Leurs escripts ne me satisfont pas seulement et me remplissent , mais ils m'estonnent et transissent d'admiration. Je juge leur beauté; je la voy, sinon jusques au bout, au moins si avant, qu'il m'est impossible d'y aspirer.

a56 l'uput

Je ne recognois ches Aristote la pluspart de mes mouvement ordinaires» On test couverts et revestus d'Une aatrë robbeport rasage de l'esçhole. Dieu leur doint (domt de) bien faire ! si j'etton ëm mestie*, je naturaliseras l'art autant comme fla arm> lisent la nature.

Les Lettre* de ce tempe (d*à-présent) sont plus en bordures et ptejkces , • qu'en matière.

Je ne cherche auxlivres qu'à m'y douer du plaisir par un honneste amusement : os, si j'estudie, je n'y cherche que la science, qui traicte de la cognoissance de moimesme et qui m'instruise à bien mourir et à bien vivre.

Quant à mon autre leçon, qui mesle un peu plus de fruit au plaisir, par où j'apprens à ranger mes opinions et conditions; les livres qui m'y servent, c'est Plutarque, depuis qu'il est François, et Sénèque.

Plutarque est plus uniforme et constant:

Sénèque, plus ondoyant et divers. Plutarque

a les opinions platoniques, douces et accommodables à la société civile : l'autre les a stoïques et épicuriennes, plus esloignées de l'usage commun, mais, selon moy, plus commodes en particulier et plus fermes. Sénèque est plein de pointes et saillies; Plutarque, de choses. Celuy-là tous eschauffe plus et tous esmeut ; cettuy-cy tous contente davantage, et tous paye mieux : il nous guide , l'autre nous pousse.

Je ne sache point d'auteur (Plutarque) , qui mesle à un registre public tant de considération des mœurs et inclinations particulières. Et me semble le re-bours de ce qu'il luy semble à luy, qu'ayant spécialement à suivre les vies des empereurs de son temps, si diverses et extrêmes en toutes aortes de formes, tant de notables actions, que nommément leur cruauté produisit en leurs sub-jets, il avoit une matière plus forte et attirante à discourir et à narrer, que s'il eust eu à dire des batailles et agita-

lions universelles; si que souvent je le trouve stérile, courant par-dessus ces belles morts, comme s'il craignoit nous fascher de leur multitude et longueur. Cette forme d'histoire est de beaucoup la plus utile.

A l'esgard de Tacite, les mouvemens publics dépendent plus de la conduite de la fortune ; les privez , de la nostre. C'est plustost un jugement, que déduction d'histoire : il y a plus de préceptes, que de contes : ce n'est pas un livre à lire , c'est un livre à estudier et apprendre : c'est une pépinière de discours et éthiques et politiques, pour la provision et ornement de ceux qui tiennent quelque rang, au maniement du monde. Il plaide tousjours par raisons solides et vigoureuses, d'une façon pointue et subtile , suivant le style affecté du siècle : ils aymoient tant à s'enfler, qu'où ils ne trouvoient de la pointe et subtilité aux choses, ils l'empruntaient des paroles.

Il ne retire pas mal à l'escrire de Sénèque.

Il me semble plus charnu : Sénèque, plus

aigu. Son service est plus propre à un estât trouble et malade, comme est le nostre présent : vous diriez souvent qu'il nous peint et qu'il nous pinse.

Si ses escrits {Tacite) rapportent aucune chose de ses conditions : c'estoit un grand personnage , droicturier et courageux , non d'une vertu superstitieuse, mais philosophique et généreuse.

Il n'a pas besoin d'excuse, d'avoir approuvé la religion de son temps, selon les loix qui luy commandoient, et ignoré In vraye. Cela c'est son malheur, non pas son défaut.

Les seules bonnes histoires "sont celles qui ont esté escrites par ceux-mesmes qui commandoient aux affaires, ou qui estoient participants à les conduire, ou au moins qui ont eu la fortune d'en conduire d'autres de mesme

sorte. Que peut-on espérer d'un médecin traitant de la guerre, ou d'un esko-
lier traitant les desseins des Princes.

César singulièrement me semble mériter

a60 i/aspar

qu'on rcestudie, non pour la science de l'histoire seulement, ma» pour luy-
mesme.

Tant il a de perfection et d'excellence par-dessus tous les autres, quoique
^àïoste soit du nombre. Certes» je lia «et antkeor avec un peu plus de révé-
rence et de respect, qu'on ne lit les humains -ouvrages :

tantost le considérant lai-messie pur* tes actions et le miracle de sa gran-
deur, tantost la pureté et inimitable potisture de son langage, qui a surpassé
non-seuler ment tous les historiens, conunto dit Cieéron , mais a l'adventure
Cioéron meeme ; avec tant de sincérité en ses jugem en s, parlant de ses enne-
mis que, sauf les fausses couleurs, de quoy il veut couvrir sa mauvaise cause et
l'ordure de sa pestilente ambition, je pense qu'en cela seul on y puisse trouver
à redire, qu'il a esté trop espargnant à parler de soy : car tant de grandes
choses ne peuvent avoir esté exécutées par lui , qu'il n'y soit allé beaucoup plus
du sien qu'il n'y en met.

DE MONTAIGNE. a6i

Voicy ce que je mis, il y a environ dix ans, en mon Guicciardin (Guichardin)
(car quelque langue que parlent mes livres, je leur parle en la mienne) : il est
historiographe diligent , et duquel , à mon advis , autant exactement que de
nul autre, on peut apprendre la vérité des affaires de son temps : aussi en la
pluspart en a-t-il esté acteur lui-mesme, et en rang honorable. Il n'y a aucune
apparence que, par haine, faveur ou vanité , il ayt déguisé les choses ; de quoy
font foy les libres jugemens qu'il donne des grands, et notamment de ceux, par
lesquels il avoit esté avancé et employé aux charges comme du pape Clément
septième. Quant à la partie de quoy il semble se nouloir prévaloir le plus , qui
sont ses digressions et discours , il y en a de bons et enrichis de beaux traits;
mais il s'y est trop pieu : car, pour ne vouloir rien laisser à dire, ayant un sub-
ject si plein et ample , et à- peu-près infini, il en devient lasche et sentant un
peu le caquet scholastique. J'ay

aussi remarqué cecy , que , de tant d'ames et effects qu'il juge, de tant de mouvemens et conseils, il n'en rapporte jamais un seul à la vertu , religion et conscience: comme si ces parties-là estoient du tout esteintes au monde : et de toutes les actions , pour belles par apparence qu'elles soient d'elles-mesmes , il en rejecte la cause à quelque occasion vicieuse ou à quelque profit. Il est impossible d'imaginer, que, parmycet infiny nombre d'actions, dequoy il juge, il n'y en ayt eu quelqu'une produite par la voye de la raison. Nulle corruption peut avoir saisi les hommes si universellement , que quelqu'un n'eschappe de la contagion. Cela me fait craindre qu'il y ayt un peu de vice <à son goust # et peut estre advenu , qu'il ayt estimé d'autrui selon soy.

Les historiens sont ma droite balle ; car ils sont plaisans et aisez : et quant et quant l'homme en général, de qui je cherche la cognoissance , y paroist plus vif et plus en-

tier qu'en nul autre lieu ; la variété et vérité de ses conditions internes , en gros et en détail , la diversité des moyens de son assemblage et des accidens qui le menacent.

Voilà pourquoy, en toutes sortes, c'est mon homme que Plutarque.

. JPayme les historiens, ou fort simples ou excelle ns. Les simples , qui n'ont point dequoy ymesler quelque chose du leur et qui n'y apportent que le soin et la diligence de ramasser tout ce qui vient à leur notice , et d'enregistrer à la bonne foy toutes choses, sans choix et sans triage, nous laissent le jugement entier pour la cognoissance de la vérité.

Ceux d'entre deux nous gastent tout :

ils veulent nous mascher les morceaux ; ils se donnent loy de juger et, par conséquent, d'incliner V histoire à leur fantasie : car depuis que le jugement pend d'un costé, on ne se peut garder de contourner et tordre la narration à ce biais.

Sur les Mémoires de monsieur du Bellay;

a64 l'espmt

c'est tousjours plaisir de voir les choses escrites par ceux qui ont essayé comme il les faut conduire : mais il ne se peut nier qu'il ne se descouvre évidemment en ces deux seigneurs ici un grand déchet dé la franchise et liberté

d'escrire , qui reluit es anciens de leur sorte : comme au sire de Joinville, domestique de saint Louis, Eginard , chancelier de .Charlemaigne , et de plus fraiche mémoire en Philippe de Comines. C'est ici plutost un plaidoyer pour le roy François , contre l'empereur Charles cinquième, qu'une histoire. Je ne veux pas croire qu'ils ayent rien changé, quant au gros du faict ; mais de contourner le jugement des événemens souvent contre raison, à nostre avantage, et d'obmettre tout ce qu'il y a de chatouilleux en la vie de leur maistre, ils en font mestier : tesmoing les recullemens de messieurs de Montmorency et de Brion , qui y sont oubliez , voire le seul nom de madame d'Estampes ne s'y trouve point. On peut cou-

vrir les actions secret tes; mais de taire tout ce que le monde scait, et les choses qui ont tiré des effects publics et de .telle conséquence, c'est un deffaut inexcusable.

Somme (enfin) pour avoir l'entière connaissance du roy François et des choses advenues de son temps , qu'on s'adresse ailleurs , si on m'en croit. Ce qu'on peut faire ici de profit, c'est par la déduction particulière des batailles et exploits de guerre , où ces gentils-hommes se sont trouvez, quelques paroles et actions privées d'aucuns princes de leur temps, et les pratiques et négociations , conduites par le seigneur de Langeay , où il y a tout plein de choses dignes d'estre sçues et des discours non* vulgaires.

En mon Philippe de Comines , il y a ceci :

Vous y trouverez le langage doux et agréable, d'une naïfve simplicité, la narration pure , et en laquelle la bonne foy de l'autheur reluit évidemment , exempté de vanité parlant de soy, et d'affection et d'envie

parlant d'autrui : ses discours et exhorte mens, accompagniez plus de bon zèle et de vérité , que d'aucune exquise suffisance, et tout partout de l'autorité et gravité :

représentant son homme de bon lieu et élevé aux grandes affaires.

À la lecture des histoires 9 qui est le sujet de toutes gens, j'ay accoustumé de considérer qui en sont les escrivains. Si ce sont personnes, qui ne fassent autre profession que de lettres , j'en apprens principalement le style et le langage : si ce sont médecins , je les crois plus volontiers, en ce qu'ils nous disent de la température de l'air, de la santé et complection des princes, des blessures

et maladies : si Jurisconsultes, il en faut prendre les controverses des droits, les loix, l'establisement des polices, et choses pareilles : si théologiens , les affaires de l'Eglise , censures ecclésiastiques, dispenses et mariages : si courtisans, les mœurs et les cérémonies : si gens de guerre, ce qui est de leur charge, et principalement

les déductions des exploits où ils se sont trouvés en personne : si ambassadeurs , les menées , intelligences et pratiques et manière de les conduire.

Tant de noms , tant de victoires et con-

questes , ensevelis sous l'oubliance, rendent ridicule l'espérance d'esternir nostre nom par la prise de dix argoulets et d'un pouiller, qui n'est cognu que de sa cheute.

Je tiens moins hazardeux d'escire les choses passées que présentes , d'autant que l'escrivain n'a à rendre compte que d'une vérité empruntée.

Il nous faudroit des topographes qui nous fissent narration particulière des endroits où ils ont esté. Mais pour avoir cet avantage sur nous d'avoir veu la Palestine, ils veulent jouir du privilège de nous conter nouvelles de tout le demeurant du monde. Je voudrois que chacun escrivist ce qu'il sçait et autant qu'il en sçait, non en cela seulement , mais en tous autres subjects : car tel peut avoir quelque particu-

a68 l'iomut .

lière science, ou expérience dé lai nature d'une rivière ou d'une foutaise, qui at sçait au reste que ce que ciacun sçafe : il entreprendra toutes fo*i 9 'poor faire courir ce petit loppin, d'escire tout» la physique. De ce vice sourdent (sortent) plusieurs grandes inconuuodkés.

Tant de milliasses d'hommes, enterrez avant nous, nous encouragent à ne craindre d'aller trouver si bonne compagnie en l'autre monde. *

UJiistoùv, c'est mon gibier oit matière de livres, ou la poésie , que j'ayme d'une particulière inclination. Mè semble que la sentence , pressée aux pieds nombreux de la poésie , s'eslance bien plus brusquement et me fiert (frappe) d'une plus vive secousse.

Tant de remuemens d'Estats, et changemens de fortune publique, nous ins-
truisent à ne pas faire grand miracle de la nostre.

Les fines gens remarquent bien plus curieusement et plus de choses , mais
ils les

glosent, et, pour faire valoir leur interprétation et la persuader, ils ne se
peuvent garder d'altérer un peu l'histoire. Ils ne vous représentent jamais les
choses pures ; ils les inclinent et masquent selon le visage qu'ils les ont veu, et,
pour donner crédit à leur jugement et vous y attirer, prestent volontiers de ce
costé-là à la matière, l'allongent et amplifient. Ou il faut un homme très-fidèle,
ou si simple, qu'il n'ayt pas de qnoy bastir et donner de la vraisemblance à des
inventions fausses , et qui n'ayt rien espousé.

L'orgueil et la fierté de tant de pompes estrangères, la majesté si enflée de
tant de cours et de grandeurs , nous fermit et assure la vue à soustenir l'es-
clat des nostres , sans siller les yeux.

Il faut avoir les reins bien fermes pour entreprendre de marcher front à
front avec tes anciens. Les escrivains indiscrets de nostre siècle , qui parmi
leurs ouvrages de néant , dont vont semant des lieux entiers

270 L'ESPBIT DE MOWTALOfRk.

des anciens autheurs , pour se faire honneur, font le contraire. Car cette in-
finie dissemblance de lustres rend on visage si pasle , si terni et si laid à ce qui
est leur, qu'ils y perdent beaucoup phis qu'ils n'y gagnent.

Il advint l'autre jour de tomber sur un tel passage : j 'a vois traisné languis-
sant après des paroles françoises, si exangues, si descharnées , - et si vuides de
matière et de sens, que ce n'estoient voirement que paroles françoises : au
bout d'un long et ennuieux chemin , je vins à rencontrer une pièce haute, riche
et eslevée jusqu'aux nues ; si j'eusse trouvé la pente douce, et la montée un peu
allongée, cela eust été excusable : c'estoit un précipice si droict et si coupé, que
des six premières paroles je cogneus que je m'envolois . en l'autre monde. De-
là je descouvris la fondrière d'où je venois, si basse et si profonde, que je n'eus
oncques depuis le cœur de m'y ravalier.

CHAPITRE XX

DE LA GLOIRE.

Pour Dieu ! regardons à quel fondement nous attachons cette gloire et réputation , pour laquelle se bouleverse le monde : où asseons-nous cette renommée, que nous allons questant avec si grand'peine ? C'est en somme Pierre ou Guillaume, 'qui la porte, prend en garde, et à qui elle touche.

Le marbre esleveravos titres tant qu'il vous plaira, pour avoir fait repétasser un pan de mur, ou descrolter un ruisseau public ;

2f2 L'ESPRIT

mais non pas les hommes qui ont du sens' Le bruit ne suit pas toute bonté , si la difficulté et estrangeté n'y est joincte.

La route de ceux qui visent à Yhonneur est bien diverse à celle que tiennent ceux:

qui se proposent l'ordre et la raison.

Qui ne contre-change volontiers la santé, le repos et la vie, à la réputation et à la gloire 9 la plus inutile, vaine et fausse monnoye , qui soit en nostre usage.

De toutes les resveries du monde , la plus reçue et plus universelle , est le soin de la réputation et de la gloire^ que nous espousons jusques à quitter les richesses, le repos, la vie et la santé, qui sont biens effectuels et substantiaux, pour suivre cette vaine image , et cette simple voix , qui n'a ni corps ni prise.

C'est une opinion si fausse, que je suis dépit qu'elle ait jamais peu entrer en l'entendement d'hommes, qui eust cet honneur de porter le nom de philosophe. Si cela estoit vray, il ne faudroit estre vertueux

qu'en public ; et les opérations de l'ame , où est le vrai siège de la vertu, nous n'aurions que faire de les tenir en règle et en ordre, sinon autant qu'elles devraient venir à la cognition d'autrui. N'y va-t-il donc que de faillir finement et subtilement?

Combien de belles actions particulières s'ensevelissent dans la foule d'une bataille?

Où dix mille hommes sont estropiez ou tuez, il n'en est pas quinze de quoy l'on parle. De tant de milliasses de vaillans hommes qui sont morts depuis quinze cens ans en France , les armes à la main , il n'y en a pas cent qui soyent venus à nostre cognoissance. La mémoire , non des chefs seulement , mais des batailles et victoires, est ensevelie. Les fortunes de plus de la moitié du monde, à faute de registre, ne bougent de leur place , et s'esvanouissent sans durée.

Il y a je ne sçay quelle douceur naturelle à se sentir louer, mais nous lui prestons trop de beaucoup. Je ne me soucie pas

274 x'saffmn

.tant , quel je fois chez autrui , -comme je i soucie quel je sois en moi-mesme. Jeve estre riche par moi, non par empruntai estrangers ne voyent que le* événemeni apparences externes (extérieures) : ebac peut faire bonne mine par le dehors, pi au-*dedang de fiebvre et d'effroy.

Il seroit à l'adventure excusable à Peintre ou un autre artisan, etencor xm.-rhétoricien ou grammairien , de se t yailler pour acquérir nom (de la gtoi par ses ouvrages : mais les actions de vertu , elles sont trop nobles d'eUesHmesa pour rechercher un autre loyer, queleur propre valeur; et notamment pi la chercher en la vanité des jugemens 1 mains.

C'est le pur ouvrage de la fortui c'est le sort qui nous applique la gloii selon sa témérité. Je l'ai vue fort souv< marcher avant le mérite, et souvent out passer le mérite d'une longue mesure. (lui qui premier s'advisa de la ressemblai

DE MONTAIGNE. 27 il

de l'ombre à la gloire , fit mieux qu'il ne vouloit : ce sont choses excellemment vaines. Elle va aussi quelquefois devant son corps, et quelquefois l'exède de beaucoup en longueur.

Combien avons-nous veu d'hommes vertueux , survivre à leur propre réputation ?

Et pour trois ans de cette vie fantastique et imaginaire , allons-nous perdant nostre vraye vie et essentielle, et nous engager à une mort perpétuelle ? ^

Ce n'est pas pour la montre que nostre ame doit jouer son rolle ; c'est chez nous au-dedans -, où nuls yeux ne donnent que les nostres : là elle nous couvre

de la crainte, de la mort, des douleurs et de la honte mesme : elle nous assure-là de la perte de nos enfans, de nos amis, et de nos fortunes; et quand l'opportunité s'y présente, elle nous conduit aussi aux hazards de la guerre.

Si toute fois cette fausse opinion sert au public à contenir les hommes en leur

meut, de voir le nom de ce grand dard, autrefois si effroyable et si redouté, et de se voir outragé si librement par le premier escolier qui l'entreprend accroisse hardiment, et qu'on la hante entre nous le plus qu'on pourra.

Pensons-nous qu'à chaque hasard qui nous touche, et à chaque que nous courons il y ait soudain fier qui l'enrolle? et cent greffier cela le pourront écrire, desquels'.

mentaires ne dureront que trois jours ne viendront à la vue de personne

Quoique des Romains mesme Grecs, parmi tant d'escrivains en moins, et tant de rares et nobles ■

souvent en gros, que de nostre temps il y a eu des guerres civiles en France.

Si j'avois en ma possession les événements incognus, j'en penserois très-facilement supplanter les connus, en toute espèce d'exemples.

. Combien avons-nous de goudjats, compagnons de nostre gloire? Celui qui se tient ferme dans une tranchée découverte, que fait-il en cela, que ne fait devant lui cinquante pauvres pionniers, qui lui ouvrent le pas, et le couvrent de leurs corps pour cinq sols de paye par jour?

Qui n'est homme de bien que parce qu'on le sçaura, et parce que on l'en estimera mieux, après l'avoir sçeu; qui ne veut bien faire qu'en (qu'à) condition que sa vertu vienne à la connoissance des hommes, celui-là n'est pas personne de qui on puisse tirer beaucoup de service.

Il faut aller à la guerre pour son devoir et en attendre cette récompense, qui ne

a78 <. L*umn

peut faillir à toutes belles actions, pour occultes qu'elles soient, non pas menue aux vertueuses pensées; c'est le contentement qu'une conscience bien

réglée reçoit en soy de bien foire,

La vertu est chose bien vaine et frivole , si die tire sa recommandation de la gloire.

Pour néant entreprendrions-nous de lui foire tenir son' rang à part, et la déjoindrions de la fortune : car qu'estai plus fortuite que la réputation? • ■

Il y a une famille à Paru et à Montpellier, qui se surnomme Montaigne : une autre en Bretagne et en Xaintonge, de la Montaigne, Le remuement d'une seule syllabe meslera nos fusées, de façon que j'auray part à leur gloire , et eux à l'aventure à ma honte. Ainsy j'honoraray peut-estre un crocheteur en ma place.

Quand pour sa droiture, je ne suivrois le droit chemin, je le suivrois pour avoir trouvé par expérience , qu'au bout du compte, c'est communément le plus heureux , et le plus utile.

De s'enfler de toute action utile et innocente , c'est à faire à gens à qui elle est extraordinaire et rare. Ils la veulent mettre pour Le prix qu'elle leur couste.

C'est à Dieu seul, à qui gloire et honneur appartient, et n'est rien si esloigné de raison , que de nous en mestre en queste pour nous : car , estant indigens et nécessaires au-dedans , nostre essence estant imparfaicte , et ayant continuellement besoin d'améliorations, c'est-là à quoy nous devons travailler. Nous sommes tous creux et vuides. Ce n'est pas de vent et de voix que nous avons à nous remplir ; il nous faut de la substance plus solide à nous réparer. Un homme affamé seroit bien simple de chercher à se pourvoir plustost d'un beau vestement que d'un bon repas : il faut courir au plus pressé.

Il y a une autre sorte de gloire , qui est une trop bonne opinion , que nous concevons de noslre valeur (prix). C'est une affection inconsidérée, de quoy nous ché-

rissons, qui nous représente à nous-mesmes autres que nous ne sommes; comme la passion amoureuse preste des beautés et des grâces au subject qu'elle embrasse , et fait que ceux qui en sont espris trouvent , d'un jugement trouble et altéré , ce qu'ils ayment , autre et plus parfait qu'il n'est.

La philosophie ne me semble avoir jamais si beau- jeu, que quand elle combat nostre présomption et vanité, quand elle recognoist de bonne foy son irrée-

solution, sa foiblesse et son ignorance. Il me semble que la mère nourrice des plus fausses opinions, et publiques et particulières, c'est la trop bonne opinion que l'homme a de soy.

La renommée ne se prostitue pas à si vil compte : les actions rares et exemplaires, à qui elle est due, ne souffriroient pas la compagnie de cette foule innumérable de petites actions journalières-

Je croy que si nous avions les livres que

Cicéron avoit escrits sur ce subject , il nous en coûteroit de belles : car cet homme-là fut si forcené de cette passion , que s'il eust osé , il fut , ce crois-je , volontiers tombé en l'excès ou tombèrent d'autres, que la vertu mesme n'estoit désirable , que pour l'honneur qui se tenoit tousjours à sa suite. Infinies belles actions se doivent perdre sans tesmoignage, avant qu'il en vienne une à profit. On n'est pas tousjours sur le haut d'une br esche, ou à la teste d'une armée, à la veue de son général, cornu* sur un eschafaud. On est surpris entre la haye et le fossé : il faut tenter fortune contre un poulailler : il faut dénicher quatre chétifs barquebuziers d'une grange ; il faut seul s'escarter de la troupe et entreprendre seul, selon la nécessité qui s'offre. Et si on prend garde, on trouvera, à mon advis , qu'il advient par expérience , que les moins éclatantes occasions sont les plus dangereuses : et qu'aux guerres qui se sont passées de nostre temps > il s'est perdu plus

28a l'ssvait db mohtaigkk.

de gêné de bien, aux occasions légères et peu importantes , et à la contestation de quelque bicoque , qu'es Heux dignes et honorables.

DE LA MORT

' Si j'estoy faiseur de livres, je feroys un registre commenté des morts diverses , qui apprendroit les hommes à mourir, leur apprendroit à vivre.

Nous ne pouvons abandonner cette garnison du monde, sans le commandement exprès de celuy qui nous y a mis : et c'est à Dieu, qui nous aicy envoyez, non pour nous seulement, ains pour sa gloire et service d'autruy, de nous donner congé, quand il luy plair§; non à nous de le

prendre : nous ne sommes pas nays pour nons , ains aussi pour nostre païs : les loix nous redemandent compte de nous pour leur intérêt et ont action d'homicide contre nous.

La mort n'est qu'un instant : mais il est de tel poids , que je donnerôy volontiers plusieurs jours de ma vie pour le passer à ma mode.

Puisqu'il y a des morts bonnes aux fols, bonnes aux sages ; trouvons-en qui soient bonnes à ceux d'entre-deux.

Il faut estre tousjours botté et prest à partir, en tant qu'eu nous est, et surtout se garder qu'on n'aytlors à faire qu'à soy; car nous y aurons assez de besogne sans autre surcroist.

L'un des principaux bienfaicts de la vertu , c'est le mespris de la mort.

Je voy nonchalamment la mort, quand je la voy universellement, comme fin de la vie. Je la gourmande en bloc : par le menu , elle me pille. ,

tre peuple a tort de dire, celui-là : la mort, quand il veut exprimer f songe et qu'il la prévoit. La préce convient également à ce qui nous e en bien et en mal. Considérer et le danger est aucunement le rebours a estonner.

:onsidéroy par combien légères causes >jects l'imagination nourrissoit en e regret de la vie : de quels atomes tissoit en mon aîné le poids et la difde ce deslogement : à combien Insensées nous donnions place en un si affaire. Un chien, 'un cheval, un un verre, et quoy non?tenoient te en ma perte : aux autres, leurs ieuses espérances , leur bourse, leur e , non moins sottemerit à mon gré.

nbien voit-on de personnes popu- , conduictes à la mort, et non à une impie , mais meslée de honte , et quels de griefs tourna ens, y apporter une isseurance, qui par opiniâtreté, qui

a86 x/aspur

par souplesse naturelle, qu'on n'y apperçoit rien de changé de leur esta* ordinaire :

establisans leurs affaires domestiques, se recommandons à leurs amis, chantant, preschans et entretenans le peuple ; toire y meslans quelquefois des mots pour rire, et beuvans à leurs cognoissanoes , ausâbien que Socrates ?

À chaque minute , il me. ' semble que je m'eschappe : et me rechante sans cote, tout ce qui peut estre fcùct un autre jour, le 'peut estre aujourd'kuy.

■. Les hasards et dangier* nous approchent peu ou rien de nostre fin : et si nous pensons combien il en reste, sans cet accident qui semble nous menacer le plus, de millions d'autres sur nos testes , nous trouverons que, gaillards et fiévreux, en la mer et en nos maisons , en la bataille et en repos, elle nous est également près^

Ace dernier rolle de la mort et de nous, il n'y a plus que feindre, il faut parler frauçois ; il faut montrer ce qu'il y a de

bon et de net dans le fond du pot. Voilà pourquoy se doivent à ce dernier traict toucher et esprouver toutes les autres actions de nostre vie. Cest le maistre jour, c'est le jour Juge de tous les autres : c'est le jour (dit un ancien), qui.doit juger de toutes mes années passées.

L'utilité du vivre n'est pas en l'espace ; elle est en l'usage. Tel a vescu long-temps , qui a peu vescu.

Nul ne meurt avant son heure. Ce que vous laissez de temps n'estoit non plus vostre, que celui qui s'est passé avant vostre naissance.

Tous les jours vont à la mort : le dernier y arrive.

Quand nous jugeons.de l'assurance d'autrui en la mort , qui est sans doute la plus remarquable action de la vie humaine, il se faut prendre garde d'une chose , que mal-aisément on croit estre arrivé à ce point. Peu * de gens meurent résolus que ce soit leur heure dernière :

a&B l'atmar

et n'est endroit eu la pijyerteda Hes ranoe bous amuse plot* Elle ne cesse corner aux oreille* : «D'autre* eut 1 » esté plus maladt sans mourir; VtA » n'est pM si désespérée qu'on pensa :

» an pis aller., Diema bien faiot cYa»

» miracles. » Et adrient cela de ce cpaai faisons trop de cas de nous. H semble l'université des choses, sourire aucunes de nostre anéantissemèiit, et qu'elle compaasionuée à nostre estât

S semble que, comme les orage* et 1 pestes se piquent contre l'orgueil er 1 taineté de nos bastimens, il' yayt aussi haut des esprits envient des grandeur çà-bas : et que la fortune quelquefois gu à point nommé le dernier jour de no vie , pour montrer sa puissance de i verser en un moment ce qu'elle avoit b en longnes années.

Ce n'est pas si grande chose d'esta tout sain et tout rassis de se tuer : il est 1 aisé de faire le mauvais , avant que de nir aux prises.

DE MONTAICKE. 289

C'est pareille folie de pleurer de ce que dley à cent ans nous ne vivrons pas, que de pleurer de ce que nous ne vivions pas il y a cent ans.

Comme nostre naissance nous apporta la naissance de touteé choses : aussi fera la mort de toutes choses nostre mort.

La distribution et variété de toust les actes" de ma comédie se paifournit en un ait. Si Vous avez pris garde (dit là nature) au branlé dé mes quatre maisons , elles embrassent l'enfance , f adolescence , la virilité et la' vieillesse du monde. Il a joué son jeu . il' -n'y sçait autre finesse , que de recommencer; ce sera tousjours cela mesme. Je ne suis pas délibéré de vôn* forger autres nouveaux passe-temps. Faiôtes place aux autres , comme d'autres vous l'ont faite.

té dernier pas ne fait pas la lassitude :

il la déclaré.

vivons avez fiiet vostre profit de la vie , vous en 'estes repeu, allez voûs-en satisfâlt: Si vous n'en* avez sceu user; si elle

ago l'uiut

tous assoit inutile, que tous chaut-il de Tavoir perdue? A quoi frire la Tou-la* tous. encore?

Û est incertain où la mort non* attende, attendons-la parfont.

U m'est adrit,. que. c'est bien le bout, non pourtant le but de la vie; c'est sa fin r son extrémité, non pourtant son.e\$ac& •

Non» ni* sentons aucune secQuase^quaad la jeunesse meurt en noua : qui est,. eq>cssenceet.en^ri^yittiemortplusdnre^qae n'est ,1a mort, entier* - d'une, vie- langnj*-sante ;et que nîcst la .mort de la vieillesse : d'autant que le sault n'est pas. si lourd du mal estee doux et fleurissant à un estre. pénible et douloureux.

Si la mort estoit ennemi qui se peust esviter , je conseilerois d'emprunter les armes de la couardise {lâcheté) : mais puisqu'il ne se peut, puisqu'il tous attrappe fuyant et poltron aussi bien qu'honneste homme ; et que nulle trempe de cuirasse ne tous couvre , apprenons à le

DE MONTAIGNE. 2g I

soustenir de pied ferme et à le combattre.

Si vous avez vescu un jour , vous avez tout veu : an jour est égal à toujours. Il n'y a point d'autre lumière n'y d'autre nuit. Ce soleil , cette lune, ces estoiles», cette disposition , c'est elle-mesme que vos ayeuls ont jouye,'et qui entretiendra vos arrière nepveux.

Mille hommes, mille animaux, et mille autres créatures meurent en ce mesme instant que vous mourez. A quoy faire y reculez-vous, si vous ne pouvez tirer arrière ?

Vous estes mort après la vie : mais , pendant la vie, vous estes mourant : et la mort touche bien plus rudement le mourant que le mort.

Tout ce que vous vivez, vous le desrobez à la vie : c'est à ses despens.

Quelle sottise de nous peiner sur le point du passage à l'exemption de toute peine ?

Celui qui meurt en la meslée , les armes

à la main, il n'estudie pas Lors.'U. : ^prt;il

▲ ceux qu} ptfpentjiaa? roCondeur *ffroyaty, ov Qr^tw^eidair* ou des-

«wwirtaKi'^in'*, -: *. ,;, ,. /y/ ,;

Quioqnqu* ,aijra sa vie au inesprit , se rendra, tousjours maistre de qéty&dfapScvj.

seur^r fondement humain, -are l<* m^nm <fe.4i ^IføMeulem^ raison, nous y «H^ ,:: cjr^Aojugw craindriens-nous de perdre^ une choae 7 laquelle perdue ne peut estre regrettée?

Mais aussi puisque nous sommes menacés de tant de façons de mort, n'y a-t-il pas plus de mal à les craindre toutes , qu'à en soustenir une ?

Tantost c'est le cpFps qui se rend le premier à la vieillesse : par fois aussi c'est l'ame; et en ay assez veu qui ont eu la cervelle affaiblie, avant l'estomach et les jambes.

Paripy les festes etla joye, ayons tousjours ce refrain de la souvenance de nostre condition, et ne nous laissons pas si fort emporter au plaisir, que par fois il ne nous repasse en la mémoire, en combien de sortes cette nostre allégresse est en butte à la mort, et de combien de prises elle la menasse.

Ils vont, ils viennent, ils trottent, ils dansent : de mort nulles nouvelles. Tout cela est beau : mais aussi quand elle arrive, ou à eux ou à leurs femmes, enfans et amis, les surprenant au descouvert, quels tourmens, quels cris, quelle rage et quel désespoir les accable? vistes-vous jamais rien si rabaisé , si changé , si confus ?

Il y faut pourvoir de meilleure heure :

et eette nonchallance bestiale, quand elle pourroit loger en la tête, d'un homme d'entendement, (ce que je trouve entièrement impossible) nous vend trop cher ses denrées.

J'ay veu plusieurs de mon temps con-

294 L mturr

vaincus par leur conscience retenir de l'autrui, se disposer à y satisfaire par leur testament, et après leur décès* Us ne font rien qui vaille, ny de prendre terme à chose si pressante, ny dé vonloir restablir une injure avec si peu de leur ressentiment et intérêt. Ils doivent plus du leur.

Ceux-là font encore pis/ qui réservent la déclaration de quelque haineuse volonté envers le proche à leur dernière volonté, l'ayant cachée pendant la vie.

Iniques juges, qui remettent à juger alors qu'ils n'ont pins cognoissance de cause. Je me garderai, si je puis, que ma mort die chose, que ma vie n'ait premièrement dit et apertement {ouvertement).

Pensiez-vous jamais n'arriver-la où vous , alliez sans cesse? Encore n'y a-t-il chemin qui n'ayt son issue. Et si la compagnie vous peut soulager, le monde ne va-t-il pas mesme train que vous allez? Tout ne branle-t-il pas vostre branle? y a-t-il ehose qui ne vieillisse quant et vous ?

Le remède du vulgaire, c'est de n'y penser pas. Mais de quelle brutale stupidité lui peut yenir un si grossier aveuglement ? Il lui faut faire brider l'asne par la queue. Ce n'est pas de merveille s'il est si souvent pris au piège.

J'ay vu plusieurs donner par leur mort réputation en bien ou en mal à toute leur vie.

Je reviendrois volontiers de l'autre monde , pour démentir celui qui me fêrmeroit autre que je n'estois, fust-ce pour m'honorer.

Je me rends officieux envers les trespasés. Us ne s'aident plus : ils en requierrent, ce me semble, d'autant plus mon ayde : la gratitude est là, justement en son lustre. Le bienfaict est moins richement assigné, où il y a rétrogradation et ré-* flexion.

Nous troublons la vie par le soing de la mort, et la mort par le soing de la vie.

L'une nous ennuyé , l'autre nous effraye*

2196 l'espbir

Ce n'est pas contre la mort que nous nous préparons , c'est chose frop monjen^anée.

Nous nouspréparomc^nt^e)jsnr^pa^at^D& de la mort.

Je me .console aisément de ce qui adviendra ici, quand je. n'y aérai pJijs.

Les choses présentes in'em^j^gn en ^ais rt .

On se peut par usage fit par. expérience fortifier contre les douleurs , la Honte, Pi*digence , et tels autres, acciflepa : mais quant à 1\$ mor{ , nous ne

pogrom IVrapvr qu'une fois : nous y sommes tous apprentis* quand nous y Tenons.

Le long-temps vivre, et le peu de temps vivre est rendu tout un par .la mort. Car le long et le court n'est point aux choses qui ne sont' plus.

La vie n'est de soi ni bien ni mal : c'est la place du bien et du mal, selon que tous la leur faites.

Ce n'est pas sans raison qu'on nous fait regarder nostre somme il mesme, pour la ressemblance qu'il a de la mort.

Combien facilement nous passons du veiller au dormir, avec combien peu d'intérêt nous perdons la connoissance. de la lumière et de nous!

En quelque, lieu que le filet se rompe , il y est. tout , c'est le bout de la fusée.

Si je craignoismourir en autre lieu que celui de ma naissance : si jepensoismourir moins à mon aise , esloigné des miens : à peine sortiroy-je hors de France, je ne sortirois pas sans effroy hors de ma paroisse: je sens la mort qui me pince continuellement la gorge, ou les reins : mais je suis autrement faict : elle m'est une partout. Si toutes fois j'avois à choisir, ce seroit, ce croy-je, plus-tost à cheval que dans un lict, hors de ma maison, et loing des miens.

Pourquoy te plains-tu (dit la nature) de moi et de ta destinée? Te faisons-nous tort ? Est-ce à toi de nous gouverner, ou à nous toi ? Encore que ton aage ne soit pas achevé, ta vie Test. Un petit homme est

ag8 l'mpmt

homme entier, comme un grand. Tfi les hfffffwf ni leurs vies ne se mesurent à Faune,

Vous en «Tes assez veu qui se sont bien trouves de mourir, achevant par-là des grandes misères. Mais quelqu'un qui s'en soit mal trouvé, en avez— vous veu ? Si estce grande' souplesse de condamner chose que vous n'avez «prouvée ni par vous, ni par antre.

Mourir de vieillesse , c'est une mort rare, singulière et extraordinaire, et d'autant moins naturelle que les autres : c'est la dernière et extrême sorte de mourir : pins elle est esloignée de nous, d'autant est-elle moins espérable.

Quelle resverie est-ce de s'attendre de mourir d'une défaillance de force, que l'extrême vieillesse apporte, et de se proposer ce but à nostre durée : veu que c'est l'espèce de mort la plus rare de toutes, et la moins en usage.

Ne nous flattons pas de ces beaux mots:

DE MONTAIGNE* *gg

on doit à l' aventure appeler plutost naturel, ce qui est général, commun et universel.

Où que yostre vie finisse , elle y est toute.

Puisque Dieu nous donne loisir de disposer de nostre des logement, préparons-nous y ; plions bagage ; prenons de bonn'heure congé de la compagnie.

En général, la plus saine distribution de nos^ biens, en mourant, me semble estre, les laisser distribuer à l'usage du pays. Les loix y ont mieux pensé que nous.

Voilà une dent qui me vient de choir, sans douleur ~sans effort : c'estoit le terme natureL de sa durée. Et cette partie de mon estre, et plusieurs autres, sont desjà mortes, autres demi-mortes , des plus actives , et qui tenoit le premier rang pendant la vi- .

gueur de mon aage. C'est ainsi que je fons et eschappe à moL Quelle bestise sera-ce à mon entendement, de sentir le sault de cette cbeute, desjà si avancée, comme si elle estoit entière.

300 VmâwutT ;;

ranoe d'« me ineffletô'Tteflfatâf 'ariëate * appuyé : on l'espérance de la valeur 3e noë eàim* : oti là glofefe ftttirfe dé ïïestre awi: cari* faite de« maux de cette Vie : ou 1* vttnjeanôe' qtiï' menante ceux 'qui nom causent la mort. ; ; (

Je me desaoe partout: me*^a a&ëàxsont tantdst pelé de chacun , èauf de tàou JawA nomme nié 'Hé ^réVàra à cpiüttér le monde plus purement et pleinement , et ne s'eat desprft pïtw^uiirrsellement que je m'attens de faire. Zes plus mortes morts sorti lès plus famés.

Compte , de tes connoissans , combien il en est mort avant ton aagejphcs qu'il n'y en a qui Payent atteint : et de ceux-mesmes qui ont annobli leur vie

par renommée»

faisant registre, et j'entrerais en gageure d'en trouver plus qui sont morts avant, qu'après trente-cinq ans.

Je ne vis jamais paysan de mes voisins entrer en cogitation (pensée) de quelle con-

»E MONTAIGNE. 301

tenance et assurance il passeroit cette heure dernière : nature lui apprend à ne songer à la mort que quand il se meurt.

Et lors, il y a meilleure grâce qu'Aristote : lequel la mort presse doublement , et par elle , et par une si longue préméditation.

DIVERSES

^AJVVVVWVVVVWtVVVVVVVVVVVmfeVVVVfcVVVVVVVVVVVVVVVVVVt-
VVVVVVV*

— Là pauvreté des biens est aisée à guérir; ïa pauvreté de Famé impossible.

— - Qui veut faire sa despense juste , la fait estroite et contrainte.

— Si la trahison doit estre en quelque cas excusable, lors seulement elle l'est, qu'elle s'employe à chastier et trahir la trahison. Il se trouve assez de perfidies , non seulement et refusées, mais punies, par ceux en faveur* desquels elles avoient esté entreprises.

— Il seroit à désirer qu'il y eust plus de proportion du commandement à l'obéis-

306 PEKSKKS diverses

sance; et semble la visée injuste, à laquelle on oe peut iit teindre.

— Nous sommes nez à quester la vérité; il appartient de la posséder à une plus grande puissance.

Il n'est air qnt se btimc si goulue-

metit, qui s'espande et pénètre , comme fitict la licence.

— ■ Je hay les morceaux que la nécessité me taille. Toute commodité me tiendrait à la gorge , de laquelle seule j'aure dépendre.

— La confession généreuse et libre énerve le reproche et désarme l'injure.

— Les songes sont loyaux interprètes de nos inclinations; mais il y a de l'art à les assortir et entendre.

— L'ambition n'est pas un vice de petits compaignons.

— Nostre bien estre, ce n'est que la privation d'estre mal.

— Vous ne voyez pas les espices d'un homme de parlement : vous voyez les al-

liances qu'il a gaignées , et honneurs à ses enfans. Nul ne met en compte public sa recette : chacun y met son acquest.

— - On fait bon marché à un homme de conscience , quand on lui propose quelque difficulté au contrepoids du vice ; mais quand on l'enferme entre deux vices, on le met à un rude choix.

— La sagesse a ses excès , et n'a pas moins besoin de modération que la folie.

— Je hay un esprit hargneux et triste , qui glisse par dessus les plaisirs de sa vie , et s'empoigne et paist aux malheurs , comme les mouches, qui ne peuvent tenir contre un corps bien poly et bien. lissé, et s'attachent et reposent aux lieux scabreux et raboteux, et comme les ventouses, qui ne hument etappètent que le mauvais sang.

— - 11 n'est point de pareille leurre que la sagesse non rude et renfrognée.

— Ceux qui preschent aux princes la défiance si attentive, sous couleur de leur

308 PEVftili DIYBMES

prescjier leur scureté, leur pretchent \m ruine et leur honte.

— Quel appétit et visage de chasse s'estait réservé: celui >pii n'allait jamais aux champs » à moins de; sept mille fauconniers.,

— Tout homme peut dire véritablement; mais dire ardoitnement, «pradanment et suffisamment, pen 4*honunet- k a peuvent. - \

-*- M'aymerois à l'adventare mieux deuxiesme ou troisièbme à Périgueux que premier à Paris : au moins, sans mentir»

mieux troistesme à Paris que premier en charge. Je ne veux uy débattre avec un huissier de porte , misérable incognu , ny faire fendre en adoration les presses où je passe. Toute constitution naturelle est pareillement juste et aisée. J'ay ainsi rame poltronne , que je ne mesure pas la bonne fortune selon sa hauteur, je la mesure selon sa facilité.

— La raison nous ordonne bien d'aller

DE MONTAIGNE. JoO,

tousjours mesme chemin, mais non toutesfois mesme train. Ou la raison se mqcque , ou elle ne doit .viser qu'à npstre contentement, et tout son travail tendre en somme à nous faire bien vivre, et à nostre aise , comme dict la sainte Escripture.

— O le vilain et sot estude, d'estudier son argent, se plaie à le manier et recompter ! C'est par-là que l'avarice fait ses approches.

< — C'est une dangereuse invention que celle des géhennes, et semble que ce soit plustost un essay de patience que de vérité. Car pourquoi la douleur me ferat-elle plustost confesser ce qui en est, qu'elle ne me forcera de dire ce qui n'est pas ? Je pense que le fondement de cette invention vient de la considération de l'effort de la conscience. Car au coupable il semble qu'elle aide à la torture pour lui faire confesser sa faute , et qu'elle l'affaiblisse ; et de l'autre part, qu'elle- fortifie l'innocent contre la torture. Pour dire

vrai, c'est un moyen plein d'incertitude et de danger. Que ne diroit-on , que ne feroit-on ponr fuyr à si grievedouleurs?

D'où il advient que celui que le juge a géhenne pour ne le faire mourir innocent , il le face mourir et innocent et géhenne.

— Certes j'ay eu souvent despit de voir des juges attirer par fraude et fausses espérances de faveur ou pardon, le criminel à descouvrir son faict , et y

employer la pippérie et l'impudence. C'est une justice malicieuse, et ne l'estime pas moins blessée par soy-mesme que par autrui.

— J'observe en mes voyages cette pratique pour apprendre tousjours quelque chose , pour la communication d'autrui, qui est une des plus belles escholes qui puisse estre , de ramener tousjours ceux avec qui je confère aux propos des choses qu'ils sçavent le mieux.

— L'ame en ses passions se pippe plustost elle-mesnie , se dressant un faux sub-

DE MONTAIGNE. 311

ject et fantastique, voire contre sa propre créance , que de n'agir contre quelque chose. Ainsi emporte les bestes leur rage à s'attaquer à la pierre et au fer qui les a blessées , et à se venger à belles dents sur soy-mesme du mal qu'elles sentent.

— Comme le bras estant haussé pour frapper il nous deult si le coup ne rencontre et qu'il aille au vent, et que, pour rendre une veue plaisante , il ne faut pas qu'elle soit perdue et escartée dans Je vague de l'air, ains (mais) qu'elle ayt butte pour la soustenir à raisonnable distance : de mesme il semble que l'âme esbranlée et esmeue se perde en soy-mesme , si on ne lui donne prise : et faut tousjours lut fournir d'objets, ou elle s'abatte et agisse,

— Je ne puis apprendre aux grands à distinguer les bonnetades qui les regard- .

dent de celles qui regardent leur, commission, ou leur suite , ou leur mule.

. — Outre une sottie et caduque fierté, un babil ennuyeux , ces humeurs espineuses

i'i i négociables , et lu superstition , et uu soin ridicule des richesses, lorsque l'usage en est perdu, je trouve dans la vieilletc plus d'envie, d'injustice et de malignité.

Elle nous attache plus de rides en l'esprit qu'au visage , et ne se voit point d'aints ou fort rares , ijui en vieillissant ne sentent

— C'est un outil de merveilleux servie; que la mémoire , et sans lequel le jugement fait bien à peine son office.

— .11 se voit par expérience pi us t os t an rebours que les mémoires excellentes se joignent volontiers aux jugemens débiles.

— Ce qui a esté fié à mon silence, je le cèle religieusement ; mal» je présida" à celer le moins que je puis : c'est ii>^ îmJK»r tinie garde du seer« des princes , à ! qui n'en a que faire. i> ■'• '-' "■"" ;■'■■ ■

— C'est peu.'ut'seitta-'&tf princes d'estre secret , si on n'est menteur encore.

— Tout ce qui est au-delA: de la mort simple me semblé port cruauté. No«re

DE MONTAIGNE. 3l3

justice ne peut espérer que celui que la crainte de mourir et d'estre décapité ou pendu ne gardera de faillir , en soit empesché par l'imagination d'un feu languissant, ou des tenailles, ou de la roue. Et je ne sçay cependant si nous les jettons au désespoir; car en quel estât peut estre Tame d'un homme attendant vingt-quatre heures la mort , brisé sur une roue, ou , à la vieille façon , cloué à une croix ?

— Les naturels sanguinaires à l'endroit des bestes tesmoignent une propension naturelle à la cruauté. Après qu'on se fust apprivoisé à Rome aux spectacles des meurtres des animaux , on vint aux hommes et aux gladiateurs.

—Chacun poise sur le péché de son compagnon , et eslève le sien.

— Gomme le monst , bouillant dans un vaisseau, pousse à mont tout ce qu'il y a dans le fond, aussi le vin fait desbondre les plus intimes secrets à ceux qui en ont pris outre mesure.

3i4 nmÊE* mvfcasft*

— Il n'est rien que je hâisse comme à marchander , c'est tin pnr commerce de trichoteriet d'impudence. Après une heure de desbat et de barguignage , Tint et l'antr abandonne sa parole et ses sennens pour cinq sols d'amendement»

— L'indigence se voit amtant qrdinaire* ment logée chez ceux qui: ont des mens que chez ceux qui n'en ont point j: et qu'à l'aventure est-elle aucunement moins incommode » quand elle est senle , que quand elle se rencontre en compagnie des richesses : elles viennent plus de l*.ordre que de la recepte* •

—Si quelcun s'enyvre de sa science , re* gardant sous soy : qu'il tourne les yeux au-dessus vers les siècles passez, il baissera les cornes , y trouvant tant de milliers d'esprits qui le foulent aux pieds S'il entre en quelque flatteuse présomption de sa vaillance , qu'il se ramentoive les vies de Scipion , à' Epaminondas , de tant d'ar- • niées, de tant de peuples, qui le laissent si

DE MONTAIGNE. 315

loin derrière eux. Nulle particulière qualité n'en orgueillira celui qui mettra quant et quant en compte, tant d'imparfaites et foibles qualitez autres, qui sont en lui, et, au bout, la nihilité de l'humaine condition.

— Ce que la divinité nous en a si divinement exprimé devoit estre soigneusement et continuellement médité par les gens d'entendement.

— L'orgueil gist en la pensée : la langue n'y peut avoir qu'une bien légère part.

— De dire de soy plus qu'il n'y en a > ce n'est pas tousjours présomption 9 c'est encore souvent sottise.

—Nous avons bien plus de poètes que déjuges et interprètes de poésie. Il est plus aisé de la faire que de la cognoistre.

"—"L'expérience est proprement sur son fumier au subject de la médecine où la raison lui quitte toute la place.

— Le méditer (la méditation) est un puissant estude et plein, à qui sçait se
3i6 pumiū umtKus

taster et employer vigourenaem mieux forger mon une que la ■

— Absent) je me despouillo i pensemens : etséntirois moins h d'âne tonr , que je ne fais ehente d'une ardoise.

— Les moins tendues et phu alleures de nostre «me , sont les] les meilleures occupations les forcées,

— H mut bien bander l'ami faire sentir, comme elle s'escoul

— le Toy jusques a quels lu nécessité naturelle : et ronsidén vre mendiant à ma porte, soi enjoué et plus sain que raoy , je en «a place : j'essaye de chausset

h son biais. Et courant ainsi par exemples , quoique je pense la pauvreté , le mespris et la mala talons, je me résous aisément d en effroy de ce qu'un in-oindre prend avec telle patience : e

DE MONTAIGNE. 317

croire que la bassesse de l'entendement paise plus que la vigueur , ou que les effets du discours ne puissent arriver aux effets de l'accoustumance.

— C'est un vilain usage et de très-mauvaise conséquence en nostre France, d'appeller chacun par le nom de sa terre et seigneurie , et la chose du monde qui faict plus mesler et mescognoistre les races. Un cadet de bonne maison ayant eu pour son appanage une terre, sous le nom de laquelle il a esté cognu et honoré , ne peust honnestement l'abandonner : dix ans après sa mort, la terre s'en va à un estranger, qui en faict de mesme : devinez où nous sommes de la cognoissance de ces hommes.

Les armoiries n'ont de seureté, non plus que les surnoms : je porte d'azur semé de trèfles d'or, à une patte de lyon de mesme, armée de gueules, mise en face.

Quel privilège a cette figure, pour demeurer particulièrement en ma maison? Un gendre la transportera en une autre famille;

317 MtKsiit mrsKSi»

quelque chétif acheteur. en fiera ses première* aimes : il n'est choie où il se rencontre pins de mutation et de confusion.

— Je sçay bon gré à Jacques Amiot d'aroir laissé % dans le cours d'une oraison françoise> les noms latins tous entiers, sans les bigarrer et changer, pour leur donner une cadence françoise. Cela sembloit un peu rude au commencement:

mais desjà l'usage > par le crédit de son Plutarque, nous en a osté toute l'estrantfeté.

J*ay souhaité souvent que ceux qui es* crivent les histoires en latin, nous laissassent nos noms tous tels qu'ils sont : car en faisant, de Vaudemont, Vallemontanus , et les métamorphosant pour les garber à la grecque y ou à la romaine , nous ne sça~ vous où nous en sommes , et en perdons la cognoissance.

— La conscience d'avoir bien dispensé les autres heures , est un juste et savoureux condiment des tables. Ainsi ont vescu les sages.

DE MONTAIGNE. 310,

— Comme nous voyons des terres oysi- ▼es, si elles sont grasses et fertiles, foisonner en cent mille sortes d'herbes sauvages et mutiles , et que, pour les tenir en office, il les faut assubjectir et employer à certaines semences pour nostre service : ainsi est-il des esprits; si on ne les occupe à certain subject, qui les bride et contraigne , ils se jettent desreiglez, par-ci, parlà, dans le vague champ des imaginations.

— Je retranche en ma main autant que je puis de la cérémonie. Quelqu'un s'en offense : qu'y ferois-je ? Il vaut mieux que je l'offense pour une fois , que moy tous les jours : ce seroit une subjection continuelle.

— À quoy faire fuit-on la solitude des cours , si on l'entraîne jusques en satanière.

— Depuis que l'altercation de la prérogative au marcher ou à se seoir, passe trois répliques, elle est incivile.

- — J'ay veu souvent des hommes incivils

3ao rzH&iftft orvsasE»

par trop de civilité, et importants de courtoisie.

— Noos ne sommes que cérémonie, k cérémonie nous emporte , et laissons k substance des choses : nous nous tenons aux branches, et abandonnons le tronc et le corps.

— Que les médecins excusent un pes ma liberté : car, par cette mesme infusion et insinuation fatale, j'ay reçen la haine et le mesprisde leur doctrine. Cette antipathie que j'ay à leur art m'est néréditaire. Mo* père a vescu soixante et quatorze ans, mon ayeul soixante et neuf, mon bisayeul près de quatre-vingt sans avoir gousté aucune sorte de médecine.

— Les médecins pourroient [ce crois- je) tirer des odeurs plus d'usage qu'ils ne font : car j'ay souvent apperceu qu'elles me changent et agissent en mes esprits , selon qu'elles sont : qui me fait approuver ce qu'on dit , que l'invention des encens et

parfums aux églises regarde à cela de nous resjouir , esveiller et purifier le sens , pour nous rendre plus propres à la contemplation.

— Combien y a-t-il que la médecine est au monde ? On dit qu'un nouveau Tenu, qu'on nomme Paracelse, change et renverse tout Tordre des règles anciennes , et maintient que , jusques-à cette heure , elle n'a servi qu'à faire mourir les hommes. Je croy qu'il vérifiera cela aisément : mais de mettre ma vie à la preuve de sa nouvelle expérience , je trouve que ce ne seroit pas grand'sagesse.

— Nous sommes pour vieillir, pour affaiblir, pour estre malades, en despit de toute médecine. C'est la première leçon que les Mexicains font à leurs enfans.

— Tout au commencement de mes fiebvres , et des maladies qui m'attèrent; entier encore, et voisin de la santé, je me reconcilie à Dieu par les derniers offices ehres-

tiens : et m'en trouve plus libre et des* chargé, me semblant en avoir d'autant meilleure raison de la maladie.

— C'est foiblesse de céder aux maux, mais c'est folie de les nourrir.

— - Qui se faict plaindre sans raison , est homme pour n'estre pas plaint, quand la raison y sera.

— • Qui craint de souffrir , il souffre desjà de ce qu'il craint.

— C'est à la coustume de donner forme à nostre vie, telle qu'il luy plaist, elle peut tout en cela. C'est le breuvage de Circé qui diversifie nostre nature, comme bon luy semble. Vous faictes malade un Allemand de le coucher sur un matelas 1 comme un Italien sur la plume, et un François sans rideau et sans feu.

— Voyez un vieillard qui demande à Dieu qu'il lui maintienne sa santé entière et vigoureuse, c'est-à-dire qu'il le remette en jeunesse : n'est-ce pas folie ? sa condition pe le porte pas. La goutte, la gravellç»

'de moniaigw*. *3a3

l'indigestion , sont symptômes des longues années , comme des longs voyages , la cha-* leur , les pluys et les vents*

— Quand les athlètes contre-font les philosophes en patience , c'est plus-tost vigueur de nerfs que de cœur.

— J'ay souvent ouy dire que la couardise est mère de la cruauté : et si ay pour expérience apperceu que cette aigreur et aspreté de courage malitieux et inhumain s'accompagne coustumièrement de mollesse féminine : j'en ay veu des plus cruels subjects à pleurer aisément , et pour des causes frivoles.

— Quand la vertu mesme seroit incarnée, je croy que le poux luy bastroit plus fort allant à l'assaut qu'allant di*ner : voire il est nécessaire qu'elle s'es-chauffe et s'esmeuve.

— - Je vois avec dépit , en plusieurs mesnages, monsieur revenir maussade et tout marmiteux, du tracas des affaires, environ nûdy, que madame est encore après à so

3a 4 PEHSÉES DIVERSES

coiffer et astiffer en son cabinet* C'est à faire aux roynes : encore ne scai-je.

— 11 est ridicule et injuste que l'oysiveté de nos femmes soit entretenue de nostre sueur et travail.

— La plus utile et honorable science et occupation à une mère de famille, c'est la science du mesnage. J'en vois quelqu'une avare; de mesnagère fort peu.

— O combien je suis tenu à Dieu de ce qu'il lui a pieu que j'aye receu immédiate" ment de sa grâce tout ce que j'ay : qu'il a retenu particulièrement à soy tonte ma debte ! Combien je supplie instamment sa sainte miséricorde que jamais je ne doive un essentiel grammercy à personne ! Bienheureuse franchise : qui m'a conduit si loin g. Qu'elle achève.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/lespritedemontaioomontgoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com.
Tout ce que nous ajoutons reste libre.